

le français dans le monde

N°419 SEPTEMBRE-OCTOBRE 2018

5 fiches pédagogiques avec ce numéro

// MÉTIER //

En Pologne, un festival de théâtre francophone pour les lycéens

Angélica, une Péruvienne qui revit grâce au français

// DOSSIER //

L'ÉDUCATION ET LA CULTURE, CLÉS DES QUARTIERS DÉFAVORISÉS

// LANGUE //

La langue française, trésor humaniste de l'écrivain japonais Akira Mizubayashi

// MÉMO //

Casablanca revisitée par le Congolais In Koli Jean Bofane



Destination Francophonie

Ivan Kabacoff

Découvrez chaque semaine les plus belles initiatives pour la langue française dans le monde !

Diffusion sur toutes les chaînes de TV5MONDE et sur tv5monde.com/df

Réagissez sur twitter  [#dfrancophonie](#) et facebook  [/destinationfrancophonie](#)

En partenariat avec l'OIF, l'Institut français, la DGLFLF et le CIEP.

TV5MONDE

La chaîne culturelle francophone mondiale

**ABONNEMENT INTÉGRAL
1 an : 49,00 € HT**

**OFFRE DÉCOUVERTE
6 mois : 26 € HT**

**ACHAT AU NUMÉRO
9,90 € HT/numéro**

Offre abonnement 100 % numérique à découvrir sur www.fdlm.org



POUR VOUS ABONNER :



Avec cette formule, vous pouvez :
Consulter et télécharger tous les deux mois la revue en format numérique, sur ordinateur ou sur tablette.

Accéder aux fiches pédagogiques et documents audio à partir de ces exemplaires numériques. Il suffit de créer un compte sur le site de Zinio : www.zinio.com ou bien de télécharger l'application Zinio sur votre tablette.

L'abonnement 100% numérique vous donne accès à un PDF interactif qui vous permet de télécharger directement le matériel pédagogique (fiches pédagogiques et documents audio).

Vous n'avez donc pas besoin de créer de compte sur notre site pour accéder aux ressources.

Les « plus » de l'édition 100 % numérique

- Le confort de lecture des tablettes
- Un accès direct aux enrichissements
- Un abonnement « découverte » de 6 mois
- La possibilité d'acheter les numéros à l'unité
- La certitude de recevoir votre revue en temps et heure, où que vous soyez dans le monde.

ABONNEMENT PAPIER + NUMÉRIQUE POUR LES PARTICULIERS

JE CHOISIS

■ Abonnement DÉCOUVERTE

■ ABONNEMENT 1 AN

6 MAGAZINES PAPIER DU FRANÇAIS DANS LE MONDE
+ 3 MAGAZINES DE FRANCOPHONIES DU SUD
+ ACCÈS À L'ESPACE ABONNÉ EN LIGNE*

88€

■ ABONNEMENT 2 ANS

12 MAGAZINES PAPIER DU FRANÇAIS DANS LE MONDE
+ 6 MAGAZINES DE FRANCOPHONIES DU SUD
+ ACCÈS À L'ESPACE ABONNÉ EN LIGNE*

158€

■ Abonnement FORMATION

■ ABONNEMENT 1 AN

6 MAGAZINES PAPIER DU FRANÇAIS DANS LE MONDE
+ 3 MAGAZINES DE FRANCOPHONIES DU SUD
+ 2 NUMÉROS DE RECHERCHES ET APPLICATIONS
+ ACCÈS À L'ESPACE ABONNÉ EN LIGNE*

105€

■ ABONNEMENT 2 ANS

6 MAGAZINES PAPIER DU FRANÇAIS DANS LE MONDE
+ 3 MAGAZINES DE FRANCOPHONIES DU SUD
+ 4 NUMÉROS DE RECHERCHES ET APPLICATIONS
+ ACCÈS À L'ESPACE ABONNÉ EN LIGNE*

189€

JE M'ABONNE

■ JE RÈGLE ET J'ENVOIE :

**LE FRANÇAIS DANS LE MONDE
9 BIS, RUE ABEL HOVELACQUE
75013 - PARIS**

NOM :

PRÉNOM :

ADRESSE :

CODE POSTAL :

VILLE :

PAYS :

TÉL. :

COURRIEL :

JE RÈGLE

CHÈQUE BANCAIRE À L'ORDRE DE **SEJER** :

VIREMENT BANCAIRE AU NOM DE **SEJER** :

Préciser les noms et adresse de l'abonné ainsi que le numéro de facture si vous l'avez. Joindre la copie du virement.

CRÉDIT LYONNAIS 30002 - 00797 - 0000401153D CLÉ 08

IBAN FR36 3000 2007 9700 0040 1153 D08

BIC/SWIFT : CRLYFRPP

CARTE BANCAIRE (VISA, EUROCARD-MASTERCARD)
ALLER LE SITE WWW.FDLM.ORG/SABONNER

POUR LES INSTITUTIONS

Contacter **abonnement@fdlm.org**

ou **+ 33 (1) 72 36 30 67**

ou aller sur le site **www.fdlm.org**

* L'espace abonné en ligne vous permet de télécharger : magazines, fiches pédagogiques et transcriptions des doc audio (en PDF) + documents audio (en MP3) + les bonus.
Pour tout renseignement : contacter **abonnement@fdlm.org** / + 33 1 72 36 30 67 Les frais d'envoi sont inclus dans tous les tarifs (France et étranger).

Abonné(e) à la version papier

Créez en **quatre clics** votre espace en ligne sur www.fdlm.org pour accéder aux suppléments pédagogiques

Pour profiter de fiches pédagogiques, des documents sonores et de leur transcription ainsi que des suppléments en ligne, ne perdez pas une minute pour créer votre Espace abonné sur le site du *Français dans le monde*.

Suppléments en ligne et PDF des deux derniers numéros

■ L'espace « Suppléments en ligne » offre des prolongements aux articles parus dans la revue : l'accès aux clips des artistes présentés dans la rubrique « À écouter » et aux bandes-annonces des films de la rubrique « À voir », des informa-

tions complémentaires aux articles parus dans la revue, des prolongements pédagogiques au dossier... Téléchargez le PDF complet des derniers numéros de la revue.

Fiches pédagogiques

■ Les fiches pédagogiques en téléchargement : des démarches d'**exploitation d'articles** parus dans *Le français dans le monde* et produits en partenariat avec l'Alliance française de Paris - Île-de-France. Dans les pages de la revue, le pictogramme « **Fiche pédagogique à télécharger** » permet de repérer les articles exploités dans une fiche.

Abonné(e) à la version numérique

Tous les suppléments pédagogiques sont directement accessibles à partir de votre édition numérique de la revue :

■ Cliquez sur le picto « **fiche pédagogique** » sur les pages lors de la lecture pour télécharger la fiche d'exploitation de l'article en question.

- Rendez-vous directement sur les pages « **À écouter** » et « **À voir** » : cliquez sur le nom des artistes ou des œuvres pour visionner les vidéos ou les bandes-annonces des films.
- Cliquez sur les liens ci-dessous pour télécharger les reportages audio et leur transcription.

DANS VOTRE ESPACE ABONNÉ SUR FDLM.ORG

DES FICHES PÉDAGOGIQUES POUR EXPLOITER LES ARTICLES

- **Région** : La Nouvelle-Calédonie, terre en quête d'identité
- **Mnémono** : L'incroyable histoire de Bon, Bien, Mal et Mauvais

LES REPORTAGES AUDIO



FRANCE
MÉDIAS
MONDE

- **Société** : Enseigner l'art à l'école : quels bienfaits ?
- **Bien-être** : La lithothérapie : le soin par les pierres
- **Culture** : Artistes et robots
- **Expression** : « Être à la bourre »

10

RÉGION LA NOUVELLE-CALÉDONIE TERRE EN QUÊTE D'IDENTITÉ

ÉPOQUE

08. Portrait

Stacey Kent : au diapason des langues

10. Région

La Nouvelle-Calédonie, terre en quête d'identité

12. Tendance

La fête en roue libre

13. Sport

Tee time !

14. Idées

« La place des Fêtes, "laboratoire" de la crise migratoire européenne »

LANGUE

16. Lexique

Et les nouveaux mots du dictionnaire sont...

17. Vous avez dit juste, c'est juste ?

18. Entretien

Akira Mizubayashi : « Le français est un trésor humaniste dont chacun peut s'emparer »

20. Politique linguistique

Émergence et avenir des langues véhiculaires

22. Étonnantes francophones

« Une ambassadrice entre deux pays, deux cultures »

23. Mot à mot

Dites-moi professeur

MÉTIER

26. Réseaux

28. Vie de pros

« Grâce au français, je me suis retrouvée »

30. Initiative

Quand le français entre en scène

32. FLE en France

Atelier de conversation : un huis clos ouvert sur le monde

34. Français professionnel

Le français de spécialité ou la métamorphose des publics

Photo de couverture © Shutterstock

36. Savoir-faire

Faire bouger la parole

38. Que dire, que faire ?

Comment favoriser une bonne relation enseignant/apprenants ?

40. Manières de classe

À chacun sa vérité

42. Tribune

Des tandems linguistiques aux activités collectives...

44. Témoignage

Aux confins de la francophonie

46. Innovation

Du bon usage de Gallica

48. Ressources

MÉMO

64. À voir

66. À lire

70. À écouter

INTERLUDES

06. Graphe

Gagner

24. Poésie

Jean-Baptiste Tati-Loutar : « Baobab »

50. En scène !

Mais où est donc Ornicar !?

62. BD

Les Nœufs : « Langue choisie »

Monter le son

Auparavant sur cassettes audio, puis sur CD et désormais en fichier MP3 dans votre espace abonné sur fdlm.org, les reportages radiophoniques accompagnent la revue papier *Le français dans le monde* depuis de nombreuses années. Le but des ces reportages authentiques complète parfaitement celui du magazine : faire entrer l'actualité dans la classe de français, par tous les moyens et tous les médias. Désormais, ce journal sonore sera proposé en partenariat avec la station radio RFI et son site Internet RFI Savoirs, tout particulièrement dédié à l'enseignement et à l'apprentissage du français. Cette association apparaît comme une évidence, tant se rejoignent les préoccupations des lecteurs du *Français dans le monde* et celles des auditeurs de la radio internationale. Avec cette association, nous renforçons l'utilisation en classe de ce journal sonore, en publiant à chaque numéro une fiche pédagogique d'exploitation de l'un des reportages audio, lui-même en lien avec le thème de notre dossier. C'est également l'occasion de donner à entendre une plus grande variété d' accents francophones. Et nous adressons tous nos remerciements à Élisa Chappay et Gisèle Kahn, travailleuses de l'ombre, qui ont respectivement assuré la coordination et la transcription de ces reportages audio pendant toutes ces années. ■

DOSSIER

L'ÉDUCATION ET LA CULTURE, CLÉS DES QUARTIERS DÉFAVORISÉS

52

« Ils ne sont pas aussi formatés qu'on pouvait l'être »	54
Aux arts, citoyens !	56
La victoire de la France des territoires	58
Banlieues créatives : « Pour le meilleur et pour le dire »	60
Quand la culture redonne des ailes aux jeunes isolés	61

OUTILS

72. Jeux

Mots alignés

73. Mnémo

L'incroyable histoire de Bon, Bien, Mal et Mauvais

74. Quiz

75. Test

77. Fiche pédagogique

Faire bouger la parole

79. Fiche pédagogique

L'orchestre à l'école

81. Fiche pédagogique

À chacun sa vérité

Sébastien Langevin
slangevin@fdlm.org

Le français dans le monde, revue de la Fédération internationale des professeurs de français - www.fipf.org, éditée par CLE International - 9 bis, rue Abel-Hovelacque - 75013 Paris - Tél.: +33 (0)1 72 36 30 67
Fax: +33 (0)1 45 87 43 18 • Service abonnements: +33 (0)1 40 94 22 22 / Fax: +33 (0)1 40 94 22 32 • Directeur de la publication Jean-Marc Defays (FIPF) • Rédacteur en chef Sébastien Langevin

Conseiller de la rédaction Jacques Pécheur • Secrétaire général de la rédaction Clément Balta cbalta@fdlm.org • Relations commerciales Sophie Ferrand sferrand@fdlm.org • Conception graphique -

réalisation miZenpage - www.mizenpage.com Commission paritaire : 0422781661. 57^e année. Imprimé par Imprimeries de Champagne (52000) • Comité de rédaction Michel Boiron, Christophe

Chaillot, Franck Desroches, Juliette Salabert, Isabelle Gruca, Chantal Parpette, Gérard Ribot • Conseil d'orientation sous

la présidence d'honneur de Mme Michaëlle Jean, Secrétaire générale de l'Organisation internationale de la Francophonie :

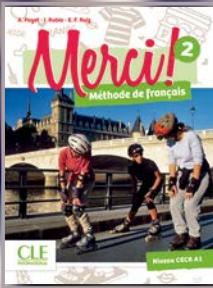
Jean-Marc Defays (FIPF), Loïc Depecker (DGLLF), Franck Desroches (Alliance française), Cynthia Eid (FIPF), Youma Fall (OIF), Odile Cobacho (MAEDI), Stéphane Grivelet (FIPF), Évelyne Pâquier (TV5MONDE), Nadine Prost (MEN), Doina Spita (FIPF), Lidwien Van Dixhoorn (RFI), Jean-Luc Wollensack (CLE International).





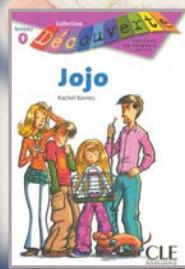
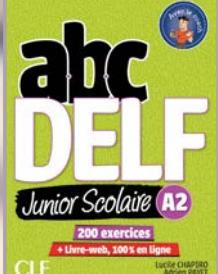
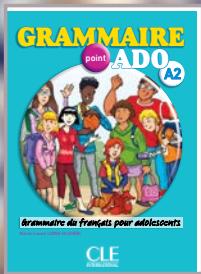
LE CHOIX CLE INTERNATIONAL POUR MOTIVER LES ADOS

Méthodes, grammaires,
entraînement au DELF, lectures...



Méthodes

Outils
Complémentaires



www.cle-international.com



LA FORMATION QUI DÉLIE LES LANGUES.

**FRANÇAIS
LANGUE
ÉTRANGÈRE**
STRASBOURG

Cours par niveau

Solutions de logement

Sorties culturelles et
découverte de Strasbourg

 CielStrasbourg

LE CENTRE DE FORMATION

 CCI ALSACE
EUROMÉTROPOLE

+33 (0)3 88 43 08 31

www.ciel-strasbourg.org

ciel.francais@alsace.cci.fr



CCI
campus
ALSACE

CIEL
Centre International
d'Etudes de Langues
de Strasbourg

Digital Family

W
T
R
A
G

« Les performances individuelles,
ce n'est pas le plus important.
On gagne et on perd en équipe. »

Zinédine Zidane

« On n'a rien à gagner à
emmerder les gens qui
n'ont rien à perdre. »

Frédéric Dard, *Les pensées de San-Antonio*

Gagner

« Il ne gagne pas à être connu,
et pourtant, plus il est connu,
plus il gagne ! »

Raymond Devos, *Rêvons de mots*

« Il n'existe que deux manières
de gagner la partie :
jouer cœur ou tricher. »

Jean Cocteau, *Le Passé défini*

► Le trophée remis
au vainqueur de la
Coupe du monde
de football.





« Les bons perdants fabriquent les gagnants de demain. »

Claude Lelouch, *Le Dictionnaire de ma vie*

« Quels sont les êtres assez fous, assez idéalistes, pour ne pas vouloir gagner, dans un monde où seuls les gagnants ont une place ? »

Laurence Tardieu, *La Confusion des peines*

« Être son propre ennemi, c'est la garantie de gagner à tous les coups. »

Boualem Sansal, 2084

« Que de temps perdu à gagner du temps ! »

Paul Morand

« Je ne veux pas gagner ma vie, je l'ai. »

Boris Vian, *L'Écume des jours*



STACEY KENT AU DIAPASON DES LANGUES



▲ Avec sa médaille de l'ordre des Arts et des Lettres, en 2009.

C'est avec son grand-père que Stacey Kent a découvert les premiers rudiments du français. Venu de Russie avec sa famille alors qu'il était enfant, ce dernier a séjourné presque vingt ans en France avant de s'installer aux États-Unis. « Il parlait en anglais avec mon père mais avec moi, il ne parlait qu'en français », confie-t-elle de sa voix délicieusement cristalline. Il y avait entre nous quelque chose de très spécial. Le français représentait un univers qui nous était réservé ». De cette époque datent ses premiers émois avec la poésie française. Un art qui l'accompagne dans sa vie de tous les jours encore aujourd'hui. « Il me lisait des poèmes de Baudelaire. Même si j'étais trop jeune pour en comprendre le sens, je les apprenais par cœur et je

lui récitais. Son regard mélancolique s'illuminait alors. J'adorais ça ! », se souvient-elle dans un grand sourire. Du New Jersey où elle a grandi entre une mère enseignante et un père architecte, Stacey Kent a très tôt pris goût aux langues étrangères pour lesquelles elle a une véritable passion. « J'en parle cinq. En dehors de l'anglais et du français, je parle très bien le portugais, pas mal l'allemand... Je comprends très bien l'italien, mais à chaque fois que j'ouvre la bouche ça sort en portugais. Alors, mon mari se moque de moi », confie-t-elle dans un grand éclat de rire.

Prix Nobel

Si la musique a bercé toute son enfance, l'adolescente Stacey songe d'abord faire carrière dans l'enseignement ou la traduction. Sa vocation pour la musique viendra

Avec 2 millions d'albums vendus et une nomination aux Grammy Awards, Stacey Kent a su conquérir un large public. Sans doute la plus polyglotte et francophile des chanteuses de jazz américaines, elle est actuellement en tournée pour son dernier album orchestral, *I know I dream*.

PAR CÉCILE JOSSELIN

« Mon grand-père me lisait des poèmes de Baudelaire. Même si j'étais trop jeune pour en comprendre le sens, je les apprenais par cœur et je lui récitais »

plus tardivement, après une vie étudiante qui la verra vivre une année à Paris, puis une autre à Munich. Une période dont elle garde un souvenir merveilleux. Son diplôme de littérature comparée en poche, elle va en Angleterre rendre visite à des amies étudiantes à Oxford. « Sur le campus, j'ai rencontré mon mari (le saxophoniste et arrangeur britannique Jim Tomlinson, qui l'accompagne dans ses chansons, ndlr).

On s'est vus et on est immédiatement tombés amoureux, avoue-t-elle.

Pour partager leur goût commun pour la musique, le jeune couple s'inscrit à la Guildhall School de Londres et s'installe en Angleterre. Stacey commence à se faire connaître par le bouche-à-oreille avant d'être repérée en 1997 par le représentant d'une maison de disques. Quatre ans après la sortie de son premier album, elle reçoit en 2001 le British Jazz Award, puis en 2002 et 2006 un BBC Jazz Award, pour ses mélodies délicatement intimes.

2007 est une autre date clé dans sa carrière ; celle qui marque le début de sa collaboration musicale avec le prix Nobel de littérature Kazuo Ishiguro, à qui elle voue une grande admiration. « Je l'ai rencontré il y a une quinzaine d'années, après avoir appris à l'occasion d'une émission de radio que lui aussi appréciait beaucoup mon travail. Nous sommes devenus amis et il m'a proposé d'écrire des chansons pour moi. C'est merveilleux de chanter des textes qui ont été écrits sur mesure pour vous. » L'album est immédiatement un grand succès. Baptisé *Breakfast on the Morning Tram*, il devient disque d'or trois mois après sa sortie en France et lui vaut une nomination aux Grammy Awards.

Ferré au cœur

Décorée en 2009 de l'ordre des Arts et des Lettres par le ministère français de la Culture, elle sort un an plus tard *Raconte-moi*, un album intégralement consacré à des chansons françaises, qu'on lui réclame aujourd'hui en Asie et en Amérique. « Quand je me produis aux États-Unis, mes fans insistent pour que je chante pour eux en français alors qu'ils ne comprennent pas les paroles... C'est toujours un plaisir car je ne veux pas chanter en français uniquement pour les francophones. J'ai envie de partager cette langue avec tout le monde. »

► Avec son mari, Jim Tomlinson, sur la scène de Cracovie, en Pologne, le 26 avril.

« Je ne veux pas chanter en français uniquement pour les francophones. J'ai envie de partager cette langue avec tout le monde »

Avec son dernier album, la chanteuse américaine a réalisé un autre rêve : chanter avec un orchestre de près de 60 musiciens. « Je savais depuis toujours que je ferai un album comme celui-là. C'est une expérience incroyablement visuelle, cinématique même. » Comme à son habitude, elle reprend trois chansons du répertoire français : « Les amours perdues » de Juliette Gréco écrit par Gainsbourg, « La Rue Madureira » de Nino Ferrer, et « Avec le temps » de Léo Ferré. « Cela faisait longtemps que j'avais envie de chanter cette dernière chanson mais je voulais attendre de trouver ma propre façon de raconter cette histoire, précise-t-elle. Cette chanson est incroyablement triste et très visuelle. Elle me fait penser aux vagues qui viennent s'échouer sur la plage. Elles sont parfois fortes et tumultueuses, parfois douces et calmes. C'est magnifique ! »

STACEY KENT EN 7 DATES :

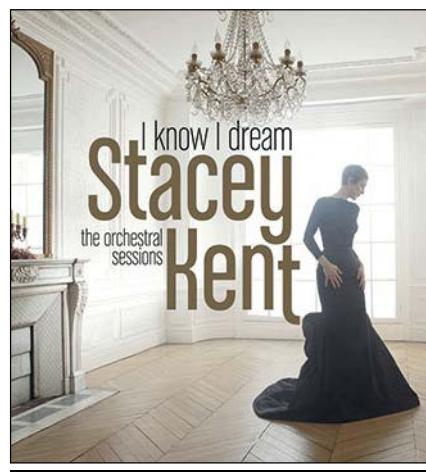
- 27 mars 1968 : naissance dans le New Jersey (États-Unis)
- 1991 : épouse le musicien britannique Jim Tomlinson
- 1997 : 1^{er} album, *Close Your Eyes*
- 2007 : Nomination aux Grammy Awards
- 2009 : Chevalier des Arts et des Lettres
- 2010 : 1^{er} album en français, *Raconte-moi*
- 2017 : 19^e et dernier album, *I know I dream*



Grande voyageuse, elle profite de ses tournées pour parcourir la planète. Elle a ainsi posé ses bagages dans une cinquantaine de pays en vingt ans de carrière. « J'aime voyager, sentir que je fais partie du monde. Communiquer avec les gens dans leur langue est très agréable. Cela crée une plus grande proximité. J'aime bien parler encore beaucoup plus de

langues étrangères. Je pense notamment au japonais et au suédois. Je pourrais ainsi suivre le cinéma de ces deux pays en version originale sans sous-titrage », s'enthousiasme-t-elle. Chaque langue parlée est en effet pour elle associée à l'art. « J'ai appris l'allemand car j'adorais Rilke et je voulais comprendre sa poésie dans le texte. L'italien, c'était pour la littérature et le cinéma. Le portugais, grâce à la poésie et à la musique. »

Quand elle n'est pas en tournée – et en attendant de se produire à la salle Pleyel, à Paris, le 13 octobre prochain avec l'Orchestre Confluences dirigé par Philippe Fournier –, elle se ressource dans le Colorado, où elle garde comme elle le faisait enfant un lien très romantique avec le monde extérieur. Et, bien sûr, toujours avec les langues. « À la maison, quand je suis avec mon mari, comme il parle aussi le français et le portugais, il nous arrive de parler dans une autre langue, comme ça, très naturellement, pour pratiquer et aussi juste pour le plaisir. » ■



LA NOUVELLE-CALÉDONIE TERRE EN QUÊTE D'IDENTITÉ

▲ Le cœur de Voh, formation végétale naturelle de Grande Terre.

C'est en Océanie, dans l'océan Pacifique Sud, à plus de 1 500 km de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande, qu'on trouve l'archipel de la Nouvelle-Calédonie. La plus importante île, nommée Grande Terre, est large de 50 km et longue de 450. Elle est divisée en deux provinces : le Nord et le Sud, où se trouve Nouméa, la capitale. Une troisième province, baptisée Loyauté, regroupe les autres îles.

Française à dater de 1853, la Nouvelle-Calédonie a depuis 20 ans un statut particulier. À la suite de l'accord de Nouméa, conclu en mai 1998 entre plusieurs partis politiques calédoniens et le gouvernement français, elle bénéficie d'une large autonomie. En novembre, les électeurs sont appelés à se prononcer sur son indépendance à l'occasion d'un référendum.

La majorité des 269 000 habitants sont kanaks, les autres sont descendants d'Européens, d'Asiatiques ou d'Océaniens. Tous, ou presque, peuvent s'exprimer en français, la langue officielle, mais 28 langues locales sont également parlées.

ÉVÈNEMENT



© 000ZV

LIEU

LE LAGON, UN PARADIS FRAGILE

© Adobe Stock

La grande barrière de corail de la commune de Voh.

Les lagons de Nouvelle-Calédonie sont les plus étendus au monde. Ces vastes et peu profondes étendues d'eau salée couvrent une superficie d'environ 40 000 km² et s'étendent jusqu'à 200 km au large des côtes. Ces espaces englobent plusieurs îles et sont délimités par une barrière de corail longue de 1 600 km. La beauté de ce site n'est plus à vanter, il abrite aussi une diversité de vé-

gétaux et d'animaux marins : poissons, tortues, mammifères...

La Nouvelle-Calédonie offre en effet une forte biodiversité, remarquable par son taux d'endémisme élevé. En raison de l'isolement géographique, environ 76 % des espèces végétales sont présentes dans leur habitat naturel uniquement dans cet archipel. Pour toutes ces raisons, il y a 10 ans, l'Unesco a inscrit une grande partie

des récifs et lagons de Nouvelle-Calédonie au patrimoine mondial de l'humanité.

« Il ne s'agit pas d'une mise sous cloche », précise Pascale Joannot, responsable des expéditions scientifiques du Muséum national d'histoire naturelle. Cette océanographe a beaucoup étudié les coraux calédoniens et préconise de « trouver un équilibre entre bonne santé des récifs et activités humaines : pêche, loisirs, tourisme... »

Car les spécialistes tirent la sonnette d'alarme en constatant, un peu partout dans le monde, la mort de certains coraux. La menace vient en partie du réchauffement des océans et, si la reconstitution d'un massif est possible, elle est lente et demande au moins une quinzaine d'années. *« En Nouvelle-Calédonie, le lien à la mer est fort, conclut Pascale Joannot. Les Calédoniens savent tous que ce patrimoine est exceptionnel. C'est un trésor qu'il leur faut gérer. »* ■

ÉCONOMIE

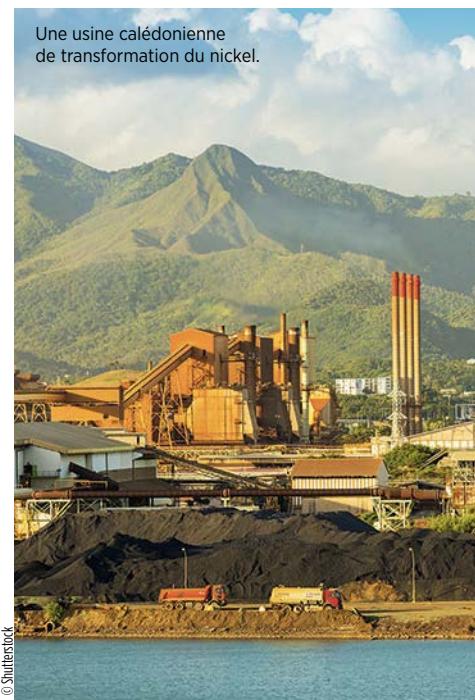
À LA RECHERCHE D'UN SECOND SOUFFLE INDUSTRIEL

La Nouvelle-Calédonie est le territoire d'outre-mer le plus industrialisé et celui dont le PIB est le plus élevé. Tout a commencé par le nickel. Un minéral découvert dès 1864 et exploité sans interruption depuis. Il faut dire que le gisement calédonien représente environ 25 % des ressources connues. Il assure 9 % de la production mondiale et, en 2014, l'archipel se classait au 6e rang des producteurs. Résultat : le paysage calédonien est à jamais marqué par des carrières à ciel ouvert et la Nouvelle-Calédonie lui doit un surnom peu affectueux, « le Caillou ».

Mais le cours du nickel est fluctuant, et le poids de ce secteur dans l'économie tend à décliner depuis le début des années 1970. Les chiffres de la Fédération des industries de Nouvelle-Calédonie (FINC) montrent que l'activité concernée est désormais supplantée par les industries manufacturière et énergétique. Des politiques publiques, dès la fin des années 1980, ont soutenu leur développement, par différentes mesures : réglementation et taxation des importations, fiscalité adaptée, appui à la formation professionnelle... Une volonté qui ne se dément pas. *« Aujourd'hui, déclare Xavier Benoist, président de la FINC, la Nouvelle-Calédonie doit faire face à des défis institutionnels et fiscaux inédits. L'heure*

est venue de donner à l'industrie un second souffle, et de cibler les grands domaines de diversification et d'innovation sur lesquels investir. » Et le choix sera collectif. Dans ce but, fin 2017, la FINC a réuni les acteurs du secteur pour des États généraux qui devraient aboutir à un programme de développement. ■

Une usine calédonienne de transformation du nickel.



FICHE PÉDAGOGIQUE
téléchargeable sur
WWW.FDLM.ORG



L'abus de bus ne nuit pas à la santé – si on le consomme modérément ! Car le voici tour à tour festif et gourmand, en gardant son attrait de découverte touristique : le bus, nouvel objet de plaisir !

PAR JEAN-JACQUES PAUBEL

DR

LA FÊTE EN ROUE LIBRE

▲ En bus, on peut faire la fête...
... ou dîner en tête à tête. ▼



Une piste de danse, un DJ, un espace restaurant, des hôtesses d'accueil... Non, ce n'est pas un de ces clubs comme il y en a tant, c'est un bus comme on peut en croiser aujourd'hui à Paris du côté des Champs-Élysées ou, comme ce fut mon cas, de l'avenue de l'Opéra, ou dans d'autres grandes villes comme Lille, Marseille,

Strasbourg ou Bruxelles. Faire la fête en roulant, on peut dire que l'idée cartonne aussi bien chez les Parisiens, toujours en quête de nouveauté, que chez les touristes, nombreux à vouloir en même temps découvrir Paris et faire la fête.

Enterrement de vie de jeune fille ou de garçon, soirée disco, anniversaires, toutes les occasions sont bonnes pour embarquer dans un

de ces bus qui n'en finissent pas de surprendre les passants ou les automobilistes qui ont l'occasion de les voir passer.

Manger ou danser, il faut choisir

Car ici on a le choix entre danser et manger : d'un côté les « Bus Discothèques », les Party Bus ou Soirée bus, avec cabine de DJ, piste de danse, coin bar ; de l'autre les « Bustronomes » qui proposent à ciel ouvert, mais vitré, un dîner roulant dans une salle de restaurant astucieusement aménagée pour amortir les chocs des pavés parisiens.

Entre les deux, des petits malins à l'imagination elle aussi roulante, proposent des bus à thème comme le bus burger (inutile d'expliquer) ou le bus façon pub anglais modèle lounge, cosy et rétro de Stan&Walter, loueur de bus « événementiel » sur Paris. Même la vieille RATP (la régie des bus et métro parisiens) a flairé l'affaire et s'y est mise avec un de ces vieux bus rétro année 1930 vert et crème à plateforme, qui a fait le bonheur du cinéma et de la réclame et qui se taille à chaque passage un franc succès à coups de selfies sur leur passage.

Bien sûr, le « must », c'est de privatiser le lieu comme l'ont fait Stéphanie et Léo pour fêter les 30 ans de ce dernier. C'est d'ailleurs l'offre majoritaire des diverses compagnies. Mais pour les touristes, c'est l'occasion de s'offrir une croisière sur roues, festive ou dinatoire, qui permet de découvrir la Ville Lumière au plus près. C'est l'argument principal des initiateurs de cette nouvelle offre ludique et culturelle : la modernité d'abord, « *c'est une alternative plus rock, plus originale que les bateaux-mouches* », la proximité ensuite : « *à bord des péniches, les passagers voient les monuments de loin, alors qu'avec les bus, nous pouvons approcher l'Opéra, la tour Eiffel, et nous arrêter 15 min pour tout voir à une hauteur de 3,50 m.* » Durée du périple : entre 3 et 4 heures suivant les formules. Avec quel succès ? Ascendant ! Les bus discothèques annoncent 50 à 70 locations par mois ; le bus rétro façon pub anglais déclare être loué environ un jour sur deux sur l'année ; les bustronomes donnent quant à eux 2 000 repas par mois ; et le bus burger communique un taux de remplissage de 70 %... Bref, c'est une affaire qui roule ! ■



La France accueille pour la première fois la Ryder Cup, la plus prestigieuse des compétitions de golf. Une reconnaissance et une vitrine pour un sport encore victime d'idées reçues et qui peine à séduire le grand public hexagonal.

PAR CLÉMENT BALTA

TEE TIME !

© photogolfer - Adobe Stock

▲ Au 18^e et dernier trou de l'Albatros, le parcours où se tiendra la 42^e Ryder Cup.

Du 25 au 30 septembre, le Golf national de Guyancourt (Yvelines) accueillera la 42^e édition de la Ryder Cup. Un évènement sportif et touristique : entre 50 et 70 000 personnes sont attendues chaque jour de la semaine, avec un pic pour les trois derniers jours de compétition. Depuis 1927, celle-ci met aux prises tous les 2 ans les meilleurs golfeurs américains et européens (uniquement britanniques jusqu'en 1979), en alternance de part et d'autre de l'Atlantique. Mais ce sera seulement la deuxième fois que la Ryder Cup se déroule en Europe continentale, après l'Espagne en 1997, l'Angleterre ayant le plus souvent accueilli l'épisode européen. 12 joueurs de chaque sélection s'affrontent d'abord en duo, ensuite en simple. « C'est une ambiance très chaude, comme lors d'une finale de Coupe Davis en tennis ou de Coupe du monde en foot », assure Thomas Levet, premier Français à

avoir remporté la Cup, en 2004. Pour la promo, la Fédération française de golf a vu les choses en grand. Il y a tout juste un an, elle avait lancé le compte à rebours en invitant les deux capitaines d'équipe, l'Américain Jim Furyk et le Danois Thomas Björn, à taper des balles depuis le premier étage de la tour Eiffel. Un grand tour de France golfique a même été lancé, avec 12 étapes régionales comprenant animations et festivités. Commencé le 11 mai à Marseille, il prendra fin sur le parvis de l'Hôtel-de-Ville de Paris fin septembre. Ce « Ryder Cup Golf Tour » entend ainsi séduire le grand public, et notamment les jeunes.

Un club très fermé

Il y en a bien besoin. Sportivement, si la France du foot va bien, merci, celle du golf patine. Un seul Bleu est en mesure de fouler le green du Golf national. 63^e mondial à la mi-juillet, Alexander Levy a tou-

tefois du chemin à parcourir pour séduire Thomas Björn. Cela fait un peu tache quand une telle épreuve se déroule sur ses terres... Il faut dire que seulement trois Tricolores y ont participé : Thomas Levet donc, Jean Van de Velde (le premier, en 1999) et Victor Dubuisson (lui aussi vainqueur, en 2014).

Socialement et économiquement, comme le dit le grand reporter de *L'Équipe*, Pierre Michel Bonnot, il y a « une absence totale et probablement incurable de culture golfique en France ». Depuis les années 90, le nombre de licenciés plafonne, autour de 400 000 (contre 11 millions au Japon ou 26 aux États-Unis). Le voeu de la FFG : que la Ryder Cup modifie l'image jugée encore trop élitiste de son sport. « Notre objectif c'est d'arriver à développer ici la pratique du jeu, souligne Pascal Grizot, qui préside la Commission Ryder Cup France 2018. Ce formidable coup de projecteur médiatique doit repositionner la France

« C'est une ambiance très chaude, comme lors d'une finale de Coupe du monde en foot »

et ses 700 parcours comme une grande destination touristique golfique. » Beaucoup de choses ont été entreprises par la fédération, notamment le golf à l'école. Des milliers de gamins vont recevoir un carnet dédié, avec une sensibilisation au jeu qui passera par l'EPS ou les mathématiques. « Si on réussit à en faire quelques golfeurs, on aura gagné. C'est une façon de faire participer la jeunesse à la Ryder Cup, assure Thomas Levet. Cela peut déclencher de nouvelles vocations dans le pays. D'autant que les Jeux de Paris 2024 auront lieu sur le même parcours. » Depuis 2016, le golf est à nouveau sport olympique. La première fois, c'était à Paris, en 1900. ■

▼ Le lycée Jean-Quarré, place des Fêtes à Paris, occupé par des migrants en 2015.

DR



En 2016, la maire Anne Hidalgo propose en pleine crise migratoire de faire de Paris une « ville-refuge ». Au-delà du discours politique, quelles sont les implications au quotidien pour les habitants ? Retour, avec Isabelle Coutant, sur le cas de la place des Fêtes et l'occupation sur plusieurs mois d'un lycée désaffecté.

PROPOS RECUEILLIS PAR ALICE TILLIER

« LA PLACE DES FÊTES, “LABORATOIRE” DE LA CRISE MIGRATOIRE EUROPÉENNE »

Votre livre retrace l'occupation par les migrants, de juillet à octobre 2015, du lycée Jean-Quarré situé place des Fêtes dans le XIX^e arrondissement de Paris. Pourquoi avoir choisi pour ce récit la première personne, qui n'est pas la forme classique de l'enquête sociologique ?

Isabelle Coutant : Cette forme du récit, je ne l'ai pas anticipée, pas plus que l'enquête elle-même. C'est d'abord en tant que citoyenne, habitante du quartier et parent d'élève – puisque mon fils allait entrer en 6^e

dans le collège voisin – que j'ai été confrontée à cette occupation. J'ai eu le sentiment d'être face à un événement d'ampleur historique : ce qui se jouait autour du lycée Jean-Quarré m'est apparu comme une forme de laboratoire, à petite échelle, de la crise migratoire qui touchait toute l'Europe. J'ai d'abord vécu cela à distance, par les médias et les réseaux sociaux, pendant l'été ; ce n'est qu'en septembre que j'ai endossé ma casquette de sociologue. Cette implication personnelle explique ce récit en partie à la première personne : il n'aurait pas été honnête intellectuellement de

me mettre hors-jeu. Et puis, expliquer d'où l'on parle est aussi l'un des gages de rigueur de la sociologie. En suivant l'ordre des événements, le récit m'a permis de restituer leur charge émotionnelle, avec la montée en tension progressive – des 150 migrants de l'occupation initiale aux 1 400 réfugiés, quelques semaines plus tard.

Comment s'est faite cette occupation ?

C'est à la suite d'évacuations de premiers campements de rue établis sous le métro aérien de La Chapelle qu'est née l'idée d'une occupation.



Sociologue au CNRS, Isabelle Coutant étudie notamment les transformations des classes populaires.

EXTRAIT

« Les habitants heurtés par l'occupation du lycée ont en commun de s'être sentis menacés dans leur identité sociale et dépossédés par l'arrivée massive de migrants. Pour certains, notamment les plus âgés, petits cadres retraités, l'événement est venu entériner les recompositions d'un monde dans lequel ils peinent à se reconnaître et leur isolement relatif du fait de l'affaiblissement de leurs réseaux de sociabilité. Pour d'autres, c'est la crainte de voir annihilés tous les efforts qu'ils ont accomplis pour construire leur position, qui a conduit au rejet. C'est le cas de Français naturalisés qui attachent l'obtention de la nationalité au mérite, et qui ressentent le besoin de se distinguer de ceux qui, parmi les nouveaux arrivants, de leur point de vue se comportent mal – ils sont choqués par le bruit, la visibilité des déchets, les odeurs de cannabis, l'oisiveté, l'exhibition de smartphones. [...] En ce qui concerne ceux qui ont eux-mêmes migré, ce peut-être aussi une forme d'empathie différente de celle des riverains solidaires qui les amène à adopter une posture critique à l'égard de la mobilisation : ils voient en l'immigré d'abord l'émigré et savent, par expérience, ce qu'il en coûte de s'arracher aux siens dans l'illusion d'un Occident mythifié et les difficultés que chacun aura à surmonter sans toujours y parvenir. » ■

Isabelle Coutant, *Les Migrants en bas de chez soi*, Seuil, 2018, p. 160-161.

Isabelle Coutant

les migrants en bas de chez soi



SEUIL

Un collectif avait été constitué par des habitants, choqués par les violences policières, « La Chapelle en lutte ». Le lycée Jean-Quarré a été occupé par une dizaine de militants et une centaine de migrants, venus du Soudan et d'Érythrée, et bientôt rejoints par des Afghans. Le projet est alors celui d'une autogestion. D'autres « soutiens » arrivent, informés par les réseaux sociaux,

« Le départ des migrants a laissé un grand vide. Un certain nombre d'habitants ont ressenti le besoin de poursuivre leur engagement et de sortir de l'entre-soi »

COMPTE RENDU

Le quartier de la place des Fêtes : quartier mosaïque, cosmopolite et pluriconfessionnel, et quartier populaire, où les logements sociaux représentent 50 % de l'habitat. C'est là qu'en 2015, un ancien lycée désaffecté est occupé pendant quatre mois par des migrants, provoquant à la fois des réactions de soutien mais aussi de rejet de la part des habitants qui vivent l'occupation au quotidien, sous leurs fenêtres. Confrontée à l'événement en tant qu'habitante elle aussi, la sociologue Isabelle Coutant a voulu étudier l'impact de l'occupation sur ce quartier fragile et sous-équipé, et qui voit l'ancien lycée désaffecté pourtant promis à un avenir de médiathèque se transformer en centre d'hébergement d'urgence. En donnant la parole aux habitants – adultes mais aussi collégiens –, ainsi qu'aux migrants, l'auteur met en résonance les différents points de vue. Oscillant entre sociologie et histoire du présent, le récit restitue avec force, à travers cette étude de cas, toute la complexité de la question de l'accueil. ■

notamment des étudiants, et différentes formes d'aide se mettent en place : des visites de Paris, des cours de français...

Comment ont réagi les habitants du quartier ?

Très vite, des parents ont constitué un autre groupe, informel celui-ci, baptisé « Solidarité migrants » pour faire pression sur les pouvoirs publics et soutenir non seulement la cause des réfugiés, mais aussi celle du quartier. Leur objectif était d'éviter que la situation ne devienne explosive. Ce groupe a été très actif pour essayer de casser les rumeurs, expliquer, faire « tampon » entre migrants et habitants. D'autant que les conditions se dégradaient fortement : de graves problèmes d'alimentation se sont rapidement posés, ajoutés à une insécurité et une insalubrité croissantes...

L'évacuation, décidée par le tribunal, a finalement eu lieu en octobre. Vous avez, quant à vous, continué à suivre les habitants du quartier encore pendant plusieurs mois...

Le départ des migrants – qui ont été relogés dans différentes structures d'hébergement, en Île-de-France ou en région –, a laissé un grand vide. Un certain nombre d'habitants ont ressenti le besoin de poursuivre leur engagement et de sortir de l'entre-soi. Un café associatif en plein air a notamment été mis en place, organisé dans l'espace public. Ces quelques mois d'occupation ont donc été à la fois sources de tensions et créateurs de liens. Ils ont renforcé au final l'identité du quartier. Mais il était temps que l'occupation se termine, la situation n'aurait pas été tenable beaucoup plus longtemps, les gens étaient épuisés.

Écrire ce livre, était-ce pour vous un acte militant ?

Certains habitants, avec le sentiment d'avoir fait face là à la Grande Histoire, ont évoqué l'idée de faire apposer une plaque commémorative. Mon livre a un peu cette fonction-là. C'est en tout cas ma manière de réagir, avec ce que je sais faire, pour déconstruire les peurs et donner à penser. Témoigner est déjà une forme d'engagement. ■

Ça y est l'édition 2019 des dictionnaires Le Robert Illustré, Le Petit Robert et Le Petit Larousse est parue ! Avec, comme chaque année, leur cru de mots nouveaux. Revue de détail.

PAR JACQUES PÉCHEUR



ET LES NOUVEAUX MOTS DU DICTIONNAIRE SONT...

Politique, informatique, multimédia, environnement, médecine, science et technique, culture, médias ou encore gastronomie, il n'est pas un domaine qui échappe à de nouveaux usages lexicaux. Au total, environ 150 nouveaux termes qui viennent enrichir ces nouvelles éditions.

Politique

Élection présidentielle oblige, toujours désireuse de marquer l'opinion, la politique n'est jamais en reste pour inventer de nouvelles expressions ou donner un sens nouveau à des mots anciens. C'est ainsi que le **dégagisme** (rejet de la classe politique en place) a fait son œuvre et que se sont naturellement imposés les candidats **antisystème** (qui s'opposent au système en place). L'époque a vu apparaître un nouveau mode de gouvernement, la **démocrature**, une démocratie dirigée de façon autoritaire, et le **droit-de-l'hommisme**, une nouvelle idéologie fondée sur la seule référence aux

droits de l'homme. La lutte contre le terrorisme est à l'origine de l'émergence de termes comme **fiché S** (individu à risques pour la sécurité), **revenant** (djihadiste qui cherche à rentrer dans son pays d'origine), **dé-radicalisation** (faire abandonner à quelqu'un une doctrine radicale) ou **cyberdéfense** (l'ensemble des moyens informatiques mobilisés qui concourent à la défense du pays).

Économie

Le monde de l'économie n'est pas non plus avare de nouveautés. L'**ubérisation** qui dérange bien des positions acquises (remise en cause du modèle économique d'une entreprise ou d'un secteur d'activité par l'arrivée d'un nouvel acteur proposant les mêmes services à des prix moindres) est au centre de nombreux conflits et débats. Le **fonds vautour** et sa soif de profits à court terme (fonds d'investissement spécialisé dans le rachat à bas prix des dettes de l'État ou d'entreprises en difficulté) sont particulièrement redoutés et montrés du doigt, voire

combattus. **Disruptif**, adjectif qui au départ caractérise une entreprise, un produit, un concept qui créent une véritable rupture au sein d'un secteur d'activité par le renouvellement radical qu'il introduit, a tendance à être repris de manière extensive dans de nombreux domaines.

Société

La vie sociale, la vie quotidienne, les tendances des nouveaux modes de vie sont aussi de gros fournisseurs de mots et de sens nouveaux. La nouvelle cuvée des dictionnaires enregistre **Génération boomerang** s'agissant d'adultes qui, après avoir quitté le domicile parental, sont contraints de revenir pour des raisons financières ; **hors-sol**, à la fois nom et adjectif qui désigne une personne ou un groupe complètement déconnecté des réalités ; **bisounours**, personne d'une grande naïveté ; **hipster**, celui qui refuse la culture dominante dans sa vie, sa pensée comme dans son look, par opposition à **fastionata**, suiveur ou suiveuse de tendances ; **queer**, celui

ou celle dont l'orientation sexuelle ne correspond pas aux modèles dominants ; **frotteur** (effet Weinstein...), personne qui recherche les contacts érotiques en profitant de la promiscuité dans les transports en commun.

Régionalismes et francophonie

N'oublions ni l'espace francophone ni nos régions qui apportent leur lot habituel d'une dizaine de termes. La Réunion avec **barachois** (crique peu profonde), **boucané** (viande fumée) et **barreauder** (garnir de barreaux), le Sud-Ouest avec **rouméguer** (personne manifestant son mécontentement), le Sud avec **niaquer** (mordre), parent ainsi notre quotidien d'autres couleurs. Voilà pour la **playlist** (également nouvel entrant) des mots nouveaux de nos dictionnaires pour 2019, qui nous invitent aussi, nouvelle cuvée obligée, à boire un petit cocktail composé de vin pétillant, d'un alcool amer et d'eau gazéifiée qu'on appelle du côté du Frioul et de la Vénétie du joli nom allemand de **spritz**. ■

Depuis une dizaine d'années, le mot « juste » est employé dans de nouveaux contextes, avec de nouveaux sens. Exploration d'un phénomène linguistique différemment perçu par les observateurs de la langue française.

PAR DANH THÀNH DO-HURINVILLE*



Extrait de la fameuse scène du *Diner de cons* entre Jacques Villeret et Thierry Lhermitte : « Il s'appelle Juste Leblanc. — Ah bon, il n'a pas de prénom? »...

VOUS AVEZ DIS JUSTE, C'EST JUSTE ?

D'après les dictionnaires, *juste* est issu, au milieu du XII^e siècle, du latin *justus*, formé par *jus* « (le) droit » et le suffixe nominatif *-tus*, qui peut avoir trois acceptations : « (le) droit, équité », « légal, conforme au droit », « normal, convenable, régulier ». Fonctionnant respectivement comme adjectif (*Trouver un juste milieu entre deux extrêmes*), nom commun (*Le juste et l'injuste*), nom propre ou prénom, adverbe (*Il chante juste*), parfois antéposé à une subordonnée (*Il est arrivé juste quand nous partions*) ou d'énonciation (*Je venais vous demander juste un petit renseignement*), *juste* a développé, il y a plus de dix ans, un nouvel emploi comme dans *C'est juste génial ! Juste sublimissime !*, où il se comporte également comme adverbe d'énonciation.

Calque interlangue

Cet emploi, pris comme un anglicisme (« *It's just marvellous* »), relève probablement d'une analogie particulière, reposant sur un calque interlangue, favorisé par une origine étymologique comparable, puisque *just* en anglais et *juste* en français viennent de la même source latine,

justus. Il est alors considéré comme inutile, voire comme une « *pustule syntaxique* » (Garcin, 2009), et des auteurs de plusieurs blogs et forums conseillent vivement l'emploi de *vraiment*, *simplement*, *franchement* ou *tout à fait*, en remplacement de *juste* dans ce nouvel emploi. Cependant, il n'y a pas deux signes parfaitement synonymiques. On ne saurait donc commuter les adverbes ci-dessus avec *juste*, sans que le message ne change de sens.

- (1) **Pierre est juste content.**
- (2) **Ce film est juste génial** (magnifique, merveilleux, sublime, formidable).

Dans les exemples (1) et (2), le fonctionnement de *juste* est différent, selon que cet adverbe est antéposé à des adjectifs gradables comme *content*, ou à des adjectifs inten-

sifs (exprimant un très haut degré) comme *génial*, *magnifique*, *merveilleux*, *sublime*, *formidable*. Lorsque *juste* est antéposé aux adjectifs gradables, il se comporte comme un adverbe, signifiant « restriction » ou « manière trop stricte », et ne porte que sur les adjectifs gradables dont il modifie l'intensité.

L'exemple (1) peut être glosé par « *Pierre est à peine content* ». En revanche, lorsque *juste* est antéposé aux adjectifs intensifs, il fonctionne comme un adverbe à double modalisation, sur l'adjectif et sur l'énonciation comme suit :

(a) Modalisation sur l'adjectif intensif de l'énoncé, *juste* met en relief l'intensité inhérente à l'adjectif intensif. Il s'agit donc d'un effet de loupe sur celui-ci (ou d'un effet « hyperbolique », cf. Salvan, 2014).

(b) Modalisation sur l'énonciation : le locuteur souligne la justesse de la sélection de l'adjectif intensif en question.

Les adjectifs dans (2), tous intensifs, n'ont besoin d'être modifiés par aucun adverbe intensif, ce qui explique la non-recevabilité de *très* devant ces adjectifs intensifs. En recourant à *juste* dans (2), le locuteur envoie un message subliminal, incitant l'interlocuteur à accepter son jugement, et par anticipation, empêche celui-ci de contester ce choix judicieux : le locuteur fait comprendre qu'il n'exagère pas car il estime être dans la... juste mesure. Cet emploi de *juste* est donc interprété comme un emploi métalinguistique, permettant au locuteur d'émettre un jugement en direction de l'interlocuteur.

On trouve par ailleurs d'autres exemples oraux, comme *On est juste super méga heureux !*, *Un restaurant juste excellentissime !*, *Un paysage juste magnifique, à vous couper le souffle !*, *Être champions du monde, c'est juste incroyable !*, etc. Dans *Je suis juste super méga ultra supra giga heureuse !!! Hahahaha* (piqué sur Twitter), la juxtaposition de plusieurs adverbes superlatifs illustre parfaitement l'effet hyperbolique, porté à son plus haut degré, qui est probablement un exemple fabriqué, plein d'humour. ■

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Do-Hurinville D. T., « *Juste*, de l'adjectif à l'adverbe d'énonciation, une unité juste transcatégorielle », in C. Vaguer (éds), *Mélanges offerts à Danielle Leeman, Quand les formes prennent sens. Grammaire, prépositions, constructions, système*, Paris, Lambert-Lucas, 2018, p. 235-246
- Garcin Jérôme, 2009, « *C'est juste insupportable* », <https://bibliobs.nouvelobs.com/actualites/20091204.BIB4515/c-039-est-juste-insupportable.html>
- Salvan Geneviève, 2014, « *Juste la fin du monde. L'excès juste, ou l'hyperbole exagère-t-elle toujours ?* », *Travaux neuchâtelois de linguistique* (TRANEL), vol. 61/62, p. 63-78.

* Danh Thành Do-Hurinville est professeur de linguistique générale et comparée à l'université de Franche-Comté et membre de l'unité de recherche ELLIAD EA 4661.



Nous avons eu la chance de le rencontrer à Tokyo au mois de mai dernier. Écrivain japonais d'expression française, Akira Mizubayashi a partagé avec nous, le temps d'un petit-déjeuner copieux, les saveurs de « sa » langue française.

PROPOS REÇUEILLIS
PAR CLÉMENT BALTA

AKIRA MIZUBAYASHI

« LE FRANÇAIS EST UN TRÉSOR HUMANISTE DONT CHACUN PEUT S'EMPARER »

© C.Hélie - Gallimard

Dans votre premier livre en français, *Une langue venue d'ailleurs*, vous parlez du français comme de votre « langue paternelle ». Qu'entendez-vous par là ?

Akira Mizubayashi : Le désir de s'investir dans l'apprentissage d'une langue étrangère, c'est le désir de s'affranchir des limites de son monde et de sa langue. C'est le désir d'éloignement de ce qui est natal et naturel. C'est le désir de liberté. Ce désir-là, je crois l'avoir reçu de mon père. Le coûteux magnétophone qu'il m'a offert en est le symbole. J'enregistrais à la radio des leçons de français. J'ai été immédiatement séduit par la sonorité du français

qui représentait tout un monde lointain, une manière d'exister différemment.

Mais j'ajouterais aussi que ce désir d'écouter quotidiennement du français était la conséquence de la découverte d'un philosophe japonais, Arimasa Mori. Celui-ci est d'une certaine manière mon prédecesseur. Il a commencé à apprendre le français à l'âge de 6 ans. En 1950, il a eu l'occasion de partir faire une thèse en France, et il n'est jamais rentré au pays. Une décision extrêmement grave, car il a sacrifié énormément de choses dont notamment son poste prestigieux de professeur à l'Université de Tokyo. Il est reparti de zéro, il a remis en cause toute son

existence japonaise largement déterminée, je le crois volontiers, par l'expérience de la guerre.

Peut-on faire le parallèle avec vous, qui parlez d'« une seconde naissance » grâce au français ?

La différence, c'est que je n'ai jamais vécu de manière durable en France – à part 2 ans et demi à Montpellier et 3 ans à Paris mais seulement pour étudier. Je n'ai jamais envisagé de vivre en France : j'étais destiné à l'enseignement au Japon. Il est vrai que depuis 2011 et la publication d'*Une langue venue d'ailleurs*, je suis sollicité et passe plus de temps en France, presque 3 mois

« J'ai été immédiatement séduit par la sonorité du français qui représentait tout un monde lointain, une manière d'exister différemment »

l'été et 2 au printemps. C'est grâce à Jean-Bertrand Pontalis, qui a créé la collection « L'un et l'autre » chez Gallimard, que la question d'écrire en français a surgi. Bien sûr, j'avais écrit en français de nombreux articles à caractère académique, mais je n'avais jamais songé à construire une œuvre en français. J'avais tou-

jours écrit en cette langue depuis le début de mon apprentissage, mais sans la moindre idée de devenir écrivain. Je voulais apprendre. Un travail d'imitation, de copie de passages de grands textes. J'ai plein de cahiers de pastiches. C'est comme ça que j'ai appris. Je suis entré dans l'univers de la langue française par la littérature.

Dans les eaux profondes traite du thème du bain japonais (*sentō*). Un point de départ pour parler aussi de « bain linguistique », en évoquant beaucoup la langue japonaise.

Elle est si radicalement différente de la langue française ! Elle ne peut être utilisée de manière universelle, je l'évoque dans un chapitre nommé « Ébranlement de la langue ». Un jeune stagiaire atteint d'un retard mental l'emploie sans distinguer le directeur d'un simple intérimaire. Ce qui est totalement fautif, ça ne se fait pas. Mori dit pour cela que c'est une langue impossible à apprendre. Elle est codifiée non par une grammaire mais par les rapports sociaux, essentiellement hiérarchisés. Le japonais, ce sont tous ces codes structurels qu'il faut absolument maîtriser pour bien se comporter. Ce sont des éléments extralinguistiques qui déterminent l'usage de la langue. La manière de ne pas rester enfermé dans sa langue, c'est d'apprendre une autre langue. Pour moi, ça a été le français. Je termine d'ailleurs mon livre par une citation de Barbara Cassin : « Deux langues au moins pour savoir qu'on en parle une. »

Quand on vous lit, on a un peu le sentiment que vous vous êtes mis au français comme on entre en religion. Peut-on parler de vocation ?

J'ai compris avec Mori que c'était l'entreprise de toute une vie. Un engagement total. Es-tu prêt à te lancer ou pas ? Je me suis dit oui. De mon père, qui a été exemplaire pendant la guerre et ne s'est pas laissé entraîner par la folie militariste,

« J'ai été un prof passionné, nourri de ce que j'ai lu, vu, de toutes les rencontres que j'ai faites par l'intermédiaire de la langue française »

j'ai reçu le désir d'éloignement, de dépossession. Je vous l'ai dit en commençant cette conversation. Se dessaisir de soi dans un premier temps pour aller vers l'autre, c'est le meilleur moyen de revenir à soi. Et la meilleure façon de sortir de soi, c'est de passer par une langue étrangère. C'est ce que j'ai vite compris en me mettant au français. C'est ma conviction, que j'ai retrouvée par exemple chez un philosophe comme Heinz Wismann (voir *FDLM* n° 386, p. 50-51).

Qu'est-ce qui vous a séduit et vous séduit toujours dans la langue française ?

Une sorte d'universalité, qu'elle soit un bien commun ouvert à tous dans la représentation, l'imaginaire. On a pu me reprocher de trop idéaliser la France – mais ce n'est pas la France que j'idéalise, c'est l'esprit de la Renaissance, de l'humanisme français ! Ce que j'aime, c'est la France de Montaigne, du Collège

de France, des Lumières. Je revendique l'éclectisme d'un Diderot qui considère que tout doit être soumis à un examen critique. Car c'est quelque chose qui fait cruellement défaut ici, au Japon. La langue française est un trésor humaniste dont chacun peut s'emparer. C'est un patrimoine de l'humanité, qui n'est pas réservé au seul locuteur français. C'est ça qui est formidable dans une langue. Ce n'est la propriété de personne.

Comme votre père, vous avez eu le souci de la transmission. Comment cela se traduisait-il avec vos étudiants ?

J'ai été un prof passionné. J'ai essayé de faire passer tout ce que je dois à cette langue. Je cite parfois Dany Laferrière qui dit que le premier pays d'un écrivain, c'est sa bibliothèque. Je suis nourri de ce que j'ai lu, vu, de toutes les rencontres que j'ai faites par l'intermédiaire du français. Lorsque j'explique une page de Montaigne, de Rousseau, de Proust, au lieu de leur donner toutes sortes de connaissances extérieures, j'essaie de dire pourquoi j'aime cette page. Pourquoi j'aime cette phrase, ces mots, cet écrivain. C'était ma démarche. C'est ma passion que j'ai essayé de transmettre à mes étudiants. J'ai ainsi essayé de faire naître le désir. Quand la flamme existe chez un individu, cela suffit, il peut être

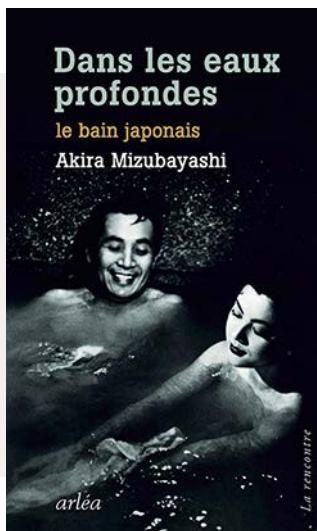
indépendant. Allumer cette flamme a été mon seul souci pendant toute ma carrière.

Vous qui n'êtes pas issu d'un pays francophone, la francophonie, dans toute sa diversité et sa pluralité, peut-elle être aussi un objet de transmission ?

Oui, à condition de dépasser le phénomène de mode intellectuelle. Quand on change de lieu, nécessairement cela change de signification. Je me rappelle ma rencontre au Japon avec une Haïtienne qui vit au Canada, Marie-Célie Agnant. Je lui ai donné mon premier livre, et elle m'a écrit pour me dire qu'elle ne pouvait absolument pas avoir le même rapport à la langue française, qui est pour elle celle des colonisateurs. Lors d'un congrès international des profs de français à Tokyo (en 1996), j'ai aussi pu échanger avec Raphaël Confiant, Tahar Ben Jelloun et Andreï Makine. Aujourd'hui, les départements de français s'ouvrent de plus en plus à cette diversité. En soi c'est une bonne chose. Mais en ce qui concerne le Japon, pour moi en tout cas, si on a des choses à transmettre à notre jeunesse, ce sont les valeurs de l'humanisme moderne. Le fondement, le tronc commun pour moi c'est ça. Qu'est-ce qui nous manque ici, pour penser le politique, le social, le culturel ? Il y a un danger qui guette les Japonais, et qu'on peut dater de la catastrophe de Fukushima. Ça a été pour moi un révélateur de la dégradation de la politique japonaise, de l'incurie des autorités et du manque de réaction de la population, qui va de pair. Pourquoi on accepte cet état de choses ? Nous avons actuellement un gouvernement d'extrême droite qui essaie de remilitariser le pays, qui rêve d'une révision constitutionnelle dangereuse. Si on avait su intérioriser les Lumières françaises – Montesquieu, Diderot, Rousseau – et l'humanisme de Montaigne, sans doute n'en serait-on pas là ! (sourire) ■

AKIRA MIZUBAYASHI

- *Une langue venue d'ailleurs*, Gallimard, coll. Folio, 2011
- *Mélodie : Chronique d'une passion*, Gallimard, coll. L'un et l'autre, 2013
- *Petit Éloge de l'errance*, Gallimard, coll. Folio, 2014
- *Un amour de mille ans*, Gallimard, 2017 (roman)
- *Dans les eaux profondes. Le bain japonais*, Arléa, 2018



ÉMERGENCE ET AVENIR DES LANGUES VÉHICULAIRES

▲ C'est sur les rives du fleuve Congo que s'est propagé le lingala.

© Adobe Stock

Les langues véhiculaires sont toujours dépendantes de la pratique de leurs locuteurs. Au point, parfois, d'influer sur la politique linguistique du pays où elles ont cours.

PAR LOUIS-JEAN CALVET

Le meilleur exemple de politique linguistique *in vivo*, c'est-à-dire produite par les pratiques sociales des locuteurs et non pas par les décisions du pouvoir politique, est celui des langues véhiculaires. Dans les nombreuses situations plurilingues, la communication entre locuteurs de langues premières différentes s'établit en effet soit à partir de la langue de l'un des groupes que les autres acquièrent, soit à l'aide d'une langue construite pour les besoins de la cause.

L'exemple du Congo

C'est le cas de la République du Congo, dont la langue officielle est le français mais où l'on parle plus de cinquante langues africaines différentes. L'une d'entre elles, le lingala, est devenue la langue véhiculaire du fleuve Congo, qui coule du sud vers la mer en passant par Brazzaville. Mais le fleuve n'est plus navigable après Brazzaville et, entre cette capitale et le port de Pointe-Noire, lors de la construction à l'époque coloniale d'une voie de chemin de fer, s'est développé

une langue mixte, le munukutuba (également appelé le kituba), faite des apports des différentes langues bantoues des travailleurs. Ces deux langues véhiculaires, celle du fleuve au nord et celle du chemin de fer au sud du pays, ont convergé vers Brazzaville où l'on utilise l'une ou l'autre, selon les quartiers. Bien des Congolais parlent donc leur langue « maternelle », le mbochi, le bembe, le téké ou le tsaangi, acquièrent la langue véhiculaire dominante dans leur environnement et apprennent ensuite le français à l'école. Et l'on comprend que la langue nationale est un choix politique, *in vitro*, tandis que les langues véhiculaires sont apparues *in vivo*. Mais l'*in vitro* fait parfois son marché dans ce que produit *l'in vivo*, et la constitution a proclamé le lingala et le kituba « langues nationales véhiculaires » (voir encadré 1). Ainsi, dans ce pays très plurilingue apparaît une sorte de pyramide fonctionnelle avec au sommet le français, langue nationale, en dessous deux langues véhiculaires et à la base une cinquantaine de langues communautaires ou identitaires.

ENCADRÉ 1

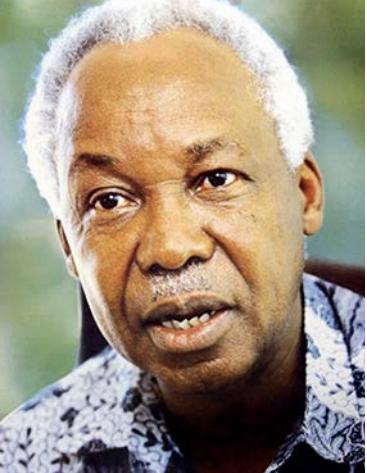
ARTICLE 4 DE LA CONSTITUTION DE LA RÉPUBLIQUE DU CONGO, 2015

L'hymne national est « La Congolaise ». La devise de la République est « Unité, Travail, Progrès ». Le sceau de l'État et les armoiries de la République sont déterminés par la loi. La langue officielle est le français.

Les langues nationales véhiculaires sont le lingala et le kituba.

Le swahili, langue mixte

Toujours en Afrique, mais sur la côte est du continent, est apparue au XVIII^e siècle le swahili (ou kiswahili) dont le nom pourrait raconter l'histoire : il vient d'un mot arabe qui signifie « rivage ». Le swahili est en effet à l'origine la langue des navigateurs le long des côtes est de l'Afrique, empruntant essentiellement son vocabulaire à l'arabe mais gardant les structures syntaxiques des langues bantoues. Par la suite, il va passer de l'île de Zanzibar sur le continent, où se trouve aujourd'hui la Tanzanie, et se diffuser en suivant



▲ Julius Nyerere, premier président de la nouvelle République de Tanzanie.



► Panneau de signalisation indonésien, en anglais et en bahasa (« Attention »).

les routes des caravanes, passant entre les lacs Victoria et Tanganyika pour atteindre ce qui est aujourd’hui le Soudan, s’étendant vers le sud en Zambie et gagnant vers l’ouest ce qui était naguère le Congo belge. Cet archétype des langues véhiculaires est aujourd’hui reconnu comme langue officielle ou nationale aux Comores, au Kenya, en Tanzanie, en Ouganda et en République démocratique du Congo. Il est parlé comme langue première par environ 5 millions de personnes et comme langue seconde par plus de 100 millions. Pourtant, les premiers Occidentaux qui en parlent dans leurs récits de voyage, comme Henry Salt (*voir encadré 2*), ne comprennent pas de quoi il s’agit. Ils pensent parfois que *swahili* est le nom d’une tribu, ou de la langue d’une tribu, mais Salt note bien que la *sowauli* ou les *Sowaulis* n’existe(nt) alors que le long des côtes.

ENCADRÉ 2

« Les mots suivants m’ont été donnés par des marins d’un bateau arabe qui s’appellent eux-mêmes *sowaulis*, ce qui semble être un peuple très différent du peuple somauli. Cette tribu occupe la côte est de l’Afrique.... Ces hommes ne savent rien des tribus ou des régions de l’intérieur. »

Henry Salt, *A Voyage to Abyssinia and Travels into the Interior of that Country*, Londres, 1814

Pendant la lutte pour l’indépendance du Tanganyika (ancien nom de la Tanzanie), Julius Nyerere s’adressait aux militants en swahili et, devenu en 1962 le premier président de la nouvelle République, il en fera la langue d’unification du

pays. On a dit qu’une langue était un dialecte qui a réussi, on pourrait dire ici que le swahili est une langue mixte qui a réussi, passant de la fonction véhiculaire à la fonction officielle ou nationale.

Le symbole indonésien

Changeons de continent et passons à l’indonésien. L’Indonésie, composée de près de 3 000 îles, était un archipel linguistiquement très divisé (on y parle encore près de 700 langues différentes), même si le javanaise y était de loin la langue dominante, mais une langue parlée seulement par les Javanais. En revanche, d’île en île, de port en port, une langue véhiculaire s’était imposée, langue de marins, de commerçants, et surtout langue de personne, je veux dire langue maternelle de très peu de gens : le malais. En 1928, le Parti nationaliste indonésien, qui luttait contre l’occupation néerlandaise et pour l’indépendance, décida qu’une fois celle-ci acquise, le malais serait la langue nationale du pays. C’est donc très tôt que l’*in vitro* s’inspira de l’*in vivo*, mais l’*in vitro* était ici incapable de passer à la pratique (à la planification linguistique) puisqu’il n’avait pas le pouvoir. En revanche, cette décision était doublement symbolique. Choisir le malais comme future langue nationale, c’était d’une part affirmer l’existence d’une nation et d’autre part dire qu’aucune langue ne domineraient les autres.

En 1947, après l’indépendance, le malais deviendra effectivement langue nationale. Elle sera normalisée, enseignée dans toutes les écoles du pays et changera de nom, devenant la *bahasa indonesia* (la langue indonésienne). Avec le temps elle pénétrera les familles, passant len-

tement du statut de langue véhiculaire, puis nationale, à celui de langue première, par exemple dans les familles dont le père et la mère n’avaient pas la même langue et élevaient leurs enfants en *bahasa*. Le pays compte aujourd’hui plus de 265 millions d’habitants, dont 200 millions parlent le *bahasa* et 24 millions d’entre eux l’ont pour langue première.

Géographie, politique et sociolinguistique

Nous pouvons tirer de ces trois exemples un certain nombre de conclusions. Tout d’abord que l’expansion d’une langue véhiculaire est liée à la géographie : le long des côtes pour le swahili et le malais, le long d’un fleuve pour le lingala, le long des pistes pour le swahili encore, ou d’une voie ferrée pour le munukutuba.

La seconde conclusion concerne les rapports entre la politique linguistique *in vivo* et *in vitro*, la seconde s’inspirant dans les trois cas de la première. C’est d’ailleurs là une condition de réussite : il aurait par exemple été difficile d’imposer en Indonésie le javanaise, pourtant la langue la plus parlée, à toute la population, qui aurait sans aucun doute protesté contre cette forme d’impérialisme linguistique.

Enfin, nous voyons que la politique linguistique est étroitement dépendante de la sociolinguistique : sans une bonne connaissance de la situation sociolinguistique d’un pays il est impossible de mettre au point une politique linguistique efficace. Et le sociolinguiste est alors indispensable au politique, il est, aurait dit Machiavel, « le conseiller du prince ». ■

À LIRE

Langages & Société, n° 162, 4^e trimestre 2017, dirigé par Jean-Michel Géa et Médéric Gasquer-Cyrus



Sous le titre de *Marseille, entre gentrification et ségrégation langagière*, ce numéro veut décrire la façon dont des phénomènes architecturaux, urbanistiques et sociaux peuvent avoir des retombées sur les phénomènes linguistiques. La gentrification, concept lancé au début des années 1960 par la sociologue Ruth Glass (1912-1990), désigne le phénomène d’appropriation par les classes aisées, la *gentry*, de territoires occupés par des classes sociales moins favorisées, ce qui change bien sûr le profil architectural et social du quartier. Né dans le domaine de la sociologie urbaine, il a été plus récemment repris par les sociolinguistes et il est ici appliqué à la ville de Marseille. Les auteurs analysent de façon très intéressante la dynamique et les résistances linguistiques qu’il génère, à travers par exemple certaines variantes phonétiques locales, ou encore l’évolution des données sociodémographiques concernant les quartiers du centre-ville pendant un quart de siècle. Même si on peut regretter que ces deux types d’approche soient simplement juxtaposés, sans lien entre elles, et que le travail soit plus descriptif que théorique. ■

À chaque numéro, le témoignage d'une personnalité marquante de l'émission de TV5Monde présentée par Ivan Kabacoff. Aujourd'hui, **Liena Elsayed**, professeure/chercheuse à l'université de médecine de Khartoum, au Soudan.



« UNE AMBASSADRICE ENTRE DEUX PAYS, DEUX CULTURES »



▲ Sur le tournage de *Destination Francophonie*. ▲ Lors de sa soutenance de thèse, en avril 2016.

Je suis venue au français à l'école. Au Soudan, la langue française est la troisième langue après l'arabe (langue officielle) et l'anglais. Dans les écoles publiques, nous l'étudions au secondaire. Je suis immédiatement tombée amoureuse de cette langue musicale et j'ai décidé de continuer à l'apprendre pendant mes études, encouragée par mes professeurs. Au baccalauréat, j'ai eu un excellent résultat (un des quatre meilleurs du Soudan). J'étais acceptée à la faculté de médecine de Khartoum, l'une des plus anciennes universités d'Afrique. Sans oublier pour autant mon amour du français, que j'ai continué à apprendre au Centre culturel français, même si c'était très difficile avec les études épisées de médecine... Grâce à mon enthousiasme, j'ai tout de même pu avancer rapidement et finir les 12 niveaux de français ! J'en ai même fait plusieurs en parallèle,

car je devais parfois étudier par moi-même quand j'avais des examens de médecine. Mais j'étais tellement contente d'apprendre la culture française et francophone ! Quand on étudie le français, on apprend aussi le savoir-faire et le savoir-vivre à la française.

Malheureusement, après mes études, je n'ai pas eu l'occasion de beaucoup pratiquer la langue car c'était très rare de trouver des francophones dans la communauté médicale. C'était sans compter sur la France pour m'aider à réaliser mon rêve : faire une thèse en neuro-génétique. Quand j'ai décidé de me lancer dans ce domaine, il n'y avait aucun neuro-généticien au Soudan, je devais partir de zéro. J'ai alors établi un partenariat avec une institution française parmi les meilleures en neuro-génétique. J'ai eu une bourse pour faire ma thèse en cotutelle, entre l'université de Khartoum et celle de Paris 6. J'ai crains ma première visite en France. On disait qu'il y avait de l'islamophobie et des islamistes... J'ai eu peur que les Français traitent tous les musulmans de la même manière sans comprendre que les musulmans violents sont minoritaires.

Amitié et tolérance

Comme je suis voilée, ma famille et moi étions effrayées à l'idée que je rencontre des gens agressifs et plein de préjugés. Mais j'ai décidé de faire face et de poursuivre mon rêve, même si je devais laisser derrière moi mes trois enfants (la plus petite avait 4 ans à l'époque). J'avais la responsabilité de représenter pas seulement moi-même mais aussi les femmes soudaines et musulmanes. Au Soudan, chaque personne rencontrée pour la première fois est amie. Et heureusement à mon arrivée j'ai reçu beaucoup d'amitié, malgré la réticence de certains collègues qui doutaient de moi parce que j'étais la première Soudanaise et la seule voilée dans l'institution. Mais j'ai gagné la confiance de nombreux collègues, avec qui je garde le contact. Mes amis français et moi, nous avons découvert ensemble comment nous aimons les uns les autres.

J'étais en France à l'époque des attentats de *Charlie Hebdo* et du Bataclan, mais mes amis m'ont soutenue et ont compris à travers nos discussions que la vraie religion islamique, ce n'était pas ça ! Ils ont compris mes principes

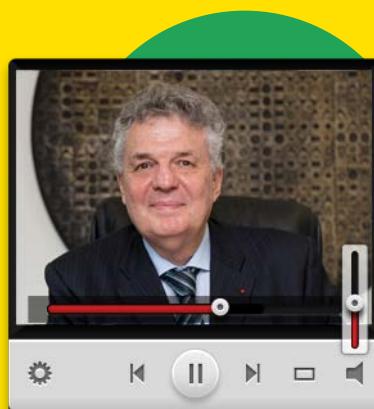
et chacun a toléré la différence de culture de l'autre. Cette période en France m'a beaucoup touchée. Au point que j'envisage d'écrire un livre qui explique les défis que j'ai rencontrés dans cette période, en tant que Soudanaise et musulmane (et dont le titre pourrait être : « *AMuslim Lady in the Far Land of France* »). Maintenant mes amis – et moi aussi ! – me considèrent comme une ambassadrice entre les deux pays et les deux cultures. Apprendre le français m'a donné l'opportunité d'avoir une meilleure personnalité, qui tolère les autres points de vue.

Aujourd'hui, je suis directrice de trois doctorants soudanais en France, qui ont été très bien reçus par les mêmes équipes avec lesquelles j'ai coopéré. Et je suis très fière d'avoir remporté le premier prix au concours « Ma thèse en 180 secondes » au Soudan, et d'avoir présenté, en français, mon équipe et mon projet en neuro-génétique. C'était une vraie expérience : car si c'est déjà difficile de présenter un travail de 4 ans en 3 minutes dans sa langue maternelle, j'ai dû le faire, moi, en utilisant ma troisième langue ! ■

RETROUVEZ LIENA DANS
DESTINATION FRANCOPHONIE
<http://df.tv5monde.com/>

TV5MONDE

Bernard Cerquiglini, éminent linguiste et spécialiste reconnu de la langue française, révèle et explique chaque jour sur TV5Monde une curiosité verbale : origine des mots et expressions, accords pièges et orthographies étranges... Il a aussi accepté de régaler de ses explications gourmandes la curiosité des lecteurs du *Français dans le monde*.



DITES-MOI PROFESSEUR

ÉTYMOLOGIE

NARCISSIQUE

Ovide dans les *Métamorphoses* raconte l'histoire de Narcisse. Ce jeune homme à la beauté exceptionnelle est d'un caractère fier: il éconduit de nombreuses prétendantes, dont la nymphe Écho. Un jour qu'il s'abreuve à une source, Narcisse voit son reflet dans l'eau et en tombe amoureux. Il passe alors de longs jours à se contempler. N'ayant plus de goût pour le monde, enfermé dans cette passion qu'il ne peut assouvir,

Narcisse finit par se laisser mourir. À l'endroit où l'on releva son corps poussèrent des fleurs blanches, qu'on appela *narcisses*. C'est au XIX^e siècle, avec les progrès de la psychologie et bientôt de la psychanalyse, qu'est forgé le mot *narcissisme*, qui désigne l'amour excessif de son image et de soi, associant survalorisation personnelle et dévalorisation de l'autre. Le *narcissisme* est habituel chez l'enfant, cou-

rant chez l'adolescent, pathologique chez l'adulte. On en a tiré, au début du XX^e siècle, l'adjectif *narcissique*: on parle alors d'attachement, de blessure, de névrose narcissique. Dans le langage courant, *narcissisme* est synonyme d'égoïsme, d'égotisme (pour parler comme Stendhal), d'égocentrisme, voire de mégalomanie. Comme pourraient dire de nos jours les nymphes délaissées: « *Ce Narcisse, il est trop grave mégalo!* » ■

EXPRESSION

MATINÉE

Le mot *matin* possède un emploi ponctuel; il désigne le début du jour: se lever *matin*, le réveille-*matin*. Il a également un sens duratif qui l'oppose à *après-midi* pour désigner la première partie de la journée: se reposer tout le *matin*. Dans ce dernier emploi, il est concurrencé par un dérivé, *matinée*, qui se dit également de la partie du jour entre aurore et midi. Cette concurrence est

forte, car le second exprime bien la durée. Pourquoi a-t-on le sentiment que la *matinée* est plus longue que le *matin*? Parce que celle-ci remplit l'espace temporel qui sépare le point du jour de midi; comme beaucoup de dérivés en -ée, le mot indique un contenu: la *poignée* ce que contient le poing, la *cuillerée* la cuiller, la *journée* le jour, la *soirée* le soir. On parlera de grasse ma-

tinée, d'une longue *matinée* de travail. La *matinée*, c'est donc ce qui s'étend devant soi quand on se lève. Mais si l'on se lève tard, par goût comme les moniales, par nécessité pour les artistes? Notre terme risque alors d'enjamber largement l'heure de midi. C'est ce qui s'est passé au XIX^e siècle, dans la langue des gens du monde et des lève-tard: *matinée*, devenu

synonyme d'*après-midi*, s'est opposé à *soirée*. Il en reste un emploi du vocabulaire des spectacles: des acteurs, par exemple, joueront le dimanche en *matinée*, c'est-à-dire entre 15 heures et 17 heures. La *matinée* théâtrale se donne dans l'*après-midi*... *Matinée*, dans ce cas, ne désigne pas le *matin*! Qui a dit que le français est un modèle de logique? ■

LEXIQUE

MAXIME

En latin médiéval *maxima* (sous-entendu *sentia*) était la plus grande sentence (par son extension), c'est-à-dire la plus universelle. La *maxima* énonçait la vérité la plus étendue que l'on pût formuler en une phrase.

En français, la *maxime* est un précepte, une règle de jugement ou de conduite. À l'époque classique, notamment chez Pascal, on la pratiquait de façon lapidaire; par exemple: « La véritable éloquence se moque de l'éloquence. » Avec les *Maximes* de La Rochefoucauld, publiées en 1665, la maxime est devenue un genre littéraire. Les ouvrages intitulés *Maximes* sont des recueils de vérités morales, exprimées dans un style bref non dénué d'esprit. La Rochefoucauld: « *Ce qui nous empêche souvent de nous abandonner à un seul vice est que nous en avons plusieurs.* » Le genre s'est maintenu jusqu'à nos jours, avec le retour à la mode des petits traités de morale et de religion pratique, que l'on nomme *Sagesse* (des stoïciens, des épiciens, du bouddhisme, etc.).

Le mot est passé dans l'usage commun: chacun peut définir sa *maxime du bonheur*, c'est-à-dire sa règle pour être heureux. La *maxime*, en somme, c'est un *maximum* de vérité en un minimum de mots. ■



RETROUVEZ LE PROFESSEUR
et toutes ses émissions sur le site
de notre partenaire **TV5MONDE**
WWW.TV5MONDEPLUS.COM



Baobab

*Baobab ! je suis venu replanter mon être près de toi
Et mêler mes racines à tes racines d'ancêtre ;
Je me donne en rêve à tes bras noueux
Et je me sens raffermi quand ton sang fort
Passe dans mon sang
Baobab ! « l'homme vaut ce que valent les armes ».
C'est l'écrêteau qui se balance à toute porte de ce monde.
Où vais-je puiser tant de forces pour tant de luttes
Si à ton pied je ne m'arc-boute ?
Baobab ! quand je serai tout triste
Ayant perdu l'air de toute chanson,
Agite pour moi les gosiers de tes oiseaux
Afin qu'à vivre ils m'exhortent.
Et quand faiblira le sol sous mes pas
Laisse-moi remuer la terre à ton pied :
Que doucement sur moi elle se retourne !*

Jean-Baptiste Tati-Loutard, *Les Racines congolaises*, L'Harmattan, 1968



JEAN-BAPTISTE TATI-LOUTARD (1938-2009)

Il a été un « poète-ministre », comme Senghor fut un « poète-président », occupant plusieurs postes (éducation, culture) après avoir poursuivi des études en France et enseigné la littérature à l'université de Brazzaville. Cela n'a rien tari son activité poétique, lui qui a publié une dizaine de recueils (mais aussi des chroniques, comme *Le Récit de la Mort*, en 1987) et obtenu plusieurs récompenses, notamment le prix U Tam'si en 1999. Éminemment lyrique, sa poésie convoque souvent les éléments de la nature. En exorde des *Racines congolaises*, l'un de ses tout premiers recueils (1968), Tati-Loutard place une série de maximes réunies sous le titre *La Vie poétique*, qui éclaire rétrospectivement son œuvre : « Le poète ne regarde jamais les choses ; il se regarde dans les choses » ; « Un arbre qui retient le regard d'un grand artiste, est en train de subir une greffe ». ■





CONGRÈS

LE FRANÇAIS AU SOMMET À BOGOTA !

Du 5 au 8 juin dernier, la capitale de la Bolivie a accueilli la XVII^e édition des Sedifrale, le congrès des professeurs de français de l'Amérique latine et des Caraïbes. Une réunion à l'image de l'enseignement du français dans la région : dynamique et convivial.



▲ ▼ Table ronde avec C. Puren, C. Plata, L.-J. Calvet et J.-M. Klinkenberg (de gauche à droite). Ci-dessous, les artistes québécois Jorane et Alexandre Belliard.



C'est à Bogota, 2 600 mètres d'altitude, que ce sont cette fois-ci retrouvés les enseignants de français de toute l'Amérique latine et des Caraïbes. Congrès régional de la FIPF qui se tient tous les quatre ans, les Sedifrale conservent une ambiance de travail et une atmosphère accueillante bien particulières. Plus de 400 professeurs sont ainsi venus assister aux dizaines d'ateliers, conférences et communications autour d'un thème fédérateur,



▲ Lors de la séance d'ouverture.

« Enseignement du français en Amérique latine : du repli au renouveau ». Parmi toutes ces séances, on peut retenir la table ronde qui regroupait Louis-Jean Calvet, Christian Puren et Jean-Marie Klinkenberg autour de Carolina Plata. Tour à tour, chacun de ces éminents linguistes et/ou spécialistes de l'éducation s'est emparé du thème du congrès selon des considérations de politique linguistique, des options éducatives ou culturelles.

L'organisation géographique du congrès a certainement été l'une des clés de la réussite du rassemblement. Cessions pédagogiques, stands des partenaires, pauses-café et collations, l'ensemble des activités était regroupé en un seul et même lieu, évitant l'éparpillement que l'on peut parfois constater lors d'événements d'une telle importance. Se retrouver ainsi dans un même espace, au sein de la Pontificia Universidad Javeriana, pour des discussions formelles et informelles crée une réelle communauté, au-delà même des échanges académiques.

Aussi, les activités culturelles, particulièrement variées, ont-elles contribué à souder le groupe des congressistes. En particulier cette visite nocturne et musicale vers les hauteurs de Bogota dans un bus-discothèque traditionnel nommé Chiva rumbera. Ou également le magnifique spectacle des artistes québécois Alexandre Belliard et Jorane, alliant contes et chansons autour des grandes personnalités de l'histoire de la Belle Province.

En Amérique latine plus qu'ailleurs, peut-être, une réelle communauté de destin semble être vécue par des enseignants venus de différents pays. Outre le français, l'espagnol ou le portugais unissent la plupart des participants des Sedifrale. Cette région du monde, la seule qui se définisse selon un critère linguistique, demeure une terre de prospérité et de solidarité pour le français, comme ce congrès l'a une nouvelle fois prouvé. ■



3 QUESTIONS À MYRIAM ROSEBAUM

■ présidente de l'APFI (Association des professeurs de français d'Israël).

« LE FRANÇAIS FORTEMENT APPRÉCIÉ EN ISRAËL »

PROPOS RECUEILLIS PAR SÉBASTIEN LANGEVIN

Comment s'organise l'enseignement du français en Israël ?

En Israël, le Français est enseigné comme deuxième langue vivante dans les écoles publiques à partir de la classe de cinquième. L'apprentissage en est obligatoire jusqu'à la fin de la seconde (environ 15 000 élèves) puis il devient optionnel jusqu'au bac (environ 2 000 élèves passent l'épreuve du bac en français). La méthodologie et la pédagogie sont supervisées par l'équipe d'inspection auprès du ministère israélien de l'Education. L'université de Tel-Aviv et l'université de Bar-Ilan proposent des départements de français actifs et innovants. Il y a également une forte demande d'apprentissage du français chez les adultes dans différentes institutions (l'Institut français de Tel-Aviv, le Centre Romain-Gary de Jérusalem, l'Institut français de Haïfa et d'autres écoles de langues dans le pays). Quelques réseaux FLAME ont vu le jour ces dernières années.

Quelles sont les principales actions de l'APFI ?



▲ Myriam Rosembaum (2^e en partant de la droite), et le bureau de l'APFI.

On compte près de 200 professeurs de français dans le pays. Notre association, forte de 50 membres, s'adresse à tous les acteurs de la diffusion du français dans le pays. Notre objectif est de rassembler les enseignants, de leur apporter des informations professionnelles et culturelles et ainsi d'aider à la promotion et au rayonnement du français en Israël. Avec l'aide de la FIPF et de l'Institut français de Tel-Aviv, nous avons pris l'initiative en 2017 de camps linguistiques pour les apprenants de collèges et cette idée a été reprise par le ministère à grande échelle. En 2018, l'APFI, en collaboration avec l'Institut français de Tel-Aviv et la fondation Jacqueline de Romilly, sous l'égide de la Fondation de France, a lancé un prix littéraire dont le premier lauréat sera couronné sous peu. Nous participons activement aux stages de formation organisés par l'équipe d'inspection avec laquelle l'association collabore étroitement.

Quelle est l'image de la langue française et des cultures francophones en Israël ?

La communauté francophone en Israël compte plus de 500 000 membres, dont environ 120 000 binationaux. Le français et les cultures qu'il véhicule y sont fortement appréciés en Israël. Le cinéma contemporain y est largement diffusé et les dernières parutions littéraires comme les classiques bénéficient de traductions en hébreu, ce qui témoigne d'un intérêt important de la part de l'ensemble de la population. ■

BILLET DU PRÉSIDENT



JEAN-MARC DEFAYS, président de la FIPF



LA FIPF

Pour tout connaître des activités de la FIPF et de ses associations membres, abonnez-vous gratuitement à notre bulletin d'information sur www.fipf.org et suivez-nous sur Facebook (LaFIPF)

POLYGLOTTE EN UN CLIC !

Les spécialistes de l'intelligence artificielle (IA) nous ont prévenus : alors qu'il faut au moins trente ans pour devenir un bon neurochirurgien, à peine quelques fractions de seconde suffiront bientôt pour programmer un robot à faire aussi bien voire mieux. Il en sera évidemment de même pour les langues : nous pourrons bientôt tous nous équiper d'une oreillette et d'un micro qui nous permettront de tenir à tout moment une conversation avec un interlocuteur arabophone, sinophone, hindiphone sans passer par de longues et laborieuses études, ni même par l'anglais. Avons-nous bien pris toute la mesure de l'impact de l'intelligence artificielle sur la pratique et l'apprentissage des langues étrangères ? Déjà maintenant le travail des traducteurs se limite assez souvent à revoir, à retoucher et à éditer les textes que leur délivrent tout prêts leurs ordinateurs de plus en plus subtils, savants et efficaces. On n'aura bientôt guère plus besoin d'interprètes non plus. Quant aux enseignants de langues étrangères, à quoi serviront-ils si chacun peut désormais s'exprimer dans sa langue maternelle et être traduit instantanément dans l'une ou l'autre des six mille langues du monde ? Il est inévitable que l'IA permettra de faire l'économie de l'apprentissage de langues dites « de service », pour des usages utilitaires ou occasionnels. Le rôle et le travail des enseignants de langues et de cultures étrangères en seront tout aussi inévitablement affectés, comme chaque fois qu'apparaissent de nouvelles technologies. Il faudra certainement aussi reconstruire

le principe didactique des finalités et des méthodes communicatives si, précisément, la communication est prise en charge par l'IA.

Peut-être se souviendra-t-on que, dans les méthodes traditionnelles, la préoccupation majeure des professeurs était l'épanouissement personnel de leurs élèves grâce à l'exercice intellectuel que représente l'apprentissage d'une langue étrangère, et leur enrichissement culturel grâce à l'étude de sa civilisation et de sa littérature. Même si on peut reprocher à ces professeurs de ne guère avoir appris à leurs élèves à pratiquer la langue qu'ils leur enseignaient, ils leur ont inculqué des savoirs probablement aussi importants car les bénéfices de l'apprentissage attentif et patient des langues dépassent les bénéfices de leurs usages pressés et utilitaires.

Avant que nous ne soyons tous munis de prothèses linguistiques, c'est le moment ou jamais de rappeler que l'on n'apprend pas (et que l'on n'enseigne pas) les langues seulement parce qu'elles sont utiles – comme on l'a trop souvent invoqué ces dernières années – mais parce qu'elles sont le fondement même de notre intelligence « naturelle », de nos ressources culturelles, de nos compétences sociales, de nos aptitudes empathiques, de notre finesse psychologique, de notre sens esthétique, de nos questionnements philosophiques, de nos aspirations spirituelles, bref, de notre humanité.

Il sera trop tard pour s'en rendre compte quand nous communiquerons – et que nous penserons – comme des robots ! ■

Victime d'un grave attentat au début des années 1990 à Lima, capitale du Pérou, Angélica a pris la langue française et sa culture à bras-le-corps pour se reconstruire et reprendre goût à la vie. Récit d'un parcours hors du commun.

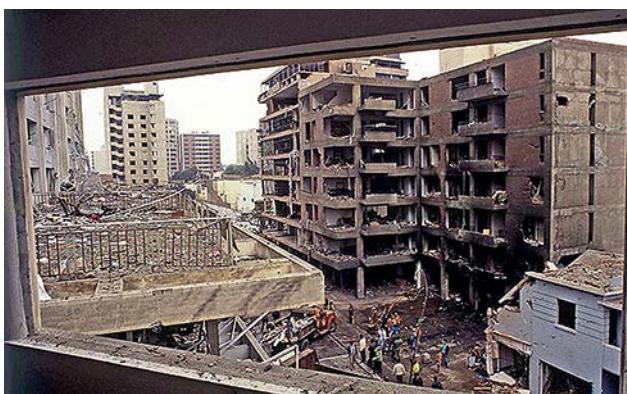
 PAR ANGÉLICA JIMÉNEZ



« GRÂCE AU FRANÇAIS JE ME SUIS RETROUVÉE! »



► Témoignage d'Angélica à la télévision péruvienne sur l'attentat dont elle a été victime, le 16 juillet 1992.



► La rue Tarata après l'attentat.

J'habite à Miraflores, j'y ai toujours habité. C'est un charmant quartier de Lima, au bord de la mer. C'est là, dans la rue Tarata, qu'a eu lieu l'attentat. J'habitais au 8^e étage d'un grand bâtiment, et même si la charge explosive, énorme, plus de 500 kg de TNT, était dans deux voitures stationnées dans la rue en contrebas, j'ai cru que c'était la fin du monde. Cet attentat du groupe terroriste Sentier lumineux était démentiel, il y a eu 25 morts et des centaines de blessés comme moi. Pour ma part, j'ai perdu mon œil droit et j'ai été très touchée au visage à cause des nombreux morceaux de verre et de métal qui ont éclaté. Ça, ce sont les séquelles physiques, les plus visibles, à tel point que je ne me reconnaissais plus sur le miroir. Mais j'ai aussi partiellement perdu la mémoire à cause du choc.

Avant cet attentat du 16 juillet 1992, j'étais professeure de mathématiques. Après, je me suis rendu

compte que j'avais oublié presque tout ce que j'avais étudié à l'université. J'avais 28 ans à l'époque. Je suis tombée dans une profonde dépression. Je ne voulais plus me montrer devant une classe, ni devant personne d'ailleurs. Je me suis repliée sur moi-même, mon mariage a fini par éclater. Pourtant, la vie continuait et je devais subvenir à mes besoins, donc trouver un travail. Il fallait recommencer, repartir de zéro.

La mémoire linguistique dans la peau

C'est ma mère qui m'a rappelé que j'avais appris le français étant petite. Je ne m'en servais plus, je n'avais pas d'occasion, mais malgré mes blessures j'avais gardé ces souvenirs linguistiques. Quel bonheur de constater que je n'avais pas perdu mon français !

Je suis donc allée à l'Alliance française de Lima où j'ai repris des cours au niveau C1. J'ai alors plongé dans les livres, dans les grands classiques en français. Je passais mes jour-



▲ À l'Alliance française de Lima.



▲ Avec ses premiers étudiants, en 2016.

nées au centre de documentation de l'Alliance. Je lisais les journaux en français, j'écoutais RFI : petit à petit, je me suis retrouvée grâce à cette langue. En fin d'année, j'ai eu les meilleures notes de ma promotion. À tel point que le directeur de l'Alliance m'a proposé d'y suivre le cours de formation pédagogique qu'ils proposaient pour les nouveaux enseignants !

J'ai alors suivi cette formation intensive durant 9 mois. Je suis également allée au CLA de Besançon, j'ai pris des cours à Toulouse, à Rennes, à Strasbourg... C'était passionnant ! J'ai ainsi découvert la France et me suis intéressée aux différents accents régionaux, car la phonétique me passionne. Puis, je suis revenue à l'université pour avoir une licence de français. Maintenant je travaille à l'université, et j'adore aider les étudiants !

Renaître de ses cendres

Je travaille depuis 6 ans dans une université privée de Lima, l'UPC, qui accueille près de 30 000 étudiants. Je donne des cours de français optionnels proposés dans toutes les facultés. En 3 semestres d'existence, notre département a eu pour commencer 100 étudiants, puis 160, après 220 et pour la rentrée prochaine on s'attend à 280 étudiants. Au départ j'étais seule, je

devais donner cours dans les trois antennes dispersées dans Lima. Maintenant nous sommes trois enseignants, et je suis à la recherche d'un quatrième pour l'année 2018/2019.

La plupart de nos étudiants sont en fin d'études : ils doivent rapide-

ment pouvoir parler français pour aller faire des masters en France ou en Belgique par exemple. Nous utilisons beaucoup le support informatique. Nous avons ainsi créé un système très performant au niveau du numérique pour faire progresser les étudiants qui travaillent sur la

LETTRES À UNE PROF D'EXCEPTION

Chère Angélica,

Une prof, ça change une vie.

Un jour vous avez choisi de donner aux gens votre énergie, votre temps, vos connaissances, vos expériences, vos conseils et même de donner une partie de votre cœur. Un jour vous avez choisi d'instruire vos étudiants, de les aider, de les écouter, de les pousser, de les conduire.

Je voudrais vous remercier pour votre temps, votre aide, votre dévouement et votre patience. Vous êtes la meilleure prof !

J'aurais toujours une place dans mon cœur pour vous, Angélica.

Merci pour tout !

Alexandra

Angélica,

Hier, c'était mon dernier jour à l'Alliance française... Je ne vais pas faire le cours de Cl, mais je vais bien sûr continuer à étudier chez moi.

Je t'envoie ce courriel pas seulement pour te remercier d'être la meilleure professeure, mais aussi pour tous les moments que nous avons partagés. Si aujourd'hui j'aime et je comprends le français, c'est grâce à toi qui, après mon premier mois peu productif, m'as ouvert les yeux et m'as fait tomber amoureux de cette langue.

Enfin, je sais que j'ai eu la chance de connaître une personne très spéciale, sensible, humble et généreuse.

Merci, merci et merci encore. Je t'embrasse et je te souhaite toujours le meilleur.

Diego

« J'ai appris à me revaloriser en tant qu'être humain utile aux autres, qui a sa place dans la société »

plateforme de l'université de façon hybride. Cette évolution technologique n'a pas été facile. Auparavant, j'étais à la faculté de traduction où j'ai mis en place les supports virtuels pour tous les niveaux. Ma première année à la faculté, je travaillais avec des ordinateurs. Mais l'administration a décidé de remplacer les ordinateurs par des tablettes : j'étais paniquée à l'idée de passer d'une technologie que je maîtrisais parfaitement à une autre que je ne connaissais pas... Mais avec beaucoup de volonté, je m'y suis finalement adaptée et maintenant cela fait partie de mon quotidien.

Avec le recul je peux le dire : c'est grâce au français que j'ai pu me redécouvrir. J'ai appris à me revaloriser en tant qu'être humain utile aux autres, qui a sa place dans la société. Comme un phénix, c'est grâce au français que j'ai pu renaitre de mes cendres. Je suis croyante, ma Bible est en français, mon compte Facebook est en français : toute ma vie est en français désormais. ■



QUAND LE FRANÇAIS ENTRE EN SCÈNE



▲ La troupe polonaise de Białystok dans *Volte-face ou les envies de Démocratie*, d'Emanuelle delle Piane.

Après avoir suivi la résidence d'écriture de « 10 sur 10 » (voir FDLM 417, p. 38-39), nous avons assisté à son IV^e Festival international de théâtre francophone pour lycéens, qui se tenait à Poznan, en Pologne, du 25 au 28 mai derniers. Une aventure humaine et éducative d'exception.

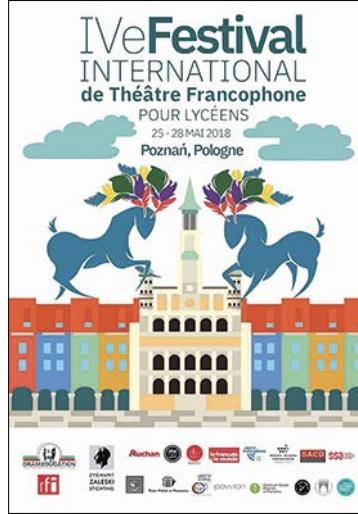
TEXTE PAR CLÉMENT BALTA

PHOTOS: NATALIA GRUSZKA ET LUCAS BOLEA

Tour à tour les élèves et leurs professeurs montent recevoir leur « diplôme » 10 sur 10 sur la scène du Pawilon de Poznan. Après 3 jours intenses de rencontres, de préparation et bien sûr de représentations, c'est l'heure de la cérémonie de clôture. Des diplômes, oui, et pour tout le monde. « Ici, ce n'est pas un concours », clame Jan Nowak à l'adresse d'une salle comble et comblée. L'important, en effet, c'est le parcours d'apprentissage et de vie commune en français, le progrès dans la langue mais aussi l'aventure humaine. À l'image, finalement, du festival lui-même.

You avez dit international ?

Depuis 2015 que l'organise Drameduction – le Centre international de théâtre francophone en Pologne que Jan a fondé avec Iris Munos (voir notre portrait d'*« étonnant francophone »*, FDLM 413, p. 20) –, le festival ne cesse de prendre de l'ampleur. Au point de se parer d'une nouvelle épithète : « international ». Ce ne sont pas moins de 16 troupes de 9 pays qui ont convergé



vers Poznan, venues de villes voisines (6 troupes polonaises étaient présentes) ou de pays frontaliers (Biélorussie, République tchèque, Lituanie), mais aussi de plus loin (Albanie, Bulgarie, Espagne, Roumanie) voire de l'autre côté de la Méditerranée (Tunisie). À raison de 10 élèves en moyenne et jusqu'à 3 professeurs par troupe, faites le calcul : ce sont près de 200 personnes qui se sont rendues au

festivals. Le tout, nourri et logé. C'est que Drameduction met les petits plats dans les grands pour convertir chaque année plus d'adeptes au programme 10 sur 10. Composé désormais d'environ 70 « pièces francophones à jouer et à lire » (le tome 5 vient de sortir), il permet grâce à des résidences d'auteurs de créer chaque année de nouvelles œuvres théâtrales. D'une dizaine de pages et avec une dizaine de personnages, celles-ci sont adaptées à un public d'apprenants de français, dans le vocabulaire comme dans les thématiques, résolument contemporaines. Une fois qu'elles sont publiées, n'importe quel enseignant peut s'en emparer et préparer une pièce avec un groupe d'élèves. Avec un objectif tout désigné : la présenter en public au festival de Poznan !

Le cercle vertueux est désormais bien en place. « L'œuf qui a éclos en 2015 est devenu un monstre, il faut le nourrir sinon il nous mange ! », dit malicieusement Iris. Victime de son succès, le festival pourra compter cette année sur la présence de 11 auteurs de la « famille 10 sur 10 ». Ils n'étaient jamais venus aussi nom-



◀ Lors d'un atelier théâtral organisé par les auteurs Rebecca Vaissermann et Merlin Vervaet.

▼ La troupe tunisienne lors de la soirée de clôture.



breux. « C'est pour nous l'occasion de voir monter nos pièces par tous ces jeunes », s'enthousiasme Claudine Berthet, l'auteure suisse d'*American Dream*, une pièce parmi les premières du répertoire. En écrivant cette histoire, je me mettais dans la peau de gens dont le français n'est pas la langue maternelle. » « Nos pièces ne sont pas destinées à rester dans un tiroir, dit un auteur. Les élèves donnent du sens à ce que l'on fait. »

Pour ces derniers, c'est l'assurance de rencontrer des auteurs vivants, loin des textes poussiéreux qu'on peut parfois leur enseigner en classe. « Notre interprétation de Folle de paix a été appréciée par l'auteure, Elise Hofner, confie Livia, 14 ans, de République tchèque. Cela nous a vraiment encouragés. Tout a été vraiment motivant et inspirant ! » « J'ai aussi beaucoup aimé les ateliers de théâtre, c'était une super idée de faire ça avec des vrais comédiens et auteurs francophones », ajoute sa partenaire Klara, 15 ans.

Organisés en marge des spectacles, ces ateliers ont permis aux apprentis comédiens de s'ouvrir à différents aspects du jeu théâtral et du travail qu'il implique. Avec l'idée de faire se rencontrer les jeunes entre eux, en séparant et en mélangeant les troupes. Un moyen efficace de faire connaissance et de

« Nos pièces ne sont pas destinées à rester dans un tiroir, dit un auteur. Les élèves donnent du sens à ce que l'on fait. »

favoriser le « melting-pot » entre élèves de différentes régions et cultures. Le tout en français, et parfois en anglais, car certains d'entre eux sont presque débutants.

Un coup d'accélérateur

C'est la force du projet 10 sur 10. Des enseignantes – car ce sont des femmes qui le portent, et surtout des filles qui y répondent favorablement : « elles sont plus courageuses et motivées que les garçons », nous assure une prof – ont su convaincre des élèves de participer à l'aventure. Certains n'ont le français que comme 2^e voire 3^e langue étrangère et n'ont commencé à l'apprendre que 6 mois plus tôt.

Hanna, venue de Biélorussie, confirme que le festival agit comme un coup d'accélérateur à l'apprentissage : « Nous prenons les élèves les plus timides et les débutants. Et nous voyons déjà le résultat car ils se servent dans leur vie des phrases du spectacle qu'ils ont apprises ! » L'Albanaise Svetlana apprécie de pouvoir leur

proposer des pièces conçues spécialement pour eux « avec des messages forts, actuels. On en a aussi besoin dans la langue maternelle car il y a un côté éducatif. » La Polonoise Ewa abonde : « Il est si difficile de parler de sujets importants et d'enjeux de société avec les jeunes, et on peut le faire de manière efficace grâce à ces textes. » Et si les élèves se rencontrent, c'est aussi le cas des profs, qui peuvent échanger leur savoir-faire et leurs péripléties dramaturgiques, d'autant plus que des troupes ont choisi les mêmes pièces.

Mais place au jeu ! Tout au long du week-end vont se succéder les spectacles. Il y a du trac mais aussi beaucoup d'effervescence et d'enthousiasme chez les jeunes. Si certains maîtrisent mieux la langue que d'autres, tous ont un point commun : leur extraordinaire implication. Ils jouent avec le sérieux des enfants. Aucun dilettantisme dans l'air. Venir à Poznan, représenter sa ville, son pays et rendre hommage au travail accompli à travers cette représentation en public, ce n'est pas rien. Et chaque spectacle donne la mesure de leur investissement. « C'est pour eux la possibilité de vivre un grand événement sur le plan humain et théâtral, se réjouit Beata, de Lodz, en Pologne. Jouer sur une vraie scène ! Cela ne peut que leur ouvrir de nouveaux chemins dans

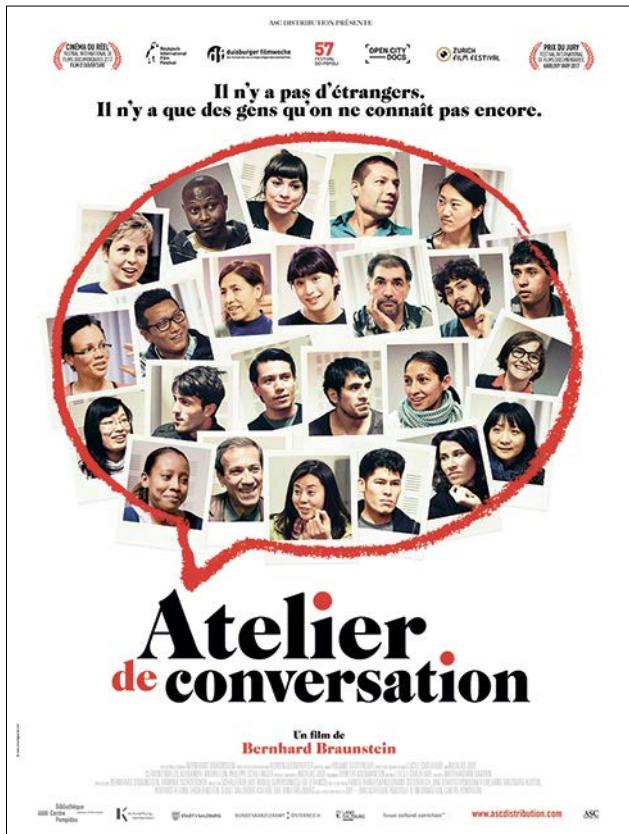
l'évolution de leur personnalité et les aider à surmonter leurs barrières intérieures. »

Le festival francophone de Poznan, c'est donc une aventure à plus d'un titre : pour la langue elle-même, pour les auteurs, les élèves, les professeurs. Mais sa plus grande force c'est que chacun est libre de s'en emparer : elle est à la fois collective et individuelle, et le prolongement de son influence dépend aussi de votre implication. Deux exemples à travers des enseignantes dont nous avons évoqué la « vie de prof » (voir FDLM 417, p. 28-29). Kristina : « 10 sur 10 a repris un festival qui était en Bulgarie depuis 25 ans et lui a redonné un nouveau souffle. Alors vous aussi, vous pouvez monter votre festival ! » Cette année, il s'en est monté un pour la première fois en Arménie. En 2019, 10 sur 10 posera ses valises au Brésil et aux États-Unis. Mais avant cela, en décembre, il se rendra en Tunisie, le pays de Sana : « Ce festival était inoubliable, riche et finalement prometteur. Cette organisation d'un festival 10 sur 10 qui nous a été confiée est un défi et un rêve qui se réalise. » Un rêve à portée de tous les professeurs de français dans le monde. ■

POUR EN SAVOIR PLUS
www.10sur10.com.pl



ATELIER DE CONVERSATION : UN HUIS CLOS OUVERT SUR LE MONDE



« Le mal du pays, les préjugés, la vision du mariage, la géopolitique, la vie en France, boire du vin, est-ce romantique ? Les sujets abordés sont nombreux et variés, car tout est prétexte à discuter »

Tourné au sein d'une bibliothèque parisienne, le documentaire *Atelier de conversation* suit des discussions hebdomadaires entre des hommes et des femmes venus du monde entier. Ils sont étudiants, expatriés, réfugiés ou retraités, en France pour différentes raisons, mais ont un point commun : le désir d'apprendre à parler français. Sorti en février, le film est présenté dans toute la France. Reportage lors d'une projection organisée par l'Alliance française de Lille, dans les Hauts-de-France.

PAR SARAH NYUTEN

Dans ce petit cinéma de quartier, une vingtaine de spectateurs sont venus voir le documentaire. Durant la séance, on entend des rires et quelques commentaires chuchotés. Pendant 1 h 15, les visages défilent sur l'écran, gros plan sur l'un, puis sur l'autre, pas toujours sur celui qui s'exprime. Le cadre du film : une simple pièce équipée d'une douzaine de chaises.

C'est là qu'ont lieu les ateliers de conversation de la bibliothèque du Centre Pompidou, accessibles à tous les apprenants sans aucune formalité administrative. Les participants viennent des quatre coins du monde et leurs situations sont aussi variées que leurs parcours.

Tour à tour, Valentina l'Italienne, Majed le Syrien, Roberto l'Albanais, Madhavi l'Indienne, Sheila l'Américaine et beaucoup d'autres échangent, avec plus ou moins de facilité, de calme et d'émotion. Le mal du pays, les préjugés, la vision du mariage, la géopolitique, la vie en France, boire du vin, est-ce romantique ? Les sujets abordés sont nombreux et variés, car tout est prétexte à discuter.

« Trouver les mots »

Ce jour-là, lors de la projection lilloise, les thématiques du film renvoient certains spectateurs – souvent des étudiants en français – à leur propre vécu. Lorsque les lumières se rallument, Sara Tolba, prof à l'Alliance française de Lille, lance le débat dans un sourire : « Alors ? » Une étudiante commence : « Le film aborde des sujets polémiques et personnels, cela m'a plu car je pense que ce sont ceux pour lesquels on va faire l'effort de trouver les mots qui vont nous permettre de bien nous faire comprendre. » Dans la salle, plusieurs acquiescent. Puis une jeune Lilloise en master de FLE rebondit : « Pendant tout le film, l'animateur des conversations ne corrige pas les gens qui s'expriment, il ne les coupe jamais et je trouve ça super. Cela fait disparaître la peur d'être jugé et offre une vraie liberté de parler. C'est quelque chose qu'on voit peu dans l'enseignement des langues en France et qui doit être encouragé. » Sara Tolba le confirme, « c'est fondamental pour la confiance en soi de l'apprenant. Afin de pouvoir progresser, il est indispensable d'oser ouvrir la bouche. » Parler toujours plus, pour parler toujours mieux. ■

3 QUESTIONS À...

« REVOIR LES STÉRÉOTYPES »

Entretien avec **Bernhard Braunstein**, réalisateur autrichien d'*Atelier de conversation*, qui a lui-même participé à ces ateliers à la bibliothèque du Centre Pompidou lors de son arrivée à Paris, il y a 8 ans.

PROPOS RECUEILLIS PAR SARAH NYUTEN



Quelle était votre intention avec ce film ?

J'avais beaucoup de choses en tête, mais surtout l'envie de laisser au spectateur la liberté d'y voir ce qu'il souhaitait. Cela dit, il y a tout de même un élément qui me tenait à cœur : je voulais présenter les participants aux ateliers dans leur toute leur spécificité, montrer que chaque humain a son histoire propre et qu'il ne faut jamais généraliser, ni se laisser guider par les préjugés.

Apprendre l'art de la conversation, est-ce important quand on cherche à apprendre une autre langue que la sienne ?

Qu'on soit dans l'apprentissage d'une langue étrangère ou bien même dans le cadre de sa langue maternelle, savoir converser, discuter est à mon sens très important. C'est ce qui permet d'entrer en contact avec l'autre et de l'écouter vraiment, bref, de communiquer ! On s'en rend bien compte dans le film.

À qui s'adresse-t-il ?

Je n'avais pas de cible particulière. En fait, mon objectif était de toucher un public le plus large et le plus divers possible. Si certaines personnes ont vu le documentaire et que celui-ci leur a permis de se remettre en question et de revoir les stéréotypes qu'ils avaient en eux, alors j'ai atteint mon but. ■

PAROLE D'APPRENANTS



SEULKI, 32 ANS, CORÉE DU SUD EN FRANCE DEPUIS 5 MOIS.

« Je me suis parfois reconnue dans ce que disaient les participants aux ateliers, mais il y a aussi des choses qui sont très différentes pour moi. Par exemple, je suis très contente d'être ici, en France, et je n'ai pas le mal du pays. En revanche, je me sens proche de ceux qui expliquent comme c'est compliqué de ne pas bien parler français. Il y a beaucoup de choses que je ne peux pas exprimer. Je pense qu'apprendre à bavarder est le plus important, car c'est comme ça qu'on peut communiquer avec les autres. Juste connaître les règles du français, ça ne suffit pas. » ■



SAEED, 25 ANS, AFGHANISTAN EN FRANCE DEPUIS 10 MOIS.

« J'ai aimé le film, mais certaines choses m'ont gêné. Voir des gens discuter des problèmes de pays qu'ils ne connaissent pas bien ne m'a pas plu. Je n'ai pas non plus aimé qu'ils abordent des questions politiques, car je trouve que pour les personnes qui viennent d'arriver en France et ne parlent pas très bien français, il n'est pas facile d'exprimer précisément leurs idées. Et quand tu n'es pas d'accord avec quelqu'un sur des sujets polémiques ou politiques sans très bien maîtriser la langue, tu ne peux pas répondre comme tu le voudrais. C'est frustrant. Pour moi, savoir faire la conversation, c'est important. Mais le plus important, c'est de connaître parfaitement la grammaire et la conjugaison, car c'est ce qui va compter pour mes études. » ■



LUPITA, 24 ANS, MEXIQUE EN FRANCE DEPUIS 10 MOIS.

« J'ai trouvé le documentaire très intéressant car il aborde des thèmes touchants et intimes, comme le rapport à la famille lorsqu'on est loin. Une des participantes parle des moments spéciaux qu'elle a ratés parce qu'elle était en France et je me suis beaucoup retrouvée là-dedans. J'ai aussi reconnu dans les anecdotes partagées pas mal de choses qu'on voit tous les jours quand on arrive en France. Il y a tellement de détails culturels qu'on découvre au quotidien. Je participe moi aussi à des ateliers de conversation : ce sont des moments où j'apprends beaucoup, sur la langue et la culture françaises, mais aussi sur toutes les autres cultures. » ■

► L'école des Trois ponts, à Roanne (Loire), qui offre des cours de cuisine et d'immersion en langue française.

Le point sur les mutations du secteur, qui s'ouvre à des publics au niveau de langue moindre, s'oriente vers une professionnalisation grandissante et se focalise sur des compétences désormais plus ciblées.

PAR FLORENCE MOURLHON-DALLIES



LE FRANÇAIS DE SPÉCIALITÉ OU LA MÉTAMORPHOSE DES PUBLICS

Le français de spécialité regroupe le français de domaines traditionnellement bien circonscrits : français des affaires, du droit, du tourisme, de la médecine... Mais force est de constater qu'aujourd'hui il connaît de profondes mutations : on y enseigne désormais à des publics au niveau de moins en moins élevé en français ; la plupart des spécialités connaît également une forme de dilution, à l'image de la médecine qui fait souvent place au *care*, de la diplomatie qui s'élargit aux relations internationales ou des affaires qui sont fréquemment assimilées au monde du travail et de la communication professionnelle. Parfois même, les publics les plus spécialisés ne sont plus clients des enseignements traditionnellement dits « de spécialité » et évoluent dans d'autres dispositifs didactiques, parallèlement à l'existant !

Florence Mourlon-Dallies est professeure en Sciences du langage à l'Université Paris Descartes, Sorbonne Paris Cité, et membre du laboratoire EDA (Education, Discours, Apprentissages).

Vers une dé-spécialisation

Le français de spécialité avait pour vocation de préparer à lire les textes les plus pointus d'une discipline, à s'approprier le lexique spécialisé d'un secteur, à traduire des documents, à s'exprimer à l'oral face à des professionnels chevronnés. Cet enseignement du français était en vérité ambitieux : il nécessitait d'atteindre un niveau de langue souvent égal au supérieur à B2, de posséder une connaissance certaine des domaines spécialisés, supposait enfin un nombre de cours conséquent afin de couvrir l'essentiel d'un domaine d'activité.

Une telle ambition explique que l'appellation recouvre des formations de traducteurs de haut niveau tout comme l'initiation sur plusieurs années d'étudiants d'écoles professionnelles reconnues au plan local voire international. Mais nous devons parler, dans bien des cas, au passé. L'offre éditoriale la plus récente montre que le français de spécialité concerne actuellement de nouveaux publics, au niveau de français de plus en plus faible et à la connais-

sance des domaines parfois quasi inexistante. On voit fleurir ainsi des ouvrages positionnés dès le niveau A1. Parmi eux, citons *En cuisine ! A1-A2* (CLE International, 2014), *Le français en contexte : tourisme A1/A2* (Emdl, 2014) ou encore *Objectif diplomatie A1/A2* (Hachette, 2017). Le but visé, si on s'en tient aux titres publiés, est bien souvent une forme d'introduction au domaine : ainsi

Quartier d'affaires (CLE International) décliné aux niveaux A1, A2 et B1, porte-t-il le sous-titre « Méthode de français professionnel et des affaires » qui suggère une approche transversale, excédant la négociation et la connaissance des univers bancaires, financiers et économiques. En Cuisine renvoie aux premiers pas dans le domaine sans évoquer un haut niveau d'expertise.

▲ Une méthode et sa suite qui vise à améliorer le français « en contexte professionnel ».

Se dessine au plan de l'offre éditoriale une spécialisation progressive puisque le volume suivant, *En cuisine et en salle* (B1/B2) correspond « aux attentes de ceux qui souhaitent améliorer leur français en contexte professionnel ou de recherche d'emploi dans le secteur de la restauration en environnement francophone ». En dehors de domaines au socle lexical et procédural très spécifique (comme le droit et les sciences dures), on assiste à une forme de dé-spécialisation du matériel édité. Or les éditeurs sont les meilleurs « capteurs de tendances » : le suivi des ventes et le retour des attachés commerciaux positionnés par grandes aires géographiques partout dans le monde leur donnent une longueur d'avance sur ce que peuvent imaginer les chercheurs ou les responsables politiques.

Une nouvelle donne ?

Dès 2004, plusieurs éditeurs faisaient le constat d'une baisse du niveau moyen en français mais aussi d'un positionnement plus médian dans l'échelon hiérarchique. Cette évolution vers les métiers de niveau intermédiaire tient sans doute au fait que l'anglais s'est peu à peu affirmé comme la langue des décideurs : financiers, diplomates, chercheurs... qui se perfectionnent avant tout dans la *lingua franca* et pour lesquelles le français n'est qu'un « bonus ».

Mais, parallèlement à cette désaffection, le français rencontre d'autres publics, bien plus nombreux : secrétaires d'entreprises délocalisées, personnels de croisiéristes internationaux, migrants professionnels dans le secteur de l'aide à la personne. Sans compter tous les micro-entrepreneurs de l'Afrique francophone qui placent dans le français l'espoir d'un développement de leur activité, les étudiants d'Amérique latine et centrale (en particulier venus de Colombie) qui achèvent leurs études spécialisées en France, en Suisse ou au Québec. De multiples demandes émergent, plus diversifiées.

Le Centre de langue française de la Chambre de commerce et d'industrie de Paris (Celaf) ne s'y est d'ailleurs pas trompé : la gamme des diplômes de français professionnel a gagné – par création directe ou l'ouverture d'un diplôme existant à un plus faible niveau de langue – 5 nouveaux diplômes [voir tableau ci-dessous] soins infirmiers, diplomatie, français scientifique et technique, hôtellerie-restauration, mode. 3 sont positionnés au niveau A2, en fait le niveau atteint après s'être formé pour passer la certification.

À la fois lieu d'enregistrement des évolutions de la demande et vecteur de modification de celle-ci, une telle offre de diplomation accompagne le changement de manière parlante : le français accroît son public, par



▲ Le Cordon Bleu exporte le savoir-faire culinaire français, comme ici à Tokyo.

la base, ce qui peut être lu comme la preuve que cette langue est en bien des endroits du monde une langue d'ascension sociale. La maîtrise modeste du français associée à une connaissance minimale de certains domaines d'activité ouvre les portes à la professionnalisation. C'est somme toute une vraie chance qu'une partie du monde se tourne vers le français pour se former dans des domaines spécialisés !

L'affirmation de méthodologies autres

Au-delà des considérations socio-économiques précédentes, le changement de nature des publics de français de spécialité appelle une réflexion d'ordre didactique. Les évolutions constatées témoignent de la montée en puissance de l'approche par compétences. La demande s'inscrit désormais dans le champ du français sur objectif spécifique dès le niveau débutant : on vise des compétences opérationnelles, immédiatement, pour des métiers basiques ; ce n'est souvent que dans une seconde étape que s'opère le passage au spécialisé, dans l'optique d'une formation tout au long de la vie.

En parallèle, certaines personnes hautement expérimentées (dans la cuisine et la gastronomie, entre autres) évoluent dans d'autres circuits de formation que les cours de français de spécialité. On voit ainsi émerger la figure de l'amateur éclairé, grand consommateur d'ate-

liers de langue et culture française – comme l'attestent les propositions de l'école Le Cordon Bleu sur la cuisine provençale ou la viennoiserie, ou de l'école des Trois Ponts à Roanne. Dans de telles formules, on s'adonne en français (avec ou sans traduction en anglais) à la fabrication de religieuses au chocolat ou de spécialités régionales, sans en faire son métier. Cela conduit à penser le français de spécialité non plus en termes de publics spécialisés mais au travers du prisme de la personne et du développement personnel. La perspective actionnelle s'impose ici, qui considère l'ensemble des aptitudes et des expériences de chacun, loin de tout groupe d'apprenants préformatés.

Si cette tendance actionnelle se confirme, on peut s'attendre à de grands bouleversements en français professionnel comme en didactique des langues. Le choix de méthodologies d'enseignement était en effet jusqu'ici étroitement lié à l'identification de publics types bien circonscrits. Le répertoire didactique des intervenants et formateurs était donc adossé à des catégorisations relativement stables. Or, avec la montée en puissance de la personne, plurielle, clivée, contradictoire, c'est véritablement la question de la négociation des modalités et des objectifs de formation qui émerge, dans une démarche de co-construction des enseignements avec les intéressés eux-mêmes. ■



17 DIPLÔMES DE FRANÇAIS PROFESSIONNEL

	ENTREPRISE	DROIT	SANTÉ	DIPLOMATIE	SCIENCE	TOURISME	MODE-DESIGN
C2	DFP Affaires						
C1	DFP Affaires						
B2	DFP Affaires		DFP Soins Infirmiers				
	DFP Secrétariat	DFP Juridique	DFP Médical				
B1	DFP B1			DFP Diplomatie	DFP Scientifique et technique	DFP Tourisme et hôtellerie	
	DFP Secrétariat					option « guide »	
A2	DFP A2				DFP Scientifique et technique	DFP Hôtellerie et restauration	DFP Mode

Centre de langue française
Quand le français est une force

CCI PARIS ILE-DE-FRANCE



▲ Sylvaine Hinglais (écharpe rouge) et ses élèves.



▲ Verbaliser l'action qu'on est en train de faire : par exemple, tout ce qu'on peut faire avec une chaise (au présent puis au passé).

FAIRE BOUGER LA PAROLE

Comment améliorer et enrichir la pratique de l'oral grâce au geste ? Aperçu d'une méthode qui ouvre de nouvelles perspectives d'apprentissage grâce à un « français en mouvement ».

TEXTE PAR SYLVAIN HINGLAIS
PHOTOS PAR KUBA OLSZAK

Sylvaine Hinglais est spécialisée dans l'enseignement de FLE par les techniques théâtrales, notamment à l'Alliance française de Paris, et a écrit plusieurs ouvrages sur le sujet. Metteure en scène, dramaturge, elle a fondé en 1996 la Compagnie Cosmopolite du Pierrot Lunaire, formée d'artistes de différents pays (www.lepierrotlunaire.com).

Maillon essentiel de la pédagogie innovante où il s'inscrit, le mouvement stimule et enrichit la pratique de l'oral en langue étrangère. Cet outil d'apprentissage, qui prend en compte la dimension physique et sensible du langage, répond à des objectifs multiples : dynamiser le travail phonétique, affiner l'intonation, créer des réflexes de répartie, faire mémoriser les conjugaisons, de nouvelles structures syntaxiques, etc. Le « français en mouvement » s'adresse à tout public, quels que soient son âge, son origine et son niveau ; il se vit individuellement et en groupes, avec le professeur comme guide.

Un apprentissage « phonétiko-manuel »

Comprendre l'utilisation de cet outil, c'est tout d'abord expérimen-

ter les effets du **geste** sur la **pronunciation**. Prenons le [y] (« but »), souvent difficile à différencier du [u] (« hibou »), et incitons l'apprenant à tirer lentement un bras vers le plafond, en montant la voix sur cette voyelle. Plus le bras tire vers le plafond, plus la voix monte dans l'aigu, plus le son trouve sa justesse. Au contraire, le [u] se prononce plus facilement avec une voix grave et le geste d'arrondir les bras en couronne devant soi. La position des lèvres se travaille en faisant le geste de les étirer vers l'avant avec une main, tout en allongeant le son jusqu'au bout du souffle, pour avoir le temps de l'écouter, de le moduler. S'il s'agit du [i], les mains font le geste de tirer les coins de la bouche vers les oreilles, alors que pour le [a] nous chercherons un mouvement d'ouverture. Ainsi, l'apprenant décompose un mot en autant de gestes

« phonétiko-manuels » qu'il y a de syllabes, éprouvant ainsi la sensation musculaire et dynamique de sa production orale.

Suivant le même ordre d'idée, le mouvement fait ressentir dans le corps la **rythmique** de la langue, ses accents toniques et sa musique propre. « *Comment vous appelez-vous ?* » peut se travailler sur un rythme binaire, en faisant un pas de marche sur le MENT de *Comment* et un pas sur le VOUS final, ou en frappant deux fois sur la table, ou en touchant sa joue droite puis sa joue gauche, etc. (Le choix des gestes, une fois la consigne comprise, peut toujours être laissé à l'inventivité des apprenants.)

Pour associer rythme et prononciation, on fera un geste sur chaque syllabe, comme on battrait la mesure (une syllabe égale un temps), lentement d'abord, à la suite du



FICHE PÉDAGOGIQUE
DISPONIBLE EN
PAGES 77-78



▼ La syllabisation peut être associée à la segmentation du mouvement, à l'image de la danse hip-hop.



▼ Associer le mouvement à un sentiment pour trouver l'intonation qui lui correspond, comme ici, « J'ai peur ». ■



professeur, puis de plus en plus vite, jusqu'à enchaîner sans hésiter. Vivre la rythmique du français dans son corps induit une relation personnalisée à cette langue, et la rapproche de soi. Les apprenants introduisent volontiers leurs propres variations : ils syllabisent une réplique en pilant du mil, en maniant un coupe-sushi, ils dansent les mots en hip-hop, etc. Familiarisé avec la coordination geste/diction, chacun s'aventure à faire bouger le français en lien avec sa propre culture, son identité. Comme référence universelle, le mouvement a l'avantage de créer des passerelles **interculturelles** et, par là, de redonner confiance en soi dans l'acte de dire et de communiquer en langue étrangère.

« Taï-chi verbal »

De même que toute forme de gestuelle rythmée aide à rythmer les phrases, toute forme de gestuelle fluide aide à la **fluidité de l'expression**. Par exemple, faire un **cercle** de la main dans l'espace, en s'efforçant de l'achever en même temps qu'on finit sa phrase, empêche de trop réfléchir, de hacher la diction. Pour une question, on s'applique à finir le cercle vers le haut, car le mouvement ascendant influence l'**intonation**. L'apprenant expéri-

mente les schémas intonatifs (exclamation, amabilité, autorité, etc.) en les dessinant dans l'espace (vagues, courbes, lignes droites, etc.) avec la main en même temps qu'il s'exprime.

À partir de là, on peut encourager à bouger tout le corps sur la parole. La consigne reste d'arrêter le mouvement quand on arrête de parler. Seule la **musique de la phrase induit l'action**. Le professeur articule lentement en bougeant au ralenti, comme au fond de l'eau, puis tout le monde « plonge dans le même bain » et répète, chacun improvisant ses propres mouvements « aquatiques », attentif à la connivence entre geste et diction. Bien menée, cette activité donne le sentiment d'incorporer et de libérer la parole. Une émulation se crée. Même la bête noire des **conjugaisons** s'apprivoise par ce biais.

Le « taï-chi verbal » décrit ci-dessus favorise la mémorisation. Mais pour créer le réflexe, une fois la conjugaison apprise, on va la répéter, la chanter sur différentes notes, en marquant l'accent tonique avec les hanches, les pieds, tout le corps : *je m'en VAIS, tu t'en VAS, il s'en VA, nous nous en ALLONS*, etc. On se passe ensuite le verbe conjugué de l'un à l'autre, sur un geste choisi

(par exemple toucher l'épaule du voisin sur l'accent tonique) le plus rapidement possible, en reproduisant le schéma sonore et son geste associé (le même geste à chaque fois) sans se laisser le temps d'analyser, de traduire, de visualiser la phrase écrite avant de parler, autrement dit, sans se laisser le temps de se « bloquer ».

Corps et mémoire

Cette répétition verbale et active systématique, oblige à une forte concentration et favorise chez l'apprenant l'**appropriation du réflexe linguistique**. C'est une technique d'apprentissage qui permet de réduire le fossé entre connaissance théorique et compétence à l'oral. En règle générale, le geste et la parole coordonnés servent à l'assimilation de toutes les **structures syntaxiques** qui posent problème. Prenons le cas de la négation ; chacun sait qu'il faut utiliser le mot PAS, mais on l'oublie en parlant. On y pensera s'il est mis en relief par un geste fort : lancer une pierre, attraper une mouche, sauter etc. *Je ne veux PAS sortir !* (On jette une pierre imaginaire en disant PAS.) Ce geste, comme tous les mouvements évoqués ci-dessus, n'a aucun rapport avec le sens de la phrase, il

est là pour donner une impression physique qui imprime le mot dans la mémoire.

Pour chaque problème spécifique, en phonétique comme en syntaxe, on peut trouver un mouvement qui amoindrit la difficulté, détourne l'esprit de la peur de mal dire, et fixe la forme correcte dans la mémoire. L'expérience montre que plus le corps s'implique dans l'acte de parole, plus la mémoire retient ce qui est dit. Ainsi, mimer en verbalisant à haute voix nos actions dans la salle de bains (*je me déshabille, je me lave, je m'essuie, je me regarde dans le miroir, je me trouve beau, etc.*) permet de retenir plus rapidement la forme et la signification des verbes pronominaux, grâce au **pouvoir mnémotechnique du geste**.

Ici, le mouvement n'est plus utilisé comme nous venons de le voir en tant que procédé systématique coupé du sens, mais comme déclencheur d'un processus mental d'analogie entre l'acte familier accompli et le moyen de l'exprimer en français. C'est par la variété des entrées qu'il offre, dans la mémoire, l'intellect, l'imaginaire et la sensibilité, que le mouvement, exploité pour « mieux dire », ouvre de nouvelles perspectives à la manière d'apprendre. ■

Le rapport affectif en classe a un impact dans la réussite des apprentissages. Nous en avons tous fait l'expérience ! L'intérêt pour la matière varie en partie selon la relation que les apprenants entretiennent avec leur enseignant. L'équilibre de cette relation n'est pas toujours facile à trouver.

Certains craignent le copinage, d'autres osent se dévoiler davantage aux yeux des apprenants. Une limite est évidemment à trouver pour ne pas sortir démesurément de son rôle. Quelles démarches ou actions pouvons-nous concrètement réaliser pour favoriser une bonne relation avec nos apprenants ? Nous avons interrogé pour ce numéro les enseignants du Stage Mercantour 2018. Voici leurs réponses.

Au début de l'année scolaire j'organise une séance de cuisine facile pour aller à la rencontre des apprenants. À la fois ils apprennent à donner des indications (avec la recette), mais c'est aussi et surtout l'occasion de vivre un bon moment entre nous. Je donne la séance dans la cuisine du lycée. C'est intéressant de voir comment en changeant de lieu et de contexte le rapport hiérarchique s'atténue et le lien avec les apprenants devient plus fort. Bon appétit !



Emmanuel Videla, Argentine

COMMENT FAVORISER UNE BONNE RELATION AVEC SES APPRENTISSAGES ?

Je crois qu'il est bien d'inviter la vie réelle en classe de FLE. Parfois je partage des détails de ma vie privée avec mes étudiants et je les invite aussi à raconter des anecdotes de leur vie. L'objectif c'est de créer des liens informels avec le groupe et mieux les connaître. Par exemple, je leur parle de moments drôles de la vie de ma fille qui a 8 ans, de ses aventures à l'école, etc. Ils sont très contents et après ils partagent volontiers les histoires de leur enfance.



Aline Mozolevska, Ukraine

Im'est arrivé d'amener une classe en voyage scolaire cette année. Je le raconte parce qu'il s'agit d'une classe qui n'était jamais partie en voyage car aucun prof n'avait voulu les amener auparavant. Au final, ils se sont très bien conduits, ils ont compris que je leur faisais confiance et ils m'ont même fait un petit cadeau qu'ils m'ont recommandé de garder comme porte-bonheur.



Monica Grispino, Italie

Le pouvoir de la blagounette bien placée est de partager un moment de rire ensemble. Bien sûr, certaines de mes blagues tombent à l'eau. Mais c'est alors une opportunité de montrer que je peux rire de moi : « Oui, ce n'était pas très drôle, non je n'ai pas honte, ça arrive à tout le monde ! » Dans une moindre mesure, cela montre aussi que l'erreur est humaine et que la prof peut-être vulnérable, comme eux.



Claire Cuminatto, Royaume-Uni

J'adore proposer à mes élèves des activités extrascolaires et ludiques pendant la récréation ou après les cours. Équipes de Taboo, jeux de table ou troupe de théâtre, entre autres, selon les goûts. Cela nous aide à développer une relation au-delà de la typique relation entre élèves et professeur. Ils ont gagné en confiance et sont davantage prêts à s'investir et à participer activement aux cours.



Laura Real, Espagne

Le tout premier jour du trimestre universitaire, je présente le programme à mes étudiants en prenant soin de leur demander leur avis et d'obtenir leur aval sur certains points (former des projets, supports, modes d'évaluation, etc.). De cette façon, je ne m'impose pas en autorité absolue, mais instaure un dialogue en montrant de l'estime pour les opinions de mes étudiants, qui acquièrent un certain pouvoir de décisions sur leurs apprentissages.



Anne Salces y Nedeo, États-Unis

Pour mes groupes d'adultes professionnels, les pauses-café ponctuent leur journée. Lorsque nous avons 3 heures de cours, je prends toujours le temps de partager la pause de 15 minutes avec eux, ce moment privilégié autour de la machine à café, où la relation prof-apprenants s'estompe peu à peu pour disparaître complètement, voire même s'inverser. Mes étudiants d'école de commerce m'ont par exemple encouragée à monter une école de pilates, rêve que je réalisera peut-être un jour, qui sait ?



Hélène Duranton, France

RELATION ENSEIGNANT/APPRENANTS ?

Dans mon expérience, ce qui me rapproche de mes élèves, c'est le fait de les écouter, tenir compte de ce qu'ils pensent, de leurs intérêts et préoccupations. De cette façon, ils se sentent valorisés. En plus ces petits moments de partage me fournissent des informations qui peuvent être utiles pour créer des cours plus motivants et intéressants pour eux.



Miriam Hernandez, Espagne

J'essaye de rester souriante et surtout d'être détendue le plus possible car cela me permet de garder un équilibre entre le plan du cours et les moments où le cours dérive vers des échanges sur des thèmes imprévus. J'essaie tout de même de garder un œil sur l'horloge !



Maud Marre, Irlande du Nord

À RETENIR

Nous le voyons dans les témoignages: il y a de nombreuses façons d'entretenir une bonne relation avec les apprenants. La confiance et l'intérêt sincère que nous leur portons sont, comme le précise si bien Miriam, la manière la plus naturelle de créer du lien. J'ajouterais à cela l'importance des canaux de transmission visuels (ne pas être trop souvent de dos aux apprenants), auditifs (via le timbre et le rythme de la voix) et kinesthésiques.

Tout ce que l'on peut vivre en dehors de la classe est positif. Que ce soit des activités extrascolaires, ainsi que l'indique Laura, ou des voyages comme celui raconté par Monica, tissent des liens forts entre enseignants et apprenants. L'enseignant qui ose parler de lui ou de certains éléments de sa vie privée, devient plus accessible aux yeux de ses apprenants. Les pauses informelles (cf. Éric) ou le changement de lieu (atelier cuisine d'Emmanuel) permettent de sortir de notre rôle habituel.

Être soi tout en endossant notre rôle d'enseignant est possible, et cela ne nous fait perdre en rien notre crédibilité. D'ailleurs, nous l'avons tous vécu, plus nous sommes naturels, confiants et enthousiastes, plus les apprenants le seront en retour et meilleures seront les relations. ■

Pour le démarrage d'une activité, j'instaure un moment de convivialité autour d'un verre partagé, soit café, soit boisson non alcoolisée en grignotant. Cette pause permet entre autres de discuter de façon informelle et de mieux connaître les apprenants. Ça me permet d'utiliser ce qui est entendu pour le réutiliser par la suite en cours d'année. Pour un atelier enfant je le fais en fin de séance.



Éric Piret, France

JE PARTICIPE !

Merci aux enseignants qui ont participé à cette rubrique. Pour participer aux prochaines thématiques, rendez-vous sur l'onglet **FORUM** de notre page Facebook.



Rejoignez
FACEBOOK/LeFDLM
www.fdlm.org



« MANIÈRES DE CLASSE », une rubrique comme un voyage dans le monde de la formation des enseignants.

Dans chaque livraison du *Français dans le monde*, elle présente une situation d'enseignement sur laquelle réfléchir et qui se présente comme suit :

1. La tâche: on définit une tâche complexe, qui est décomposée en sous-tâches, en fonction des compétences à acquérir.

2. Les objectifs: on part d'un objectif actionnel, en fonction de la tâche prévue, pour donner ensuite des exemples d'objectifs d'apprentissage liés aux sous-tâches établies dans la démarche méthodologique envisagée.

3. Les obstacles: on essaie d'identifier les difficultés d'ordre général qui peuvent surgir dans les différentes étapes conçues pour parvenir à la réalisation de la tâche.

4. Les conditions de réussite: on prend en considération ce qui est indispensable, utile ou souhaitable pour définir les conditions de réussite minimales de la tâche envisagée.

5. L'évaluation de la mise en place: on explique quelle est la démarche prévue et on indique les instruments d'évaluation/ autoévaluation possibles dont des exemples concrets sont fournis sur la Fiche « activités » à retrouver dans la revue. Cette fiche réunit les activités que l'enseignant peut proposer à la classe pour mettre en place le projet, sans négliger des activités d'autoformation à l'usage de l'enseignant même.



« Ce que l'homme appelle vérité, c'est toujours sa vérité, c'est-à-dire l'aspect sous lequel les choses lui apparaissent. »
(Protagoras)



À CHACUN SA VÉRITÉ

Dans un Japon moyenâgeux, un bandit est accusé du viol d'une jeune femme et du meurtre de son mari, un samouraï. À son procès, les témoins présentent des versions différentes de l'affaire donnant lieu à autant d'hypothèses vraisemblables sur l'identité du coupable : le bandit, la femme elle-même, un bûcheron qui était là par hasard ou le mari qui aurait pu se suicider... C'est *Rashômon*, film de Kurosawa, et c'est aussi un exemple puissant d'exercice de variations de rôles à travers les récits oraux des différents témoins. Et dans un petit livre, une anecdote banale nous parle d'un jeune homme au long cou, debout dans

un autobus, qui a une petite dispute avec un autre voyageur avant d'aller s'asseoir. On retrouve le même personnage un peu plus tard, dans la cour de la gare Saint-Lazare en train de parler avec un ami qui lui donne un conseil à propos d'un bouton de son pardessus. Ce sont *Les Exercices de style* de Queneau, qui, avec leurs 99 variantes stylistiques, offrent un exemple parfait de variations de genre à l'écrit.

Variations de rôles... variations de genre... Au cinéma, en littérature, et pourquoi pas en classe de FLE ? Oui, car ce type d'activité langagière peut se révéler un déclencheur parfait pour stimuler l'imagination et faciliter la production orale ou écrite d'un point de vue

communicationnel mais aussi créatif et gratuit.

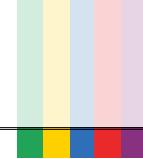
La tâche

Savoir produire en simulation des récits oraux et écrits à partir d'une chanson populaire, la complainte de Mandrin, en tenant compte des variables situationnelles présentes dans le texte.

Contextualisation : Classe d'adolescents en milieu institutionnel (niveau B1/B2), réduite à une production orale et écrite basée sur les activités proposées par le manuel, assez prévisibles et finalement monotones même si répondant aux indications méthodologiques de l'approche actionnelle. D'où la décision du professeur de miser sur une



FICHE D'ACTIVITÉS
DISPONIBLE EN
PAGES 81-82



► Le contrebandier Louis Mandrin (1725-1755), qui a donné lieu à la célèbre plainte portant son nom.

production de récits oraux ou écrits en simulation, en jouant sur des variations susceptibles d'impliquer davantage les élèves au niveau émotionnel, cognitif et comportemental.

Les objectifs

Les activités envisagées seront conçues en fonction d'objectifs d'ordre différent :

- **psychologiques**, car le fait de « dire » la même histoire selon le point de vue de plusieurs personnages permet aux élèves de prendre conscience de leur manière de faire, d'être et de celle des autres ;
- **culturels**, car le héros de la plainte est un personnage dont on peut retrouver l'histoire tout en faisant la part des choses entre réalité et légende ;
- **langagiers**, car le même événement, raconté oralement en changeant de rôle, ou à l'écrit en changeant de genre, demande la mise en place de compétences adéquates quant à l'utilisation des éléments suivants :
 - système verbal du récit à l'oral et à l'écrit avec leurs différences ;
 - prise de parole et gestion des tours de parole dans l'interaction orale ;
 - traits distinctifs de la grammaire de l'oral (interruptions, reprises, variations de registre...);

- éléments de cohésion et de cohérence des différents genres de texte à l'écrit (pronominalisation, choix lexicaux, articulateurs discursifs...).

Les obstacles

Il peut y avoir des difficultés d'ordre différent :

- psychologiquement, par exemple, on peut se heurter à la résistance des élèves face au décentrement demandé par le changement de rôles, car les adolescents sont souvent plus réticents que les adultes à accepter de jouer le jeu ;
- dans le domaine culturel, même si les élèves pourront s'approprier facilement la simple histoire de Mandrin le bandit, il n'est pas dit qu'ils puissent aussi facilement la situer dans son contexte sociopolitique (la toute-puissance des Fermiers généraux, qui, au XVIII^e siècle, géraient la distribution de produits comme le sel et d'autres marchandises sur lesquelles ils percevaient des impôts très impopulaires) ;
- pour ce qui est du côté langagier, certains rituels d'ordre pragmalinguistique concernant l'interaction orale pourront ne pas être maîtrisés, ainsi que les différences entre la « grammaire de l'oral » et la « grammaire de l'écrit ».

Les conditions de réussite

La réalisation de la tâche pourrait demander plusieurs séances pendant lesquelles envisager des activités d'apprentissage qui favorisent l'acquisition de la compétence discursive nécessaire à la production des récits oraux ou écrits, mais aussi la réflexion sur les données culturelles. Dans ce parcours, la réussite sera sûrement favorisée par le dosage efficace de la part de l'enseignant des activités de conceptualisation et de systématisation des faits de langue qui permettent d'atteindre les objectifs indiqués.

Mais très important aussi sera le pilotage adéquat des élèves dans le parcours onomasiologique/sémasiologique nécessaire à l'acquisition des compétences socioculturelles indispensables pour entreprendre le chemin « à rebours » dans l'histoire de France à partir des mots de la légende de Mandrin.

Commencer par proposer des activités d'éveil pour l'élicitation des connaissances ou des représentations sur des héros populaires comme Robin des Bois, Zorro, etc.

Continuer en proposant l'analyse de la plainte de Mandrin et découvrir ensuite que ce personnage a réellement existé à travers des activités de recherche sur Internet ou en exploitant des ressources documentaires plus traditionnelles (livres, images, BD, etc.) : cela permet non seulement de restituer l'image stéréotypée du héros défenseur de ceux qui subissent l'injustice, mais aussi une entrée en matière qui peut déboucher sur des analyses plus ou moins fines (selon les compétences des apprenants) de la période historique dans laquelle le personnage a vécu.

Pour les activités de production écrite, on pourra utiliser, par exemple, la correction réciproque de la part des élèves, tout comme pour une réflexion sur l'interaction orale, on pourra avoir recours à des instruments d'observation dont voici deux exemples :

Grille d'autoanalyse pour l'enseignant

Titre de la séquence :

Durée :

Déroulement de la séance quant aux éléments suivants :

Consigne(s) :

Objectifs explicités aux apprenants :

Modalités de travail (individuel, en groupe, production, interaction...) :

Tâches proposées (description, structuration temporelle et spatiale) :

Gestion de l'espace :

Stratégies des élèves (sollicitées et vérifiées) :

Résultats obtenus :

Grille d'observation pour les élèves

Activité :

Temps :

Acteur :

Interactions verbales :

Actions...

Comportements...

Gestes et postures...

Notes concernant une première interprétation de l'interaction observée :



BIBLIOGRAPHIE

- Adam J.-M., 1999, *Linguistique textuelle. Des genres de discours aux textes*, Paris : Nathan.
- Beacco J.-C., 2004, « Trois perspectives linguistiques sur la notion de genre discursif », *Langages* 153, *Les genres de la parole*, 109-119.
- Bronckart J.-P., 2004, « Les genres de textes et leur contribution au développement psychologique », *Langages* 153, *Les genres de la parole*, 98-108.
- Dolz J., Noverraz M., Schneuwly B., 2001, *Séquences didactiques pour l'oral et pour l'écrit ; Notes méthodologiques*, Bruxelles : De Boeck.
- Dolz J., Gagnon R., 2008, « Le genre du texte, un outil didactique pour développer le langage oral et écrit », *Pratiques*, 179-198. ■

DES TANDEMS LINGUISTIQUES AUX ACTIVITÉS COLLECTIVES...



L'apprentissage de la langue-culture, on le sait, ne se réduit pas à la classe et à son enseignant. Nos centres de langue sont des initiateurs de projets qui permettent aux apprenants de prolonger leur apprentissage en dehors des cours. Différents dispositifs ont été mis en place cette année : tandems linguistiques, tandems interculturels, tutorat ou activités collectives.

Patricia Gardies, IEFE, Université Paul-Valéry - Montpellier 3

L'APPRENANT, CET ACTEUR SOCIAL !

PAR GUILLAUME DUJARDIN - ILCF, LYON



À pédagogie variable, les nouvelles activités mises en place pendant l'année universitaire 2017-2018 nourrissent un dispositif actuel de sorties culturelles organisées par le service Animation et de sorties pédagogiques établies par les enseignants. L'ILCF aime à explorer toutes les possibilités d'activités complémentaires, dans l'esprit du Label Qualité FLE. Parmi la pléthore d'activités proposées, un pro-

gramme de tandems a vu le jour afin de mettre en contact les étudiants internationaux anglophones apprenant le français et les étudiants français apprenant l'anglais. Tout le semestre durant, les étudiants se sont rencontrés dans le cadre d'activités (visites, sport, études, etc.) suivies par un dispositif de cahier de bord. Force a été de constater que l'apprenant développe aussi, indépendamment de toute considération proprement linguistique, des compétences sociales et interculturelles à visées universitaire et professionnelle. Tout sens en éveil, l'apprenant est aux aguets de compréhension et de production ; à son rythme, selon ses capacités, et sous la communion de deux valeurs aussi primordiales que le respect et l'ouverture à l'Autre. ■



3^e ÉDITION DU PROJET « TANDEMS INTERCULTURELS »

PAR ESTEFANIA DOMINGUEZ - UNIVERSITÉ D'ANGERS

Ce projet, qui se noue entre les étudiants du DUEF du Celfe et les étudiants du Master 1 FLE, s'inscrit dans l'UE « Développer une compétence culturelle ». D'un point de vue didactique, les étudiants du M1 sont outillés pour vivre au mieux la rencontre interculturelle avec leur binôme. Nous abordons des thèmes clés, tels que les cultures, l'identité et les représentations (Zarate, 1993), la culture éducative (Cadet, 2005), les malentendus culturels (Auger, 2005), etc. Ce bagage permet de poser un socle commun à même de (trans)former le regard sur l'Autre mais aussi sur soi.

Chaque cours propose des espaces de réflexion où les individus s'expriment librement : échanges, activités pratiques, débats dans lesquels dialoguent constructions, valeurs et représentations. La réflexion et l'agir interculturels, initiés en cours, se concrétisent dans le projet : « C'est une très bonne expérience pour découvrir une autre façon de penser, d'agir et de communiquer. Cela permet de nous remettre en question. » (Anaïs) « [Le binôme] était un autre moi [...] mais pourtant si éloignée de ce que je suis. [Même si] nous n'avons pas le même parcours, les mêmes codes et la même culture, nous nous ressemblons et pouvons trouver des points communs. » (Camille) ■



LE FRANÇAIS SE DONNE EN SPECTACLE

PAR SÉVERINE BLEUZÉ - CIREFE, RENNES 2

« Ce n'est pas de la petite bière », « Un choix ? », « C'est la vie », « Entre rêve et réalités »... Qu'est-ce donc que cela ? C'est de la prose, et pas n'importe laquelle, celle des étudiants du CIREFE qui exposent leurs talents, leurs progrès en français et leur enthousiasme le jour du spectacle semestriel. Tous les ateliers culturels sont mis à l'honneur : journalisme, radio, musique, chant, cinéma et théâtre.

Pendant le semestre, une cinquantaine d'étudiants volontaires de tous niveaux s'investissent, 2 heures par semaine, dans la création et la réalisation d'un projet qui leur fait explorer librement la langue française et se frotter à d'autres sensibilités et à d'autres cultures. Jouer avec les mots grâce aux textes de Tardieu, réfléchir à l'art de la traduction – ou celui de la brasserie dans le magazine *Planète CIREFE* –, s'interroger sur le sens

de la vie en filmant des œuvres du Musée des beaux-arts, jouer des instruments classiques pour adapter une musique iranienne... Les contenus présentés, encadrés par des professionnels, aussi fins connaisseurs du public FLE, sont le fruit de dialogues entre les étudiants eux-mêmes. Associer la langue étrangère à la création ou à l'interprétation fait même oublier qu'il s'agit d'un apprentissage et les outils techniques, supports d'une représentation de qualité, n'en désarçonnent aucun.

Quelle joyeuse surprise, aussi, pour l'équipe enseignante, de voir certains de leurs étudiants, parfois réservés en classe, ou qui ont pris le subjonctif en horreur, monter sur scène puis remercier, d'une voix assurée, l'animateur de l'atelier et le public : « Je suis ravi que vous soyez là ! » Une expérience, pour tous, inoubliable. ■

DES SALONS DE CONVERSATIONS FRANCOPHONES

PAR ÉVELYNE ROSEN-REINHARDT - DEFI, LILLE



Le projet « La région Hauts-de-France en action – les salons de conversations francophones » présente la particularité de créer une rencontre interactive entre des natifs (des étudiants en M1 FLE recrutés dans le cadre d'un Contrat Étudiant Région), en charge de l'accompagnement linguistique et culturel, et les étudiants internationaux et réfugiés du DEFI.

Le cœur de ce projet est la mise en place de salons de conversations francophones, regroupant de 4 à 8 étudiants. L'étudiant recruté en CER a le rôle d'animateur et propose des sujets de conversations adaptés au niveau du groupe, en utilisant pour ce faire du matériel authentique ainsi que des techniques d'animation. Ces salons font appel au vécu des étudiants, à leur ressenti ; évoquer son environnement (son logement, la ville, la région) est l'un des thèmes privilégiés de tels salons.

Différentes configurations sont possibles : de salons ouverts à tous à des salons organisés en dédoublement des cours permettant à l'enseignant de cibler ceux qui vont bénéficier d'un tel dispositif souple plaçant les étudiants (et les futurs enseignants de FLE) au cœur de l'action. ■

LE TUTORAT ENTRE TRANSFERT DE COMPÉTENCES ET DÉCOUVERTE INTERCULTURELLE

PAR LAURIE DEKHSSI ET FREIDERIKOS VALETOPOULOS - UNIVERSITÉ DE POITIERS



Lors de leur formation, les étudiants de Master doivent effectuer 20 heures de tutorat auprès d'un apprenant du Centre de FLE, celui-ci étant sélectionné par son enseignant référent suite à une analyse des besoins. Pour les étudiants du Master, cela constitue parfois une première expérience au contact d'un apprenant allophone avant qu'ils réalisent le stage obligatoire, d'observation et d'enseignement. Les étudiants et futurs formateurs doivent répondre à des demandes précises, observer leur propre attitude, et surtout se

rendre compte des difficultés que l'on peut rencontrer lors de l'enseignement et de l'apprentissage d'une langue étrangère. Pour les apprenants du CFLE, il s'agit de rencontrer un francophone natif ou de niveau avancé, d'obtenir de l'aide sur des notions vues en classe et de développer des compétences interculturelles. C'est aussi l'occasion pour tous de nouer des amitiés. Cependant, une mise en garde est nécessaire : les apprenants considèrent parfois que le tutorat leur permettra de préparer les cours de la semaine. ■

Écrivain voyageur, voyageur qui écrit, Cédric Gras a aussi été un ambassadeur en Russie et en Ukraine de l'autre langue de Pouchkine. Il évoque pour *Le français dans le monde* ses expériences fondatrices en tant que directeur d'Alliances françaises.

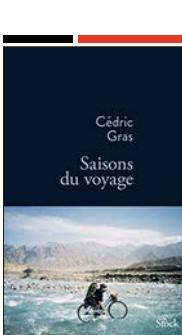
PAR CÉDRIC GRAS

AUX CONFINS DE LA FRANCOPHONIE



▲ Discours de Cédric Gras à l'Alliance française d'Odessa, en 2015.

Cédric Gras a publié plusieurs récits de voyages (*L'Hiver aux trousses*, Stock, 2015; *La Mer des cosmonautes*, Paulsen, 2017), des nouvelles (*Le cœur et les confins*, Phébus, 2014) et un roman (*Anthracite*, Stock, 2016). Son dernier ouvrage est paru en mars 2018, *Saisons du voyage* (Stock).



Quatre mariages et un enterrement. C'est le titre d'un film, mais c'est aussi le bilan de mon parcours dans le réseau culturel français. En sept années de service, j'ai participé à la création de trois Alliances françaises. Celles de Vladivostok en Russie, de Donetsk et de Kharkov en Ukraine. J'ai dû fermer la deuxième à cause de la guerre sécessionniste dans le Donbass. Un souvenir au goût amer. On m'a alors confié brièvement la direction d'une quatrième, Odessa. Peu ont vu naître et mourir autant

d'Alliances en si peu de temps ! Une expérience à rebondissements qui m'a comblé professionnellement. Elle m'a par ailleurs conduit aux confins orientaux de la francophonie. Les Alliances françaises n'ont pu éclore dans les pays ex-soviétiques qu'après 1991. Sous l'URSS, il n'en était pas question. Les professeurs de français ne pouvaient d'ailleurs pour la plupart pas la quitter. Ils ne pouvaient guère partir à l'étranger pour pratiquer leur français. Ils plaisantaient d'ailleurs souvent qu'on aurait pu leur apprendre n'importe quel dialecte en lieu et place de la langue de Molière. Puisqu'ils ne pouvaient pas échanger avec des francophones, ils ne s'en seraient jamais rendu compte ! Aujourd'hui les moyens de communication permettent un accès direct à la culture et un lien virtuel. Beaucoup d'enseignants, notamment dans le secondaire, n'ont pourtant toujours pas vu la France ; cette fois faute d'argent.

Dans l'Extrême-Orient russe

Mon premier poste m'a parachuté à Vladivostok, sur la mer du Japon, en 2007, en tant que volontaire international. Avec l'aide d'un conseil d'administration local, il s'agissait de fonder l'association « Alliance française de Vladivostok ». J'y ai tout appris, les coulisses juridiques, la proposition pédagogique, le funambulisme

budgétaire. J'ai beaucoup apprécié mon indépendance. Vladivostok se trouve à quelque 7 fuseaux horaires de Moscou. Autant dire que l'ambassade semblait se trouver dans un autre pays. Nous ne travaillions que rarement en phase. J'étais le représentant de la France dans une ville du bout du monde. J'avais 25 ans. Les profs que nous avions recrutés à l'Alliance avaient tous été formés à l'école russe. Leurs méthodes pédagogiques étaient classiques. Confrontés aux méthodes contemporaines qu'utilise le réseau des Alliances, ils déploraient souvent le manque de fondamentaux. Les élèves eux-mêmes, habitués à un apprentissage rigoureux, leur reclamaient des photocopies de règles en appui !

J'ai découvert lors de ces deux années de contrat une idée : la francophonie. Les Français de l'Hexagone en restent peu conscients. C'est à l'étranger qu'on mesure l'image de son pays. La Russie en a une particulièrement laudative, un peu éculée et qui se met progressivement à jour. La langue française y a été enseignée massivement sous l'URSS, dans les écoles et les universités. L'immense territoire que couvrait l'Alliance de Vladivostok – tout l'Extrême-Orient russe, 10 fois la France – recelait encore des facs et des instituts de villes reculées enseignant encore le français première langue.



▲ À l'AF de Donetsk, en 2013.



▲ Inauguration de l'Alliance française de Vladivostok, le 17 mars 2008.

C'était une période charnière. Les recteurs commençaient à fermer ces chaires et les effectifs diminuaient d'eux-mêmes. À quoi sert le français dans ces régions asiatiques si reculées ? C'était un ajustement à la véritable influence de notre langue aujourd'hui. Le romantisme ne saurait être une motivation suffisante. À l'Alliance française nous accueillons des personnes aux projets plus concrets. Nous peinions pourtant face au pouvoir d'attraction des idiomes géographiquement voisins : japonais, coréen, chinois et bien sûr l'anglais. Par pragmatisme, les Russes se tournai-

naien vers ces études-là. J'ai ressenti là-bas tout le rayonnement de la puissance chinoise au cœur même de mon travail.

En Ukraine, le poids de la guerre

En Ukraine, à l'inverse, l'Europe occidentale était toute proche, les entreprises françaises plus présentes. L'Alliance française de Donetsk a décollé en trombe. C'était alors une des villes d'Ukraine les plus prospères. La guerre qui l'a depuis réduite à la clandestinité géopolitique a tout mis à terre. L'alliance française y aura vécu de 2010 à 2014. À cette date les avions de chasse survolaient la ville, les gens quittaient la région. Il a fallu mettre la clé sous la porte et faire de même. Désormais, l'apprentissage du français ne se fait qu'au sein des universités, avec le corps enseignant demeuré sur place.

Ce que je retiens de ce poste, c'est qu'après l'anglais, la partie se joue entre le français et l'allemand. Une langue qui n'est guère répandue à travers le monde mais qui est incarnée là-bas par une réalité : les affaires. Ou la faiblesse de la langue

de Molière. J'ai pu confronter en Ukraine la francophonie à une autre conception des choses. Avec l'opposition Kiev-Moscou, on remettait en question l'expression de « monde russe », emprunte d'irrédentisme. Les Ukrainiens peinaient à s'approprier la langue de Pouchkine, à s'affranchir linguistiquement de leur puissant voisin. Les plus radicaux la rejetaient donc. L'idée de « russophphonie » n'existe pas dans le vocabulaire de ces pays. À cause de cela ils peinent aussi à comprendre ce qu'est la francophonie. Même si Paris en reste le centre officieux, elle joue le jeu d'une certaine multipolarité. Ne pas remuer le passé, mais bâtir le futur sur un héritage commun, qu'elle qu'en soit l'histoire.

Une francophonie complice

La langue française n'est pas un lien indéfectible entre nations. Ce n'est pas un rapport de hiérarchie, un levier d'influence, une guerre de mémoire. Elle est simplement aujourd'hui une expression en partage. C'est en cela que je crois à la francophonie. Aujourd'hui que j'écris des livres et fais connaissance avec des auteurs congolais, des poètes haïtiens, des romancières mauriciennes, je mesure encore mieux cette communion littéraire des quatre coins du monde. Il est naturel que des pays de

même langue entretiennent des relations privilégiées voire complices.

Ne pas oublier en conséquence qu'elle est diverse. Une même langue ne signifie pas une même manière de penser. C'est d'ailleurs pour cela qu'elle produit localement ses propres termes, qu'elle réinvente sa forme en s'affranchissant des règles d'origine. Cela peut se faire sous l'influence d'une langue voisine et puissante, comme l'anglais. Cela peut aussi être une créolisation. Je me souviens de mes études au Québec et de mes voyages dans l'océan Indien. Dans francophonie, il y a « phone ». Ce français oral est celui qui s'affranchit le plus vite des lois académiques.

À l'étranger, j'ai eu tout loisir de prendre du recul par rapport à ma langue. Rien de mieux pour cela que d'en apprendre une autre ! Ce fut le russe. L'exotisme d'une grammaire est le meilleur moyen de maîtriser la sienne. On est forcé de théoriser son savoir inné afin de trouver des repères. En se confrontant à une autre syntaxe, on fait d'une pierre deux coups. On révise son expression natale et l'on acquiert une autre manière de formuler, un agencement différent des mots. C'est aussi cela la francophonie telle que je l'ai pratiquée, une langue française interrogant le bilinguisme, au contact des richesses du monde. ■



◀ Pastiche d'une affiche de propagande soviétique faite par les professeurs de l'université de Blagoveschensk, dans l'Extrême-Orient russe.



En 20 ans, la bibliothèque numérique de la Bibliothèque nationale de France est devenue un outil de consultation, de loisir et de travail qui ne perd jamais de vue ses usagers devenus, au fil du temps, de vrais « Gallicanautes ».

PAR JACQUES PÉCHEUR

DU BON USAGE DE GALLICA

(BnF) Gallica TOUT GALLICA Rechercher... RECHERCHE AVANÇÉE SÉLECTIONS BI

LES ACTUALITÉS de la Bibliothèque numérique 4 790 306 DOCUMENTS EN LIGNE

L'HUMOUR LE TEMPS LA PTITE BÊTE

À LA UNE

Coloriages Comment occuper les enfants pendant les vacances ? Le blog Gallica vous propose ses coloriages ! Retrouvez-y d'illustres artistes : Benjamin Rabier, Maurice Denis, Kate Greenaway...

Fernand Léger Gallica part sur la piste de Fernand Léger dans les journaux numérisés des années 1910 à 1940. Revue de presse !

“ La lecture de tous les bons livres est comme une conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passés.” Discours de la méthode, René Descartes

BLOG

Reines du bitume Le Tour de France bat son plein. Mais où sont donc les coureuses ? Venez applaudir les pionnières du cyclisme sur le blog Gallica.

Art vidéo Connaissez-vous Michel Jaffrennou ? Les archives du pionnier de l'art vidéo en France peuvent être découvertes sur Gallica et dans une exposition de la BnF cet été.

BLOG

DÉCOUVRIR GALLICA en vidéo

Aux quatre célèbres tours ouvertes comme des livres qui sont la signature du site de la Bibliothèque nationale de France (BnF), il convient d'en ajouter une cinquième, virtuelle celle-là : Gallica.

20 ans après son ouverture en octobre 1997, Gallica rend accessibles gratuitement plus de 4 millions de documents sélectionnés selon leur intérêt patrimonial et documentaire, tout en tenant compte

de l'exigence de conservation. Avec, surtout, toute une panoplie de fonctionnalités destinées à rester au plus près des attentes de ses usagers.

Un outil de mutualisation et de partage

Avec Gallica, celui ou celle qu'il est désormais convenu d'appeler un(e) Gallicanaute a accès à des centaines de milliers de livres, journaux, revues, manuscrits, affiches, photographies... aux-

quels s'ajoutent des enregistrements sonores, des vidéos et encore des cartes, plans et estampes. Ce n'est pas tout. Il a aussi accès aux collections des 350 institutions partenaires en France. Et il bénéficie en outre d'une ouverture aux collections internationales, grâce à de multiples coopérations nouées entre grandes bibliothèques ou par le biais de portails binationaux, comme les portails France-Brésil ou France-Chine.

Une priorité : la médiation numérique

Soucieux de ses utilisateurs, Gallica a multiplié les dispositifs de médiation numérique pour guider les utilisateurs et faciliter leurs parcours dans cette immense base de données que constitue la bibliothèque numérique.

Avec la fonctionnalité « Gallica vous conseille », le site se propose de favoriser l'appropriation des outils et des contenus par le public et de faciliter les recherches des internautes par blocs, qu'il s'agisse pêle-mêle de musées, d'architecture, d'histoire, d'édition, de philosophie, d'économie, de sciences sociales ou de langues : les entrées sont multiples et vous permettront d'orienter rapidement vos recherches. Toujours dans le souci de guider l'usager et lui permettre d'accéder à toute la richesse de Gallica, les Sélections proposent également un accès rapide à des ensembles bien classés, par type de documents, par thématique ou par aire géographique. Une plateforme comme les Essentiels de la littérature offre ainsi un accès simple – niveau lycée – à une sélection d'auteurs et d'œuvres littéraires complétée par des modules d'information. À terme, autour de 4 sections – périodes/auteurs/œuvres/thèmes –, c'est une somme de quelque 500 entrées dans l'histoire de la littérature qui sera proposée.

GALLICA EN CHIFFRES

16 millions

de visiteurs par an / 21 pages par visite / 14 minutes, le temps moyen par visite

1 930 000

imprimés

99 000

manuscrits

51 000

enregistrements sonores

1 000

vidéos

535 000

livres

1 215 000

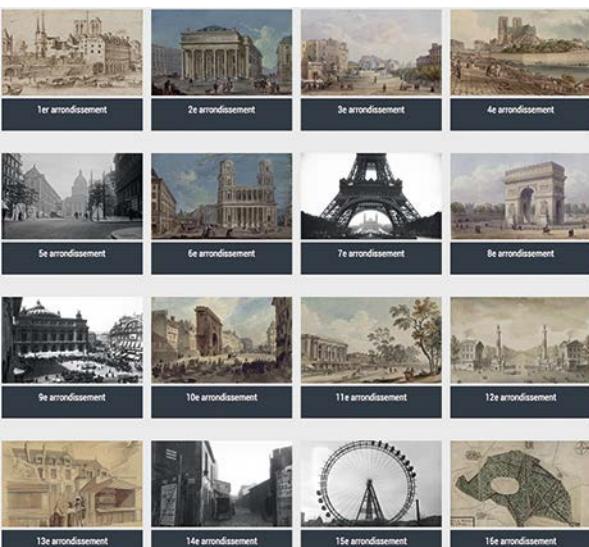
images

350 000

objets

131 000

cartes



▲ Capture d'écran de la sélection « Paris par l'image » proposée par Gallica.

Deux autres essentiels, les **Essentiels du droit** et les **Essentiels de la politique**, proposent un choix de titres qui permettent de découvrir l'un les sources juridiques et législatives en vigueur, l'autre la représentation de la pensée politique occidentale et l'histoire des régimes qui se sont succédé en France.

Il en va de même pour **Paris par l'image**. « *Paris est la grande salle de lecture d'une bibliothèque que traverse la Seine* », écrit Walter Benjamin. Et c'est à une visite de cette bibliothèque qu'est convié l'internaute à travers une sélection de 20 000

GALICA: LES DATES CLÉS

1997 : mise en ligne de Gallica avec 2600 volumes et 7000 images.

2000 : deuxième version mise en ligne. Premiers parcours thématiques.

2005 : programme à grande échelle de numérisation des collections imprimées (100 000 titres par an) et programme de numérisation de la presse.

2009 : élargissement du champ de numérisation aux collections spécialisées : cartes et plans, estampes et photographies, partitions, monnaies et médailles. Création d'une lettre d'information et d'un blog.

2010 : création de la page Facebook et son fil Twitter puis d'un compte Pinterest.

2012 : création de Sélections (par type de documents, par thématique, par aire géographique.) et de Gallica *intra muros* pour une consultation interne des documents soumis aux droits d'auteur.

2017 : naissance de Gallicadabra (application de lecture pour les enfants); Gallicarte (géolocalisation des résultats dans Gallica). Création de Gallica Studio



► Les enfants ne sont pas laissés de côté, avec Fabricabrac, une application dédiée à utiliser sur tablette.

▼ Des projets innovants comme Gallicarte sont issus des hackathons, sorte de marathon numérique, organisés par la BnF.



documents iconographiques (dessins, affiches, photographies) représentant Paris.

De nouveaux services

Avec la volonté d'approfondir les liens avec les usagers, Gallica propose de nouveaux services : **Gallica Studio** et **Gallicarte**.

À la fois terrain de jeux, boîte à outils et vitrine pour les réutilisations innovantes des contenus de Gallica, **Gallica Studio** est un dispositif participatif dédié aux gallicanautes pour transformer, accommoder et améliorer Gallica. Les projets participatifs y occupent une place centrale. **Gallicarte** se trouve quant à lui au sein même de la section « Projets collaboratifs » du Studio. C'est un projet issu de la première édition du hackathon de la BnF, en 2016 : cet outil de cartographie permet de géolocaliser les résultats de recherches effectuées dans Gallica.

La diversification passe aussi par un enrichissement de l'offre de contenus, grâce notamment à **1 000 vidéos**. On y trouve les conférences de la BnF données par de grandes personnalités telles que Pierre Bourdieu, Paul Ricoeur ou Michel Serres. Mais aussi, plus singulier, les grandes heures de la radio-télévision scolaire depuis 1950, avec des dossiers sur la littérature, le cinéma ou l'histoire.

Dix ans après Gallicadabra, **Fabricabrac** est une application ludique et créative sur tablette destinée aux enfants de plus de 6 ans pour jouer avec les collections. Ici, on s'amuse tout en explorant les trésors du patrimoine français. Les enfants peuvent ainsi laisser libre cours à leur créativité pour remixer certains trésors, comme imaginer

sa propre chimère en s'appuyant sur les mythes et les contes. Fabricabrac invite les plus jeunes à inventer son propre pays imaginaire sur un fond de carte de son choix, ou encore à manipuler un alphabet imagé pour créer une affiche.

Des outils facilitateurs

Dans le numérique, la priorité à l'individu se traduit par la personnalisation du service à l'usager. Nul doute que la mise à disposition de plus de 4 000 livres numériques téléchargeables au format **ePub**, compatible avec la grande majorité des tablettes et des liseuses, participe de cette personnalisation.

De la même manière, le service **data.bnf.fr** qui utilise les outils du web sémantique, guide l'internaute dans les ressources de la BnF en regroupant sur une même page toutes les informations issues de Gallica et surtout de ses différents catalogues.

Dans un monde où la technologie ne cesse d'évoluer, avec Gallica qui entend se définir et évoluer à travers ses utilisateurs, les possibilités de démocratisation du savoir sont démultipliées. Au bout du compte, comme le faisait remarquer Robert Darnton, directeur de la bibliothèque de l'université d'Harvard et grand spécialiste de l'histoire culturelle européenne des Lumières, l'utopie de Condorcet de mettre la culture à la portée de tous est en passe de devenir réalité. ■

POUR EN SAVOIR PLUS

<https://gallica.bnf.fr/>
<http://gallicastudio.bnf.fr/>
<http://editions.bnf.fr/fabricabrac>



PAR CHANTAL PARPETTE

Pour les niveaux avancés

B1

LE FRANÇAIS ICI ET AILLEURS

Le niveau B1 de *Cosmopolite* est paru (N. Hirschsprung et T. Tricot, Hachette 2018). On y retrouve l'organisation et le dynamisme des activités à l'œuvre dans les niveaux précédents (*cf.* FDLM 412).

Prenons l'exemple concret de l'unité 7 : *Nous nous intéressons à l'innovation française*. Le dossier s'ouvre sur le site du réseau Curie et une liste d'inventions à classer par domaine (premier métro automatique, greffe de visage, construction d'une maison avec une imprimante 3D), autour desquelles les apprenants engagent une discussion avant d'échanger ou s'interroger sur l'intérêt de certains objets connectés (la douche pour gérer sa consommation d'eau, la montre qui rappelle aux enfants qu'il faut se laver les dents...).

Chaque double page qui suit apporte des données authentiques sur le monde de l'innovation. Ici, l'association Francophonie 3535 qui récomprend chaque année 35 jeunes pour leurs réalisations, comme l'Ivoirien

Évariste, qui a conçu des cartables solaires permettant aux élèves de faire leurs devoirs le soir dans des zones sans électricité, ou l'inventrice de la lumière biologique sans électricité. Plus loin, un édito du Figaro.fr décrit l'installation du plus gros scanner et ses fonctions dans la recherche et le soin sur le cerveau, tandis qu'un entrepreneur décrit dans un billet d'opinion une pépinière de start-up, et qu'une interview évoque la création d'un incubateur d'entreprises culturelles en Belgique. La dernière leçon interroge sur les atouts et dérives de certaines innovations : certes, le robot Roméo peut aider les personnes âgées chez elles, mais êtes-vous prêt à vous laisser implanter une puce sous la peau pour ouvrir les portes et mettre en route vos appareils sur votre lieu de travail comme l'a proposé une entreprise belge à ses employés ? La démarche d'apprentissage est dynamique grâce aux allers-retours entre les documents oraux et écrits, aux nombreuses activités de concerta-



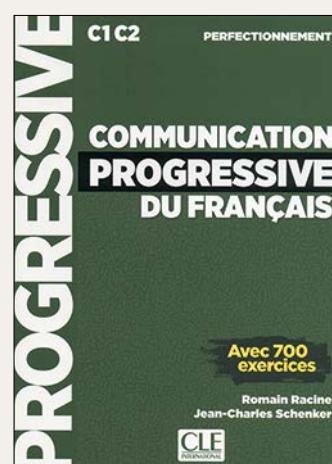
tion en petits groupes, et à l'aboutissement de chaque leçon sur une production orale et écrite (*Anous !*). Les pages *Focus-langue* et *Stratégies* connectent étroitement le travail linguistique aux documents des leçons. Ceux-ci sont notamment analysés de façon précise afin de fournir aux apprenants des matrices discursives et les expressions appropriées leur permettant de produire à leur tour une introduction à une émission de radio, une critique de film ou un texte de vulgarisation. Le dossier se termine sur un *Projet de classe* et un *Projet ouvert sur le monde*. ■

C1-C2

DIVERSITÉ DES DISCOURS, RICHESSE DES MOTS

Dans sa collection *Progressive*, CLE International publie *Communication progressive du français C1-C2* (R. Racine et J.-C. Schenker, 2018). L'ouvrage compte 8 thèmes, chacun composé de 5 scénarios : « *Le tour du monde en français* » (cohabiter avec d'autres cultures, lire la presse francophone...), « *La scientifique nature de l'homme* » (prolonger son existence, s'interroger sur un phénomène naturel, se projeter dans l'avenir de l'humanité...) ou encore « *Mille et une connexions* » et « *La culture sous toutes ses coutures* ». Chaque scénario se répartit sur 3 situations de communication : présenter une entreprise ou une association, gérer des malentendus interculturels en entreprise, promouvoir l'artisanat

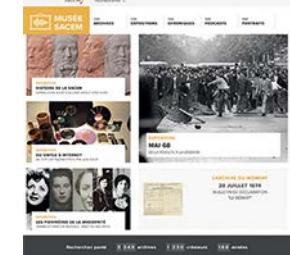
d'une région pour « Communiquer en entreprise à l'externe » ; ou partager ses opinions à propos d'une manifestation, s'indigner contre une imposture artistique, publier une critique de livre pour « S'exercer à la critique d'une production artistique ». Chaque leçon fonctionne sur une double page, texte support à gauche, activités à droite. Les supports sont des documents authentiques représentant toute la diversité que l'on peut attendre aux niveaux avancés : d'une allocution de Christine Taubira au parlement à un sketch très enlevé de Sylvie Joly, d'un extrait de Rousseau ou Makine à une notice de médicament, de nombreux genres de discours et modes d'expression sont passés en revue.



Les activités, assez brèves, portent sur la compréhension du document, le vocabulaire, les manières de dire et conduisent les apprenants à une réalisation finale, orale ou écrite, liée au genre de discours traité, pétition, nouvelle, débat, prise de position sur un forum. Le tout souvent marqué du sceau de l'humour. ■

BRÈVES

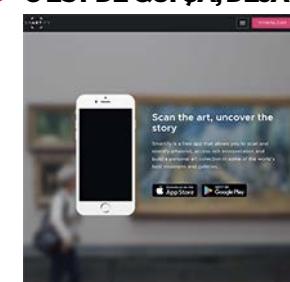
► QUAND MUSIQUE ET HISTOIRE SE RENCONTRENT



Les archives de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique (Sacem), créée en 1851, regorgent de trésors, désormais partagés au plus grand nombre sur le site *Musée Sacem*. Chansons, partitions, poèmes, déposés à la Sacem pour les protéger sont aussi accompagnés de documents administratifs. Voici ces pépites regroupées en dossiers thématiques et expositions passionnantes, côtoyant des chroniques et podcasts sur la petite et grande histoire de la musique en France. ■

<https://musee.sacem.fr>

► C'EST DE QUI ÇA, DÉJÀ ?



On connaissait Shazam, capable de vous aider à identifier en quelques secondes une chanson... mais savez-vous que désormais Smartify propose de vous aider à reconnaître les œuvres d'art ? Cette application, disponible sur iOS comme Android, vous permet d'obtenir des informations sur une œuvre en la scannant grâce à l'appareil photo de votre téléphone. Vous pourrez créer, au gré de vos recherches, un catalogue digital qui vous permettra de vous souvenir des œuvres admirées. ■

<https://smartify.org>



TOUS RESPONSABLES

Il n'est pas toujours facile d'identifier des sources fiables pour s'informer sur l'écologie ni de trouver les réponses aux questions qu'on se pose au quotidien. Voici quelques ressources pleines de bonnes idées pour vous aider à y voir plus clair, qui pourront également être facilement intégrées dans un parcours pédagogique.

Très impressionnant, le site Internet de l'Ademe (Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie) à destination des jeunes ! *M ta Terre*, c'est son nom, foisonne de documents de tous formats (vidéos, infographies, dossiers, expositions en pdf...) pour s'informer, échanger et transmettre. Tout se trouve à portée de clic pour faire le point sur le développement, l'alimentation et l'énergie durables ou même se forger une opinion sur la mode responsable (le dossier « Le revers de mon look » ou l'infographie « La mode sens dessus dessous » sont à découvrir).

Pour s'adresser au plus grand nombre, le réseau Action Climat a choisi de proposer, parmi d'autres

ressources, une bande dessinée numérique, *Planetman contre le changement climatique*, intégralement téléchargeable. Elle vise à sensibiliser à l'urgence climatique et à démontrer que des solutions concrètes sont à portée de main, un format ludique très efficace pour plonger dans le sujet.

Human, le projet pédagogique

Une série de vidéos tirées d'images du film de Yann Arthus-Bertrand autour des thèmes de l'agriculture et du développement durable ont été mises à disposition par la Fondation GoodPlanet, qu'il a créée. Ce projet singulier et passionnant autour du développement durable

inclut de nombreux dossiers et supports pédagogiques interdisciplinaires pour tous publics et de grande qualité.

Pour les plus jeunes...

Quand les sujets les plus sérieux ressemblent à des séries TV, on s'y plonge d'autant plus facilement. *Les énergivores*, des films d'animation très courts et téléchargeables, abordent sur le ton de l'humour, en une vingtaine d'épisodes, les problématiques de développement durable : obsolescence programmée, eau en bouteille, recyclage, tout y est ! Informés ? Alors plus aucune raison de ne pas s'impliquer ! ■

Flore Benard et Nina Gourevitch
Alliance française Paris Île-de-France

- <https://www.mtaterre.fr/>
- <https://reseaucanope.fr/human-le-projet-pedagogique.html>
- <http://www.energivores.tv/>

LANGUE ET QUESTIONS ACTUELLES

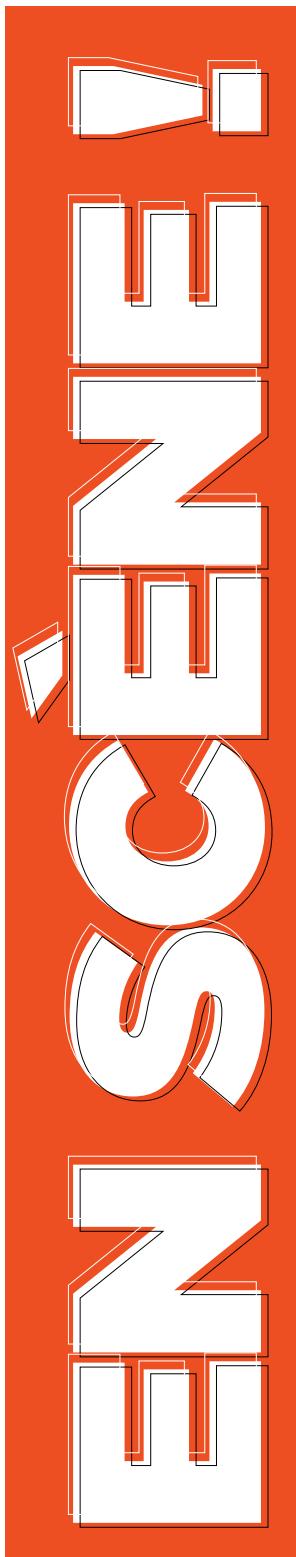
Le tout dernier *Édito*, qui achève la collection sur 5 niveaux (C. Pinson al., Didier 2018), est soucieux de proposer un matériel souple, les auteurs ayant opté pour un nombre important d'unités, chacune répartie sur 5 ou 7 pages. Le choix est grand entre les 20 thèmes proposés : les séries télévisées, l'homme du futur, les nouvelles guerres, ou encore le travail, la mémoire, le rapport à la vie et à la mort, etc.

À travers des textes d'une ou deux pages, tirés de journaux, d'essais ou de textes littéraires, soutenus par des extraits d'émissions de radio, les apprenants abordent des questions actuellement débattues dans la société française : l'intelligence artificielle et le transhumanisme représentent-ils une menace ? qu'est-ce que la psychiatrie citoyenne ? quelle attitude adopter face à la diffusion de fausses informations ? pour ou contre le revenu universel ? comment se manifeste l'engagement en art ? La production orale se répartit entre discussions en petits groupes et exposés. La production écrite proposée dans le livre élève s'inscrit pour l'essentiel dans l'interaction sur des forums ou des réseaux sociaux, le cahier d'activités proposant résumés, synthèses ou écritures créatives. Les pages « vocabulaire » comportent de nombreuses données lexicales présentées sous forme de listes et combinées à des activités communautatives de réemploi.

Des *Jeux de culture générale* offrent une respiration ludique en fin d'unité : retrouver les créateurs de modèles de haute couture ; situer des dates importantes pour la langue française ; associer des lieux et des romans ; imaginer les thèmes de films à partir de leurs affiches, etc. La diversité de l'ouvrage permet à chacun de tracer son propre itinéraire de perfectionnement dans les thèmes proposés. ■

Ch. P.





© Ljupco Smokovski - Adobe Stock



MAIS OÙ EST DONC ORNICAR ?!

Dans un commissariat de police.

LA FEMME: Où peut-il être Monsieur l'inspecteur ?

L'INSPECTEUR: Attendez. Calmez-vous et reprendons tout depuis le début. Votre grand-père, nommé Ornicar a disparu depuis ce matin.

L'HOMME: Oui c'est cela. Habituellement il fait une petite promenade matinale et il revient, mais cette fois-ci il n'est pas rentré.

LA FEMME: Et nous sommes inquiets car il a des médicaments à prendre.

L'INSPECTEUR: Vous êtes sûrs qu'il n'est ni chez lui, ni chez un ami ?

L'HOMME: Oui, car nous habitons dans la même

maison et nous avons appelé tous ses proches, or personne ne l'a vu depuis.

L'INSPECTEUR: Tranquillisez-vous. Je sais que c'est inquiétant mais sachez que dans la plupart des cas on retrouve la personne dans les 48 heures.

LA FEMME: J'aimerais vous croire inspecteur.

L'homme et la femme rentrent chez eux.

LA FEMME: Je suis inquiète

L'HOMME: Calme-toi chérie. Ni toi ni moi ne pouvons rien faire pour l'instant. Il faut attendre un peu.

LA FEMME: Ce n'est pas dans ses habitudes de partir comme ça. Il a peut-être fait une mauvaise rencontre ou bien il a été renversé par une voiture...

L'HOMME: Tu sais bien que c'est impossible car en cas d'accident on nous aurait appellés. Or, ni la police, ni les hôpitaux ne nous ont contactés. Donc il faut juste se détendre et attendre un petit peu. Il va revenir c'est sûr. Chérie, qu'est-ce que tu fais ?

LA FEMME: Je consulte son compte en banque...

AVANT DE COMMENCER

Particularité lexicale: les conjonctions de coordination (mais, ou, et, donc, or, ni, car).

6 personnages.

Si vous souhaitez publier une vidéo de votre mise en scène sur www.fle-adrienpayet.com, envoyez un courriel à adrien-payet@hotmail.com



et tu ne devineras jamais ce que je viens de découvrir.

L'HOMME: Quoi ? Mais parle !

LA FEMME: Le compte est vide. Il n'y a plus d'argent !

L'HOMME: Oh mon dieu ! Tout ça est très étrange...

LA FEMME: Tu as raison. Donc remets ton manteau, on repart mais à la banque cette fois !

L'homme et la femme, plus désespérés que la première fois, se rendent à la banque.

LA FEMME: Pourquoi, dans les banques, il y a toujours un guichet en plus mais qui n'est pas ouvert ?

L'HOMME: Oui et il y a toujours des gens qui râlent or tout le monde sait que le guichet n'ouvrira pas.

LA FEMME: J'ai pris ses papiers, tiens. (*Une feuille tombe.*) Oh, mais qu'est-ce que c'est que ça ? !

L'HOMME: C'est un mot d'Ornicar mais je n'arrive pas à le lire.

LA FEMME: « Si vous lisez ce message, c'est que je ne suis plus là. Je donne tout mon héritage à l'association de protection des hippocampes, car comme vous le savez ces petites bêtes en voie de disparition sont ma plus grande passion. Je ne me fais pas de soucis car je sais que vous me comprendrez. Ornicar »

L'HOMME: Je ne comprends rien...

LA FEMME: Moi non plus... mais qu'est-ce que c'est que cette histoire d'hippocampes ? !

LE GUICHETIER: Numéro 113 !

LA FEMME: Bonjour Madame, c'est pour savoir si notre grand-père Ornicar est venu retirer une

somme de 120 000 euros hier.

LE GUICHETIER: Je suis désolé, mais sans autorisation de votre grand-père, je ne peux pas vous donner cette information. Donc revenez avec une autorisation. Numéro 114 !

Sur une chaise longue, Ornicar déguste un cocktail en regardant la mer.

ORNICAR: Enfin tranquille ! Quand je pense à toutes ces années à vivre cette petite vie sage et ordonnée. (*Il regarde son téléphone.*) Tiens, 48 messages en absence. Mes petits-enfants... je les aime bien, mais qu'est-ce qu'ils sont ennuyants avec leurs précautions. « *Prends tes médicaments et n'oublie pas tes clefs et fais attention au gaz et ferme bien ta porte et ne sors pas sans ton chapeau !* » Ni vous ni personne ne peut me traiter comme un enfant, j'ai 83 ans je peux décider de ma vie comme je l'entends ! Or personne ne m'écoute, personne ne prend ce que je dis au sérieux. Dix fois je leur ai dit que j'allais partir au paradis ! Donc, j'y suis !

LE SERVEUR: Bienvenue au Paradis Beach, Monsieur. Vous voulez un autre cocktail fraise litchi framboise ?

ORNICAR: Avec plaisir !

LE SERVEUR: Juste pour information, vous êtes là pour combien de temps, Monsieur ?

ORNICAR: Quelle question étrange... Mais pour l'éternité ! ■

EXPLOITATION PÉDAGOGIQUE

1. Faire comprendre le texte

Demander aux apprenants de faire des hypothèses sur le sens du titre à partir de la photo. Qui cherche-t-on ? Quel âge a-t-il ? Demander s'ils connaissent déjà cette phrase mnémotechnique pour retenir les conjonctions de coordination (mais ou et donc or ni car).

Proposer une première lecture individuelle du texte. Travailler sur les mots incompris puis faire lire le texte à voix haute. Demander aux apprenants de bien mettre le ton.

2. Travail sur les aspects langagiers

Les conjonctions de coordination :

Demander aux apprenants de souligner toutes les conjonctions de coordination dans le texte (mais / ou / et / donc / or / ni / car) Faire un retour rapide sur le sens et l'utilisation de chaque conjonction de coordination :

- **mais** : marque l'opposition, la différence
- **ou** : exprime un choix
- **et** : exprime l'addition (un café et deux sucres)
- **donc** : exprime la conséquence (je suis fatigué donc je dors beaucoup)
- **or** : exprime une opposition qui introduit une nouvelle donnée importante
- **ni** : correspond aux conjonctions « et » et « ou » dans un contexte négatif
- **car** : exprime la cause

3. Faire réagir

Faire réagir les apprenants sur les actions du grand-père et la réaction du petit-fils et de sa femme.

Puis leur demander d'exprimer en binôme comment ils souhaitent vivre les dernières années de leur vie.

réfléchir sur la question de l'infantilisation des personnes âgées. Est-ce le cas dans votre pays ?

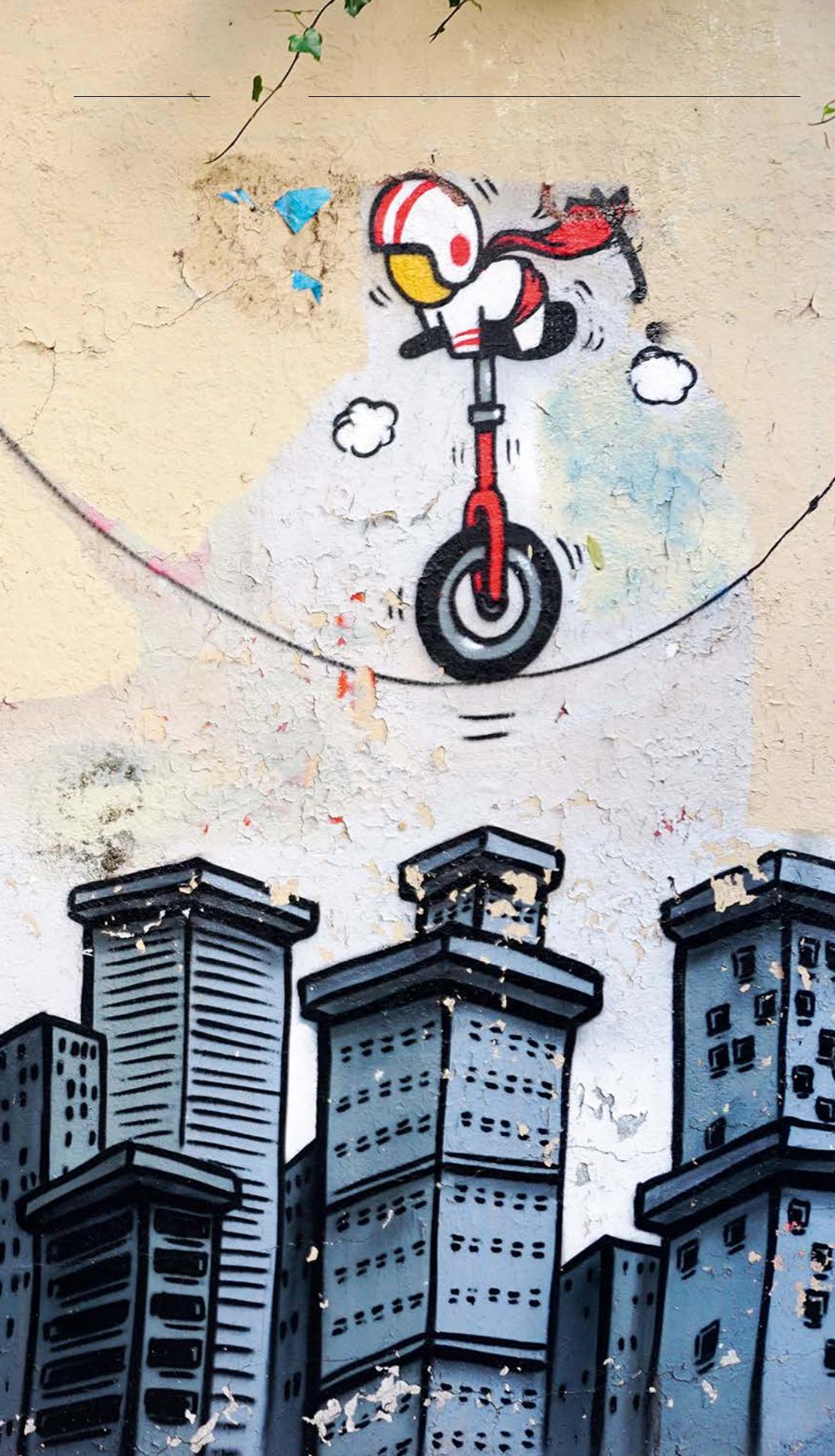
4. Mettre en scène

Le jeu d'acteur: Demander aux apprenants de parler fort pour se faire entendre et de s'impliquer dans leur interprétation.

Les décors et accessoires: Séparer la scène en trois espaces : le commissariat, l'appartement, la banque. Laisser un espace pour la plage à la fin de la scène. Chercher les costumes appropriés aux différents personnages. ■



L'ÉDUCATION ET LA CULTURE, CLÉS DES QUARTIERS DÉFAVORISÉS



C'est une évidence partagée par les décideurs politiques, économiques ou éducatifs : une bonne partie de l'énergie créative de la France de demain viendra de ses quartiers défavorisés. Pourtant, cette jeunesse de banlieue occupe plus régulièrement la rubrique faits divers des journaux que la une de leurs suppléments économiques. C'est que le déterminisme social est une malédiction des plus tenaces, qui veut que naître dans un milieu modeste se porte fréquemment comme un fardeau tout au long d'une vie. Comment sortir de ce cercle vicieux ? L'école, en premier lieu, se doit d'offrir à ces jeunes de devenir « la relève », comme l'indique dans le titre de son livre Claire Marin, enseignante en banlieue parisienne durant 15 ans. Si elle annonce que les clés du succès scolaire sont bien connues, elle souligne également que réussir socialement peut-être mal vu et mal vécu, voire tabou. De son côté, la fondation Culture & Diversité favorise l'accès des jeunes à de grandes écoles des arts et de la culture, afin de limiter cette reproduction sociale. Avec un objectif clair : « *Briser le plafond de verre qui fait qu'un élève de milieu modeste va s'interdire de viser une école de renom.* » Autre moyen de faire changer les habitudes et la manière de penser : la pratique sportive, qui peut illustrer les valeurs de la République comme le montre la récente victoire de la France en Coupe du monde de football, ou l'Académie Bernard Diomède, qui s'applique autant à former des têtes bien faites que d'habiles footballeurs. Ce dossier se clôture sur la présentation de deux programmes innovants en matière de musique et de visibilité médiatique, car la reconnaissance ne peut se faire que si la société écoute ce que ces jeunes ont à dire, ou à chanter. ■



FRANCE
MÉDIAS
MONDE



RETROUVEZ LA FICHE PÉDAGOGIQUE
EN PAGES 79-80 ET LE REPORTAGE
AUDIO SUR WWW.FDLM.ORG



«ILS NE SONT PAS AUSSI FORMATÉS QU'ON POUVAIT L'ÊTRE »

Les « jeunes de banlieue », Claire Marin les connaît bien. Professeure de philosophie en classe préparatoire à Cergy-Pontoise, en région parisienne, ce sont ses élèves. Certains sont même devenus des amis. Loin des clichés, c'est sur leur réussite aussi inattendue qu'exemplaire qu'elle a choisi de s'attarder.

PROPOS RECUEILLIS
PAR CÉCILE JOSSELIN



© Éditions du Cerf

Philosophe, écrivain et professeure, **Claire Marin** est l'auteure de plusieurs livres consacrés à l'épreuve de la maladie et à la relation de soin, des essais (*L'homme sans fièvre*, Armand Colin, 2013; *La maladie, catastrophe intime*, Puf, 2014) et un roman (*Hors de moi*, Allia, 2008).

Vous montrez dans *La Relève* que les élèves ont autant à apprendre à leur professeur que l'inverse. Que vous ont-ils appris durant ces quinze années d'enseignement ?

Claire Marin : On n'imagine pas dans quelles conditions certains jeunes doivent vivre ou même survivre. Les voir se débattre dans des difficultés insoudables et réussir malgré tout apporte un peu d'humilité. On se rend compte de la chance que l'on a pu avoir. C'est alors une sorte de cercle vertueux car, il ne faut pas se voiler la face, les professeurs ont aussi leurs moments de découragement. Dans ces moments-là, cela donne un peu de combativité. On ne peut pas se laisser trop aller à la résignation quand on voit l'énergie que certains déploient pour s'en sortir. Et puis, ils nous donnent l'occasion de nous remettre en question, de nous interroger sur nos conceptions pédagogiques et notre conception de la réussite. Dans ce sens-là, c'est très formateur.

Vous rappelez que 40 % des élèves issus des milieux défavorisés sont en difficulté scolaire. Que faudrait-il faire selon vous pour que cela change ?

On connaît les solutions. À Cergy, nous avons un lycée de la deuxième chance pour des élèves décrocheurs. Ces jeunes bénéficient d'un plus fort encadrement, d'un vrai temps de tutorat. Ils sont dans de petites classes. L'équipe éducative intervient avec l'aide d'un médecin scolaire et d'un psychologue. Quand on y met les

moyens, cela fonctionne ! Cette année, ils ont eu des résultats exceptionnels. Il faudrait pouvoir mettre en place plus de dispositifs de ce type, mais c'est évident que cela demande énormément de moyens. Cela exige aussi une bonne dose d'ingénierie pédagogique mais on a des professeurs qui sont prêts à s'investir dans cette voie et qui le font bien !

Vous dites dans votre livre que l'on ne sait jamais de quoi est capable un élève. Avez-vous été surprise par la trajectoire de beaucoup d'élèves ?

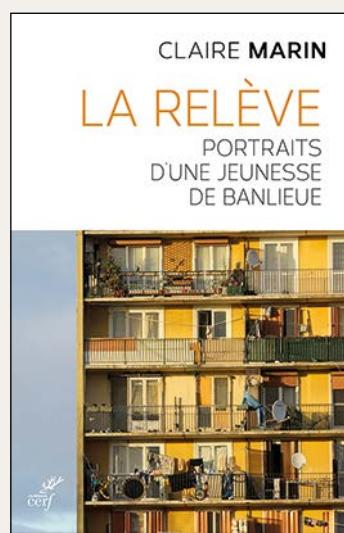
Oui, notamment des trajectoires qui ne sont pas linéaires. J'ai par exemple des étudiants qui commencent une

école de commerce et qui s'arrêtent pour essayer autre chose. Ils peuvent devenir peintre puis recommencer des études pour devenir scénariste par exemple. C'est intéressant de voir comment ils arrivent à se servir d'un enseignement pour en faire tout autre chose. C'est d'ailleurs peut-être ce qui caractérise le plus ces jeunes. Ils ne sont pas aussi formatés qu'on pouvait l'être. Ils sont plus résolus à ne pas se laisser enfermer dans des cases, quitte à vivre dans des conditions plus précaires.

Quelles sont les clés de la réussite des jeunes de banlieue ? Sont-elles différentes de celles des autres jeunes ?

EXTRAIT

« Marwane triche, ment comme si rien n'importe, comme si le monde tout entier était faux [...] Nous travaillons sur la base de la confiance avec nos étudiants. Visiblement, ce n'est pas ainsi qu'il faut faire. L'équipe professorale se sent incomprise. Marwane obtient le passage en deuxième année malgré notre veto. Certains d'entre nous appréhendent le retour de l'étudiant à la rentrée suivante. Mais il fait profil bas, sérieux, appliqué. Méconnaissable. Il travaille dur, il s'obstine et progresse. Parfois, il faut croire en eux malgré nous, malgré nos certitudes. Il faut croire que le plus teigneux a tout simplement peur de ne pas y arriver. Il faut attendre que la confiance s'établisse, que le masque tombe pour voir ce qu'on croyait impossible. Des années d'expérience n'y change rien. On ne sait jamais ce dont un élève est capable. » ■



Claire Marin, *La Relève. Portraits d'une jeunesse de banlieue*, Édition du Cerf, 2018, p. 98-101



▲ Image extraite du film *Les Héritiers* (2014), de Marie-Castille Mention-Schaar, avec Ariane Ascaride et Ahmed Dramé.

Il y a des clés de succès communs à tous, notamment le soutien de la famille. Si l'élève est soutenu et valorisé dans ses études, il a clairement plus de chance de réussir. Cela peut passer par de petites choses, comme lui préparer à dîner le soir ou passer un coup de fil d'encouragement quand il a une mauvaise note. Ce qui est très dur pour ces élèves c'est de se retrouver sans lien familial. Après, le moteur peut aussi être une dynamique de groupe. Certains constituent une bande de trois ou quatre qui se motivent les uns les autres. Ils se serrent les coudes. Parfois, ils habitent ensemble. C'est un élément de réussite qui est assez récurrent et qui fonctionne bien. D'autres facteurs peuvent intervenir. Cela peut être une revanche à prendre, des choses à prouver, des modèles qui fonctionnent parfois très fortement. Souvent, les figures d'autodidacte les fascinent.

Comment est ressentie et gérée la réussite en banlieue ?
C'est compliqué parce que cela peut être considéré comme tabou pour eux de réussir là où personne d'autre dans leur famille n'a réussi. C'est souvent une source de fierté, mais cela peut aussi être un motif de culpabilité car cela revient à passer du côté des « exploiteurs ». C'est donc très ambivalent. Dans les histoires les plus sombres, j'ai aussi vu des étudiants qui, du fait de leur réussite, sont devenus un peu la vache à lait de leur famille ou de leurs copains de cité. Ils se sentent obligés de rendre service. Il y a alors parfois des formes d'instrumentalisation de vieilles amitiés ou de liens familiaux.

En lisant votre livre on sent que vous vous êtes intéressée à eux bien au-delà de la seule sphère scolaire. Est-ce la seule façon de les aider vraiment, les

prendre dans leur ensemble, avec leur environnement ?

C'est vrai que parfois mes échanges avec eux vont au-delà d'un cadre purement pédagogique mais c'est sans doute aussi lié à la matière que j'enseigne. En philosophie, on aborde des questions qui peuvent résonner de manière très intime. Cela arrive peut-être plus qu'en mathématiques ou en physique. Personnellement, je ne vois pas comment je pourrais faire autrement, surtout quand la sollicitation vient des élèves eux-mêmes... Car il ne s'agit pas non plus d'être envahissant. Juste d'être présent quand ils en ont besoin.

La limite de ces voies d'intégration scolaire n'est-elle pas aussi qu'elles ne solutionnent pas forcément les problèmes de discrimination auxquels ils sont confrontés ensuite ? Ne court-on pas

le risque de décevoir leurs espoirs et leur confiance dans le système ?

C'est une vraie question car il faut bien reconnaître que le fait d'avoir un diplôme d'une grande école ne fait pas disparaître un certain nombre de préjugés qui existent encore bel et bien dans le monde du travail. Et pour certains de nos étudiants, c'est une vraie désillusion quand ils réalisent que malgré tous leurs efforts, les opportunités de recrutement ne sont pas les mêmes. Alors, il y a deux solutions. Soit ils vont dans des pays où ce biais-là est moins fort comme en Australie, au Canada ou au Moyen-Orient – où leur religion et leur origine ethnique pourront même parfois constituer un atout –, soit ils prennent le parti de résister, de faire leurs preuves envers et contre tout pour finir par obtenir gain de cause. Et cela arrive de plus en plus. ■



▲ Dans le cadre de l'opération Égalité des chances, la Fondation Culture & Diversité propose aux élèves de milieu modeste des programmes en école de cinéma...

▲ ... mais aussi en arts appliqués.



AUX ARTS, CITOYENS !

Crée en 2006 par l'homme d'affaires et mécène français Marc Ladreit de Lacharrière, la Fondation Culture & Diversité vise un accès égal pour tous aux pratiques artistiques et le partage de repères culturels communs. Elle œuvre ainsi dans toute la France, et même en dehors, afin que les jeunes issus de l'éducation prioritaire puissent accéder aux arts et à la culture. L'action de la Fondation et ses programmes sont reconnus et soutenus par l'État français. Depuis sa création il y a 12 ans, ils ont déjà accueilli plus de 35 000 élèves.

PAR SARAH NUYTEN

Origininaire de Normandie, Laurine est costumière-réalisatrice, diplômée depuis juin 2017. En septembre dernier, elle est partie 5 mois au Mexique pour rejoindre une compagnie de marionnettes. «*J'y ai appris l'art de travailler le bois, la résine, de penser les mécanismes et donc d'explorer un domaine différent du mien*, explique-t-elle. *J'étais jusqu'alors habituée à travailler dans un atelier où les fils et aiguilles règnent en maître. Là-bas, c'est la scieure de bois qui était omniprésente.*» Un enrichissement professionnel incontestable pour la jeune femme, qui a pu réaliser ce voyage grâce à l'appui financier de la Fondation Culture & Diversité. «*Sans la Fondation je ne*

serais tout simplement pas partie, poursuit Laurine. Depuis que je suis en études supérieures, je passe toutes mes vacances à travailler pour pouvoir financer mon cursus. La période n'était pas très propice aux économies...» Comme elle, nombreux sont les jeunes, lycéens ou étudiants, pour qui la Fondation a été un coup de pouce déterminant. Depuis son lancement il y a 12 ans, plus d'un million d'euros de bourses ont été alloués à l'accompagnement des jeunes. Crée par le chef d'entreprise et mécène Marc Ladreit de Lacharrière, la Fondation Culture & Diversité a, plus globalement, deux objectifs principaux : travailler à l'égalité des chances et à plus de cohésion sociale par le biais de la culture et des arts.



▲ La Fondation invite aussi les jeunes à découvrir les musées, comme ici au Louvre.

Pour l'égalité des chances...

« C'est un constat problématique au sein des grandes écoles de la culture : il y a un manque flagrant de représentation des jeunes issus de milieux modestes », affirme Saïd Berkane, délégué général adjoint de la Fondation. Notre action vise à limiter cette reproduction sociale systématique et à faire en sorte qu'il y ait plus d'élèves boursiers. »

La fondation agit ainsi sur plusieurs plans, en partenariat avec de grandes écoles comme La Fémis (cinéma), l'Institut national du patrimoine (conservateurs et restaurateurs), l'Institut national de l'audiovisuel, l'ENS Louis-Lumière (cinéma, photo et son) ou encore l'École du Louvre (métiers du patrimoine). Des représentants de ces institutions vont dans les collèges et les lycées d'éducation prioritaire afin de présenter leurs programmes, les débouchés et les bourses.

À l'inverse, les écoles accueillent parfois des élèves en leur sein pour une présentation encore plus concrète. Plus de 200 établissements scolaires et une soixantaine de grandes écoles de la culture sont partenaires. « À mon sens, ajoute Saïd Berkane, l'une des actions les plus importantes

est l'information car la plupart de ces jeunes ne savent même pas que ces concours et ces filières existent. Quelque chose les pousse à penser que la culture, ce n'est pas pour eux. »

Les élèves les plus motivés peuvent ensuite participer à des stages pour préparer les concours d'entrée aux écoles. « On ne travaille pas uniquement avec des écoles prestigieuses », précise Julie Bourdel, chargée de mission et responsable notamment du programme Égalité des chances en école d'arts appliqués. Mais il est fondamental de briser le plafond de verre qui fait qu'un élève de milieu modeste va s'interdire de viser une école de renom. » Hicham a pu entrer à l'École d'architecture de la ville & des territoires de Marne-la-Vallée grâce au programme Égalité des chances. Il raconte : « Quand on vient d'un bac pro, on pense qu'on ne pourra jamais intégrer une école d'architecture. L'autocensure est très forte. »

Les jeunes soutenus par la Fondation Culture & Diversité ont des profils très variés. Certains vivent en milieu rural isolé, d'autres au sein d'un tissu très urbanisé ou sont issus de l'immigration. La Fondation intervient dans toute la France, sur la base d'un

critère objectif : le revenu des parents. L'accompagnement ne s'arrête pas là. La Fondation propose un suivi aux étudiants tout au long de leurs études supérieures, sous la forme d'un soutien pédagogique et d'une aide financière, mais aussi en leur permettant d'avoir accès à de nombreux lieux de culture. « J'ai pu obtenir une bourse de 1 000 euros pour me loger pendant mon année de prépa à Sète. Et je vais la percevoir durant toute ma scolarité », explique Inès, admise aux Beaux-Arts de Nîmes. Je suis aussi invitée à des vernissages à Paris, à des brunchs où les élèves se retrouvent pour partager leurs expériences. C'est comme une grande famille avec qui parler de nos inquiétudes et de nos réussites. » Enfin, les jeunes diplômés sont épaulés dans le début de leur vie professionnelle via des offres de stages et d'emplois, l'aide du réseau, des programmes de résidence de création, etc.

... et la cohésion sociale

L'autre grand axe de travail de la Fondation est la cohésion sociale : « Nous sommes convaincus que l'action artistique et culturelle est vectrice d'une meilleure compréhension de l'autre et

donc d'unité », résume Saïd Berkane. Le partage de repères culturels et les pratiques artistiques sont encouragés à travers diverses actions, toujours à destination des jeunes issus de milieux modestes. « Avant, je n'allais jamais au musée », concède Kalidou, qui a suivi la préparation aux concours d'école de journalisme. Grâce à la Fondation, je peux profiter d'invitations pour le musée du Louvre, le musée d'Orsay, et même d'un pass pour aller au palais de Tokyo. Cela m'a permis de voir des expositions par moi-même et de me rendre plus régulièrement dans des lieux culturels. »

La Fondation récompense aussi chaque année les meilleures actions d'accès aux arts et à la culture avec des prix. Elle a aussi lancé l'opération Slam à l'école, ainsi qu'un trophée d'improvisation en partenariat avec des compagnies théâtrales. À noter, enfin, le programme expérimental Arts, Cultures et Prévention (voir p. 61), en place depuis 2 ans dans le Nord. Pour Saïd Berkane, « il faut continuer de travailler à diversifier la culture, pour permettre aux sculpteurs, aux cinéastes, aux plasticiens, bref aux artistes de demain d'être le reflet du monde dans lequel ils évoluent ». ■



LA VICTOIRE DE LA FRANCE DES TERRITOIRES

▲ L'équipe de France lors des demi-finales de la dernière Coupe du monde, contre la Belgique. Le 10 juillet, à Saint-Pétersbourg.

Champions du monde ! 20 ans après sa première couronne, l'équipe de France se hisse une nouvelle fois sur le toit de la planète football. À la France « Black Blanc Beur » de 1998, a répondu une France des territoires, celle des petits clubs qui font, parfois, les grandes vedettes.

PAR SÉBASTIEN LANGEVIN

Ce week-end avait été interminable d'attente. Il a explosé de liesse peu après 19 heures, heure de Paris-Champs Élysées, ce dimanche 15 juillet. 20 ans après 1998, la France est de nouveau championne du monde de football. On peut revenir sur le parcours des Bleus, poussifs dans la phase de poule, puis réveillés pour un France-Argentine d'anthologie, jusqu'à la finale contre le petit poucet croate. Mais une fois le sommet atteint, l'ascension importe peu, demeure l'éternité à contempler. Parce que partout dans le monde le football dépasse très largement le cadre sportif et se transforme une fois tous les quatre ans en un phénomène social de premier ordre, il est toujours significatif de scruter comment la communauté nationale



et internationale vit l'évènement. Cette seconde étoile accrochée sur le maillot tricolore permet ainsi de mesurer dans quel sens a tourné la planète en 20 ans.

Bondy, Marseille, Jeumont...

Aux « Blacks Blancs Beurs » de 1998, se sont substitués des « Bondy, Marseille, Jeumont ». Est-ce pour répondre aux moqueries internationales, reprises en chœur par différents nationalistes de par le monde, qui ont fait de l'équipe de France la sélection du continent africain ? Dès les premiers jours de la compétition, les réseaux sociaux du continent africain s'amusaient ouvertement et avec légèreté du Camerounais Samuel Umtiti, qui fait une passe à l'Angolais Blaise Matuidi, qui glisse la balle au Guinéen Paul Pogba, et à la fin... c'est la France qui marque ! Au fur et à mesure que les Bleus progressaient dans la compétition, cette pochade inoffensive a été récupérée sans humour aucun pour discréditer l'équipe de France. Après la victoire, on a surtout vu, malgré ou à cause de ces sarcasmes malsains, que les jeunes Samuel, Blaise et Paul avaient grandi en famille et

Le nouveau « héros national », le jeune Kylian Mbappé, originaire de Bondy (Seine-Saint-Denis). Son image ainsi que celle de ses coéquipiers a été projetée sur l'Arc de triomphe le soir du sacre mondial, le 15 juillet.



en football respectivement à Fontenay-sous-Bois (Val-de-Marne), Lyon (Rhône) et Roissy-en-Brie (Seine-et-Marne).

Au-delà d'une couleur de peau héritée du passé colonial de la France, ces joueurs devenus stars ont été remarqués, entraînés, élevés au sein du système sportif français, reconnu comme l'un des plus performants au monde en termes de détection. Qu'est-ce qui choque donc les racistes de tous poils qui voient rouge lorsque les Bleus sont un peu trop noirs à leur goût ? Certainement une mauvaise compréhension du modèle intégrationniste de la République, qui veut que l'on s'attache avant tout aux valeurs communes plus qu'aux particularismes préservés par les sociétés dites communautaristes.

« Grandir ensemble »

Le populisme et les nationalismes rances ont le vent en poupe, en Europe et en dehors. Cette France qui se définit avant tout par son « grandir ensemble » a certainement de quoi énerver les nationalismes obtus. Les champions du monde 2018 ont pourtant remis le drapeau tricolore à l'honneur et se sont plu à entonner l'hymne de la Marseillaise à gorge déployée. Et de donner l'exemple à un peuple français qui a oublié que l'extrême droite a un temps voulu, et presque réussi, à confisquer ces symboles de la République.

Autre « lieu de mémoire », l'Arc de triomphe associait fièrement la ville d'origine au nom de chacun de ses 23 héros au soir du 15 juillet. Comme pour dire que cette coupe n'avait pas été gagnée par la France mais par tous les Français. De nombreux joueurs sont aussi retournés dans la ville de leurs premiers crampons, la Coupe du monde sous le bras, comme Benjamin Pavard à Jeumont, dans le Nord de la France, Antoine Griezmann à Mâcon (Saône-et-Loire), ou la nouvelle vedette du foot français, Kylian Mbappé, à Bondy, en banlieue parisienne. Alors que la France de 1998 s'est vue comme une chatoyante mosaïque d'origines, celle de 2018 se vit comme un creuset d'humilité où se forgent de saines individualités. Une piste aux étoiles... ■

ACADEMIE BERNARD DIOMÈDE : L'AUTRE VOIE DU FOOT

PAR CLÉMENT BALTA

D'anciens champions du monde ont su mettre à profit leur notoriété en faveur de l'éducation et de l'insertion sociale.



Bernard Diomède procéda à la remise de maillot d'une pensionnaire de l'Académie.

« Le football, ce n'est pas que le foot professionnel et ses dérives. On ne parle pas assez de ceux qui utilisent ce sport pour permettre aux enfants de s'éduquer plus sereinement et plus facilement autour de leur passion. » Lilian Thuram parle en connaissance de cause, lui a créé une fondation pour éduquer contre le racisme (voir notre entretien, FDL 417, p. 12-13). Celui dont il parle, c'est Bernard Diomède, son camarade de chambre lors de la Coupe du monde victorieuse de 1998. Avec l'aide de sa femme Delphine, il a de son côté fondé voilà dix ans une académie qui porte son nom.

Son but : permettre à des collégiens et des lycéens de s'adonner à leur sport favori tout en misant sur les études et le vivre-ensemble. Tout part d'un énorme sentiment de gâchis ressenti par l'ancien champion du monde, passé par le centre de formation de l'AJ Auxerre et qui a vu nombre de ses anciens camarades ne pas passer professionnels et se retrouver sans alternative, dans l'impasse. « Seuls 10 % des jeunes en centres de formation deviennent pro. Pour l'écrasante majorité qui reste sur le carreau, c'est un choc psychologique et humain », déclare Bernard Diomède.

Avec son Académie, il entend donner la possibilité à 80 jeunes, garçons et filles (une section féminine a été ouverte en 2012), de concilier parcours scolaire et pratique régulière du football au sein de l'établissement scolaire Saint-Nicolas d'Issy-les-Moulineaux (Hauts-de-Seine), grâce à des horaires aménagés et un encadrement d'éducateurs diplômés. Bernard Diomède résume son projet en trois axes : le scolaire, le sportif et le social. « Nous ne voulons pas former les footballeurs de demain, mais les adultes de demain. » Résultat : 100 % de réussite au bac cette année ! Certains centres de formation ne dépassent pas les 15 %...

L'Académie repose sur 5 programmes éducatifs et citoyens qui « encouragent l'épanouissement personnel des jeunes et leur sens des responsabilités », favorisant notamment l'égalité des chances et l'insertion professionnelle. Un autre ancien coéquipier, un certain Didier Deschamps, qui s'y connaît en termes de réussite, salue ainsi le travail accompli : « Le plus important dans la vie c'est d'avoir des valeurs. Et celles que véhicule Bernard à travers son Académie sont les vraies valeurs, les références dont ont besoin les jeunes. Certes le sport est là, mais au-delà du sport c'est avant tout l'éducation, la scolarité. Son projet est fabuleux, et on voit aujourd'hui le résultat. C'est un bel exemple pour nous tous. » ■

Cette plateforme Web collaborative se définit comme un média grand public et a pour but de valoriser les actions de terrain dans les quartiers. Un projet largement soutenu, et même au-delà des cités.

PAR SARAH NUYTEN

► Reportage sur l'opération citoyenne et éducative « Mix'Art », dans un collège de Tremblay-en-France (Seine-Saint-Denis).



BANLIEUES CRÉATIVES : « POUR LE MEILLEUR ET POUR LE DIRE »



Pour le meilleur et pour le dire, voilà le leitmotiv de Banlieues Crétives. Crée en 2013, cette plateforme Web collaborative, portée par l'association « Permis de vivre la ville » qui œuvre en faveur du développement des zones urbaines en difficulté avec le concours des habitants, vise à valoriser les actions de terrain. Elle s'adresse autant aux habitants qu'aux politiques, journalistes, chercheurs et curieux en tout genre, avec des interviews et des reportages sur et dans les banlieues. De quoi valoriser la culture

des cités mais aussi créer des passerelles. « De l'extérieur il y a cette barrière constituée de tous les clichés négatifs qu'on peut avoir; mais pour moi la culture des cités c'est l'innovation, la nouveauté », estime Rachid Santaki, scénariste et romancier.

Animé par une équipe de journalistes, réalisateurs, graphistes et des jeunes en insertion, ce média atypique traite principalement de la créativité artistique, associative et entrepreneuriale des quartiers populaires. « Les banlieues sont considérées comme un problème, explique le sociologue

Didier Lapeyronnie. Banlieues Crétives a ceci de bien de montrer dans l'espace public qu'il n'y a pas forcément que des problèmes, il y a aussi des solutions, qui viennent des gens eux-mêmes. » De quoi transformer le regard porté sur les banlieues, mais aussi en proposer un autre traitement médiatique. « Dans les grands journaux, on parle toujours de trafic de drogue ou de l'optimisme « paradoxal » des habitants de banlieue, dénonce Assa Diarra, une jeune reporter. C'est caricatural. C'est aussi pour ça qu'en banlieue, les médias ne sont pas pris au sérieux et suscitent la méfiance. »

Un traitement médiatique qui pose problème

Le journaliste Philippe Mperlant, créateur d'une formation au journalisme multimédia ouvert à des jeunes de quartier, le confirme : le traitement des banlieues par les médias traditionnels est problématique. « On ne consacre pas assez de temps sur place, on fait les choses à toute vitesse, on essaie de trouver 2 ou 3 personnages qui vont incarner le propos qu'on veut tenir, parce qu'en général on y va avec une idée définie d'avance, puis on trouve des experts dont on s'interroge parfois un peu sur la légitimité, regrette-t-il.

On est rarement dans la complexité de la réalité, à montrer à la fois ce qui est difficile (...) et toute l'énergie. C'est comme si la banlieue, les quartiers, étaient un bloc homogène, comme s'il se passait la même chose partout : la délinquance, le deal, etc. »

Au contraire, pour l'anthropologue Marc Hatzfeld, auteur de plusieurs livres sur le sujet, il convient de souligner la richesse de la culture des cités. « Elle produit des émotions très fortes – beaucoup plus à mon sens que la culture des gens qui sont davantage installés dans les milieux plus traditionnels, plus urbains, plus protégés –, parce qu'elle est tiraillée par des contradictions terribles. » Explorer ces contradictions avec bienveillance, en impliquant les acteurs de ces territoires, c'est ce qui se joue sur Banlieues Crétives. Décédé en 2015, le sénateur PS de Seine-Saint-Denis et parrain du projet Claude Dailly, ardent défenseur des banlieues, soutenait l'action de Banlieues Crétives en ces termes : « Je pense qu'il faut réconcilier la société française avec ses banlieues. Il faudrait arrêter qu'on dise « eux » et « nous », dans les deux sens. (...) On est une seule République, une seule France, et les banlieues en font partie. » ■

Le projet « Arts, Cultures et Prévention » est l'un des programmes portés par la Fondation Culture & Diversité. Mené sur 3 ans, ce programme expérimental a pour but de permettre à des jeunes suivis par des éducateurs de rue d'accéder à la culture. L'action est menée dans le département du Nord, au sein de 6 institutions culturelles locales. À Roubaix, l'atypique salle de concerts La Cave aux Poètes s'est lancée dans l'aventure il y a 2 ans, en binôme avec l'association de prévention et d'éducation spécialisées Horizon9. **Émeline Jersol**, en charge de l'action culturelle et de la programmation jeune public à la Cave aux Poètes, est l'une des référentes sur le projet.

PROPOS RECUEILLIS PAR SARAH NUYTEN



▲ Image extraite de la web-série documentaire de Philippe Brault pour la Fondation : sur la scène de la Cave aux Poètes, à Roubaix.

QUAND LA CULTURE REDONNE DES AILES, AUX JEUNES ISOLEÉS



▲ Émeline Jersol.

Marier l'éducation spécialisée et un lieu de culture, est-ce que ça allait de soi ?

L'envie était là, mais il a fallu apprendre à se découvrir. Nous connaissions peu de chose du monde de l'éducation spécialisée et les éducateurs connaissaient mal l'envers du décor d'un espace culturel comme le nôtre. On a appris en allant dans

la rue avec eux, à la rencontre des jeunes, tandis qu'Horizon9 venait à la Cave voir ce qu'on y faisait vraiment. Puis nous avons commencé à travailler ensemble sur le projet et nous sommes tombés d'accord : pour que ça marche, il fallait l'écrire avec les jeunes, afin de répondre à leurs envies et leurs besoins.

Pouvez-vous me présenter ce projet ?

5 éducateurs d'Horizon9, 2 personnes de la Cave aux Poètes et 10 jeunes de 16 à 25 ans participent à l'aventure. Ces jeunes ont tous des affinités de base avec la musique, pour la plupart avec l'univers rap. Le projet revêt deux aspects. D'abord, il y a un parcours individuel qui permet d'accompagner chaque jeune dans son envie d'affiner sa pratique musicale de manière personnalisée. Cela prend la forme d'ateliers individuels de chant, de vidéo ou de pratique instrumentale. Ensuite, il y a le projet collectif : les jeunes viennent régulièrement à la Cave aux Poètes, l'idée

était qu'ils s'approprient ce lieu où ils ne seraient jamais entrés autrement. Nous rencontrons des professionnels du milieu artistique, nous organisons divers ateliers – chant lyrique, beatbox, écriture... Nous allons aussi à beaucoup de concerts : rap mais aussi soul, électro... Et à chaque fois, on débrieve. On travaille enfin sur des séjours de rupture, avec le quartier, la communauté, les habitudes. En août, par exemple, on emmène huit jeunes à Charleville-Mézières pour être bénévoles sur un festival.

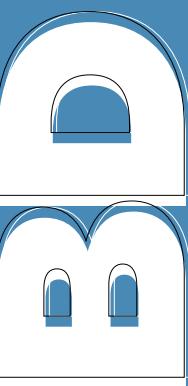
Quel est l'objectif de ce programme ?

L'idée est qu'ils acquièrent des compétences et des connaissances techniques, car ils sont nombreux à vouloir travailler dans ce milieu. Mais nous voulons aussi qu'ils s'ouvrent culturellement et socialement. Beaucoup de ces jeunes ont des parcours de gueules cassées. Ils n'ont pas le bac ou ont été déscolarisés, travaillent en intérim ou pas du tout, ils évoluent dans un cadre peu stable. Notre sou-

hait est qu'ils réussissent à trouver eux-mêmes leurs objectifs de vie, mais aussi qu'ils apprennent à respecter des règles. Le tout de leur propre volonté : les clubs de prévention comme Horizon9 fonctionnent sur le principe de libre adhésion. Rien ne les oblige à être là, alors il faut leur donner envie.

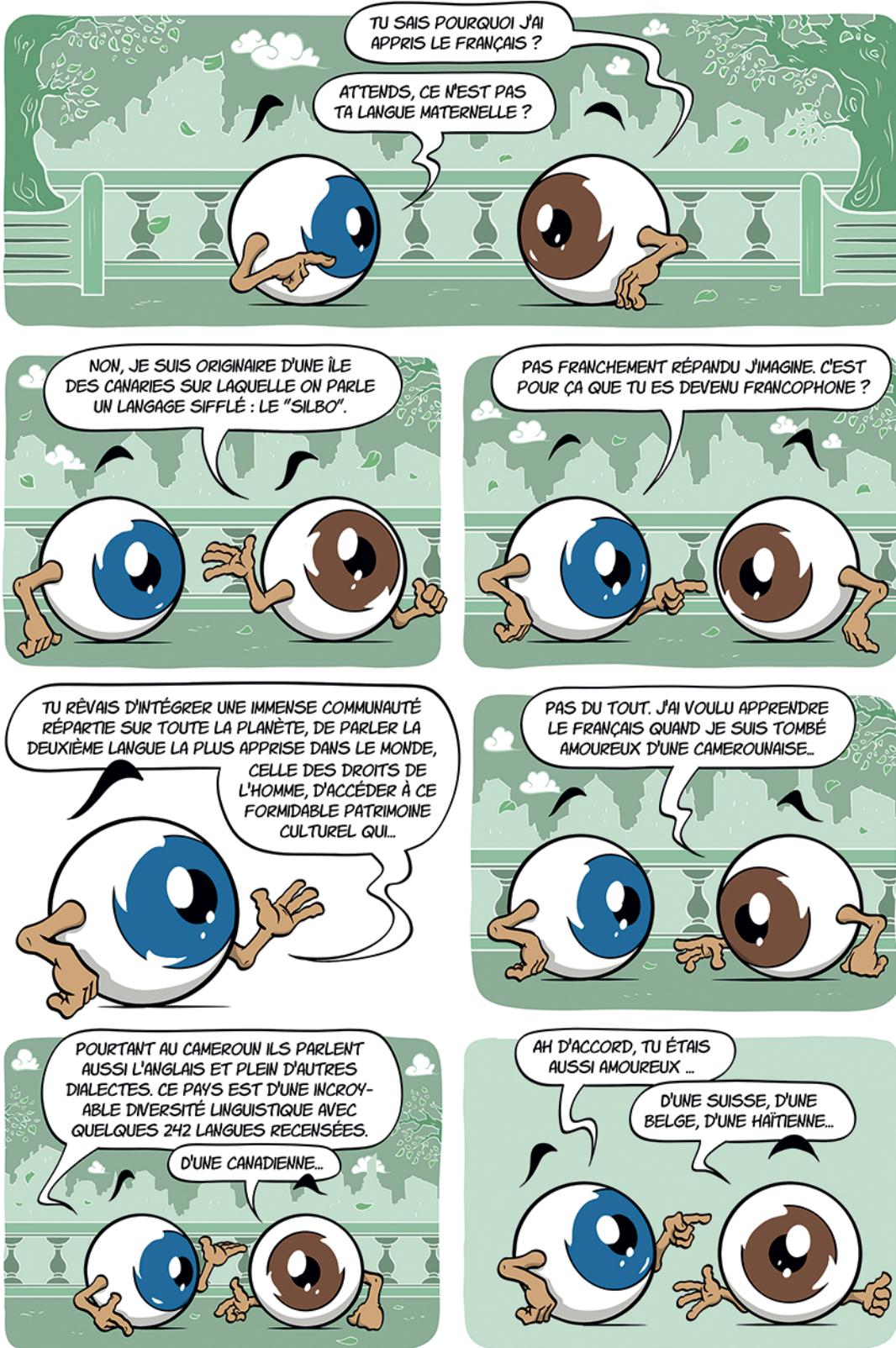
L'expérience dure depuis déjà deux ans, avez-vous noté des évolutions ?

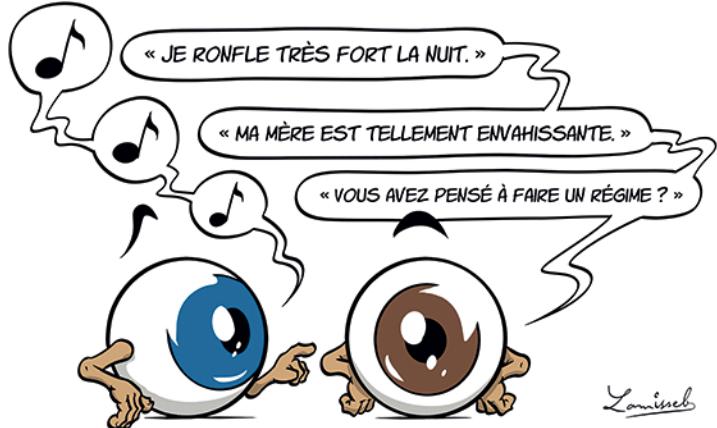
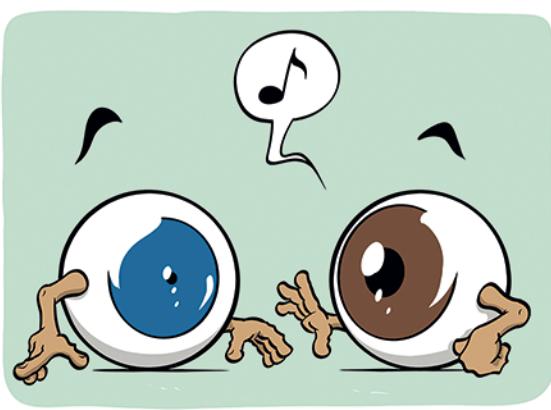
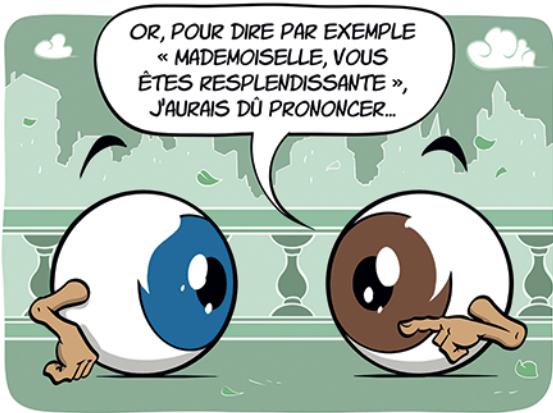
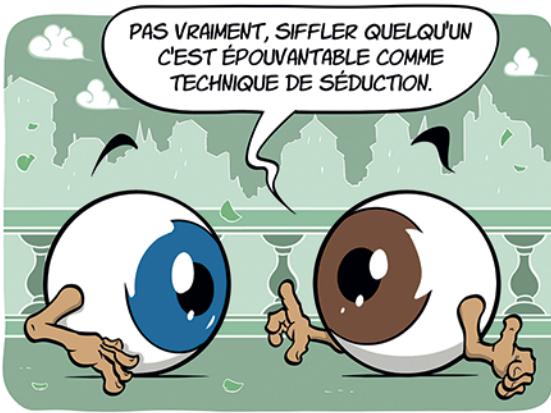
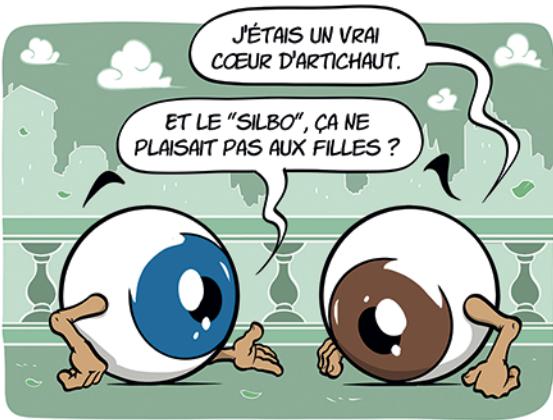
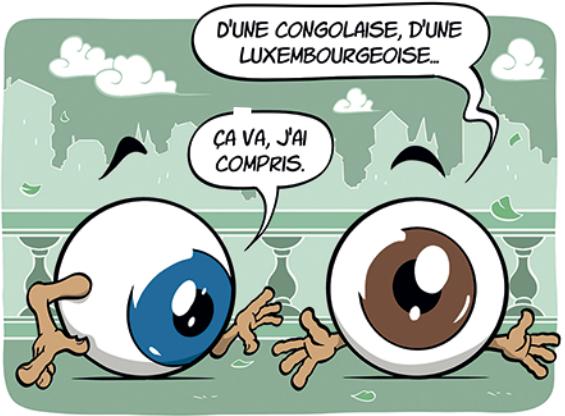
Nous avons vu beaucoup de changements ! D'un point de vue collectif, les jeunes sont beaucoup plus à l'écoute, plus structurés, plus autonomes, plus confiants. Ils s'ouvrent davantage au monde autour d'eux. Individuellement aussi, ils ont énormément changé. Je pense par exemple à une jeune femme qui était très introvertie lorsque nous l'avons rencontrée et qui s'est révélée au fil des mois : elle a même fait un *openmic* (une forme de spectacle libre où tout le monde peut participer) cette année en chantant sur scène. C'était inimaginable il y a un an et demi. ■



LES NOEILS

Langue choisie

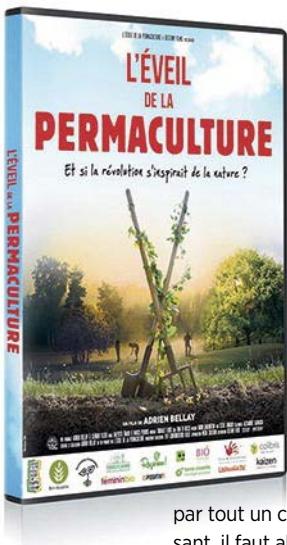




 L'auteur

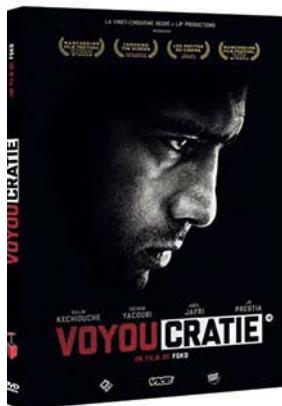
Illustrateur et auteur de bande dessinée vivant à La Rochelle, **Lamisseeb** a publié plusieurs albums : *Rhum & Eau* (éditions Chemin Faisant), *Et pis taf !* (Nats éditions) et *Les Noëls* (Bac@BD), dont les héros animent ces

<http://lamisseb.com/blog/>



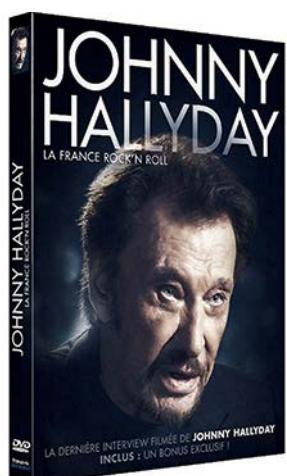
CHASSEZ LE NATUREL...

Avec ses airs de « petit » film, *L'Éveil de la permaculture* d'Adrien Bellay démontre, si besoin était, que ce ne sont pas les moyens qui font les grandes œuvres, mais bien les sujets. À l'instar de *Demain*, de Mélanie Laurent et Cyril Dion, il s'interroge sur la relation des hommes avec leur environnement, la nature, la Terre... Et tend à montrer que, oui, il existe des solutions et surtout qu'elles peuvent être mises en œuvre par tout un chacun. Didactique, clair et réjouissant, il faut absolument le visionner, si possible avec des enfants, les acteurs de demain... ■



NOIR C'EST NOIR

Se réinsérer quand on sort de prison n'est pas chose aisée. Sam va en faire l'amère expérience. Seul son petit garçon va lui permettre d'entrevoir une lueur d'espérance. FGKO (deux réalisateurs qui se sont connus en école de cinéma) signe, avec *Voyoucratie*, une œuvre énergivante, sombre et terrible que l'on peut rapprocher du cinéma de Gaspar Noé. Tourné avec peu de moyens, une sincérité rare et des comédiens investis, ce film efficace et sans compromis met littéralement K.-O. ■



AH QUE JOHNNY!

Sa mort a secoué la France entière et s'est même répandue au-delà des frontières de l'Hexagone. Qu'on l'apprécie ou pas, Jean-Philippe Smet, plus connu sous son nom de scène, a marqué son temps et le monde de la musique. C'est ce que montre le film *Johnny Hallyday, la France rock'n roll*, de Jean-Christophe Rosé. L'édition collector, outre le documentaire, offre 30 minutes de bonus dont le dernier entretien de la star donné en avril 2017, à Los Angeles. Un chouette moment avec un artiste incroyable. ■

3 QUESTIONS À NICOLE GILLET

« LE CINÉMA FRANCOPHONE INTERROGE LE MONDE »

Le Festival international du film francophone (FiFF) de Namur, en Belgique, souffle ses 33 bougies du 28 septembre au 5 octobre. Sa déléguée générale et directrice de la programmation, **Nicole Gillet**, évoque la pertinence de la thématique de la francophonie au xxie siècle.

PROPOS REÇUEILLIS PAR BÉRÉNICE BALTA

**Qu'entendre aujourd'hui par « cinéma francophone » ?
Et ne devrait-on pas plutôt parler des cinémas francophones ?**

Vous avez raison, il est plus juste d'en parler au pluriel. Au FiFF, on a bien vu l'évolution en 33 ans. Les cinématographies africaines, sénégalaise par exemple, étaient un peu théâtrales quand elles étaient tournées uniquement en français. Aujourd'hui, en tournant dans les langues des pays, ou en mélangeant le français à l'arabe, au roumain ou autre, on a gagné en force, en naturel. Les moyens techniques ont aussi fait évoluer les choses, il y a eu une plus grande appropriation des sujets, les coproductions ont été plus faciles, il y a eu des regards croisés. Là où on avait surtout des fictions, on a maintenant des documentaires ou un mélange des genres. En fait, la francophonie est devenue synonyme de diversité, de richesse.

Entre un film français, belge, roumain, ivoirien, sénégalais, haïtien ou vietnamien, il n'y a guère de ressemblance. En quoi la francophonie se révèle-t-elle porteuse d'une communauté d'esprit ?

Contrairement au cinéma américain, par exemple, où on célèbre beaucoup les super-héros, où on est dans le grand spectacle, fait pour attirer et distraire, en biendanslecinéma de la francophonie, on évoque plutôt des sujets de société ou d'actualité. On est très ancré dans



le réel, on s'intéresse à l'humain, on interroge le monde. De nouveau, les salles se développent, se multiplient. Il est important de les alimenter et donc de produire des films auxquels on peut s'identifier, par les sujets traités, les personnages ou la langue.

Outre le FiFF, il existe de nombreux festivals et manifestations consacrés aux films francophones. Quel lien entretenez-vous les uns avec les autres ?

C'est vrai, il y a de nombreux festivals, certains sont à thématique « en langue française », d'autres, comme le FiFF, tournés comme on l'a dit vers la francophonie, la sphère étant très vaste et variée. Et on a besoin des uns des autres, d'échanger, de se confronter. Nous avons ainsi des collaborations avec Angoulême en France, Tübingen en Allemagne, le Fespaco au Burkina Faso. À signaler aussi qu'en décembre dernier à Yaoundé (Cameroun), à l'occasion des Trophées francophones du cinéma dont Namur reprend la coordination, différents partenaires du Nord ont monté le Fonds pour la jeune création francophone (*dans les pays d'Afrique francophone subsaharienne et Haïti, ndlr*). C'est beaucoup de travail, mais cela va permettre d'accompagner la création, la jeune création, celle justement qui nourrira les salles et les festivals de demain. ■



À VOIR ET À MANGER

© Laetitia de Montaubert

Jérémie (à gauche) et Yannick Renier, ensemble derrière la caméra pour la première fois.

Des frères Renier, on connaît mieux Jérémie – acolyte de longue date d'une autre fratrie belge formidable, les Dardenne –, que Yannick, son ainé. Pour leur première réalisation commune, les comédiens ont choisi un sujet qui les interpellaient, le côté pervers de la starification. Il trouve sa source dans une anecdote de retour de la Mostra de Venise, où ils présentaient *Nue Propriété* de leur compatriote Joachim Lafosse. « *Jérémie a eu un coup de fil*, raconte Yannick. *On avait plein de bagages, du coup je l'aide. A un moment, l'équipe nous a vus et Jérémie a été stigmatisé comme la star qui ne fait pas attention à son frère, et moi comme quelqu'un de servile.* » Transposé, remanié et passé par le prisme de la scénarisation, cela a donné *Carnivores*, avec l'épatante Leïla Bekhti dans un rôle à contre-emploi et la jeune Zita Hanrot, troublante de fragilité et d'intensité.

Elles incarnent deux sœurs, comédiennes, dont l'une court après le succès, alors que l'autre est quasiment une star. Un « pépin » de vie va les faire habiter de nou-

veau ensemble, à la trentaine. L'actrice de renom, épouse et mère, va lentement perdre pied, tandis que l'ambitieuse sœur va se révéler diabolique.

sœurs ennemis

Les Renier évoquent bien sûr les rapports familiaux, les coulisses du métier, de leur métier, et l'envers du décor, mais très vite on passe du drame psychologique à un thriller glaçant et haletant, malgré quelques rebondissements un peu trop convenus. Un premier film qui n'est certes pas exempt de défauts, mais qui vaut par l'ambiance qu'il installe – on se demande à chaque plan quand et comment vont déraper les rapports humains –, la maîtrise de la mise en scène et la parfaite direction d'acteurs. Le fraternel duo offrent une première fois pleine de promesses et porteuse de graines qui ne demandent qu'à germer et s'épanouir. On connaît les comédiens, on va surveiller les réalisateurs. Encore une fois, le cinéma belge cueille les spectateurs... Et c'est tant mieux ! ■



L'ESPRIT DE LA FORÊT

Il y a d'abord un livre qui a fait un tabac, *La Vie secrète des arbres*, de Peter Wohlleben. Puis un film au succès un peu inattendu dont sort aujourd'hui le DVD, *L'Intelligence des arbres*, de Julia Dordel. On y découvre comment les arbres communiquent entre eux et la magie du monde végétal, dans

une succession d'images et d'entretiens passionnantes. Un second film et 2 heures de suppléments approfondissent la thématique et rendent le spectateur plus savant. À ne pas rater ! ■

CASABLANCA REVISITÉE

Le brillantissime cinéaste franco-marocain Nabil Ayouch signe, après, entre autres, *Ali Zaoua*, *Prince de la rue* et *Much loved*, une nouvelle œuvre remarquable : *Razzia*. Il y entrecroise cinq destinées entre passé et présent dans un Maroc pris dans ses contradictions, entre modernité et conservatisme, ouverture et repli sur soi. Fresque autant que récit intimiste, ce film est une ode à la vie qui tend à l'universalité. Une œuvre majeure et magistrale indispensable à toute dévédéthèque. ■



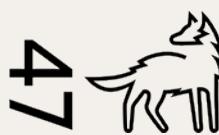
AGENDA DU CINÉMA: NOTRE SÉLECTION

66 | SSIFF Donostia Zinemaldia Festival de San Sebastián International Film Festival

LE PRESTIGIEUX FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE SAN SEBASTIÁN (SSIFF), en Espagne, fêtera sa 66^e édition du 21 au 29 septembre. Parmi les cinéastes en compétition, la Française Claire Denis.

FESTIVAL DU NOUVEAU CINÉMA
3 > 14 OCT. 2018
NOUVEAUCINEMA.CA

LE QUÉBEC accueille le Festival du nouveau cinéma à Montréal, du 3 au 14 octobre.



34. FRANZÖSISCHE FILMTAGE
FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM FRANCOPHONE

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM FRANCOPHONE DE TÜBINGEN-STUTTGART (Allemagne) se tiendra du 31 octobre au 7 novembre.



EN BEAUJOLAIS

Du 5 au 11 novembre, seront célébrées les 23^e Rencontres du cinéma francophone en Beaujolais, principalement à Villefranche-sur-Saône. ■



JEUNESSE

PAR NATHALIE RUAS

A PARTIR DE 12 ANS

TEL EST PRIS...



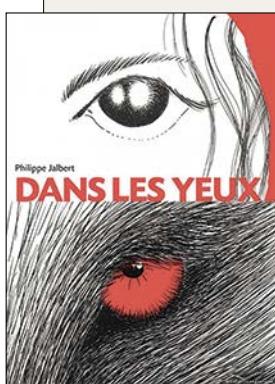
Pour Arthur, 15 ans, Internet est un grand terrain de jeu où il s'amuse à lancer fausses nouvelles et théories du complot. Quoi de plus drôle que de suivre une information montée de toutes pièces reprise

par les réseaux sociaux et commentée par des dizaines de blogs? Les attentats de Paris en novembre 2015 vont faire réfléchir l'ado : la situation est trop grave pour rigoler. Arthur décide d'utiliser ses compétences à bon escient en ouvrant le site Vendredi maudit. Mais malgré ses bonnes intentions, l'ancien manipulateur risque de se faire manipuler à son tour... ■

Arthur Ténor, *La théorie du complot*, Scrinéo

A PARTIR DE 7 ANS

ÉCHANGE DE POINTS DE VUE



L'histoire du Petit chaperon rouge vue par les yeux des deux protagonistes. Cet album fonctionne selon le principe simple mais ingénieux des pages en regard : sur la gauche, ce

que voit et pense le loup, page de droite ce que voit le Petit chaperon rouge et ce qu'elle dit. Les dessins en noir et blanc, rehaussés d'une touche de rouge, mettent en valeur des textes brefs et percutants. Une reprise troublante de ce classique entre tous. ■

Philippe Jalbert, *Dans les yeux*, Gautier-Languereau

TROIS QUESTIONS À IN KOLI JEAN BOFANE

Prix des 5 continents en 2015 avec *Congo Inc.*, In Koli Jean Bofane publie son 3^e roman, *La Belle de Casa* (Actes Sud), qui se déroule au Maroc. Avec un humour féroce, il dénonce la corruption immobilière, l'appât du gain et du sexe.

PROPOS RECUEILLIS PAR SOPHIE PATOIS

© J. Elie

« AU CONGO, ZOLA VEUT DIRE « AMOUR » ! »

Pourquoi avoir choisi Casablanca comme décor de votre dernier roman?

C'est un rapport personnel avec les Marocains plutôt qu'avec le Maroc. Je vis en diaspora, en Belgique, et ici il y a une grande communauté africaine qui côtoie la communauté maghrébine. C'est ce qui m'a amené vers le Maroc. On parle toujours du Maghreb et de l'Afrique subsaharienne comme deux continents différents et je voulais un peu rétablir les choses, remettre le Sahara à sa place de « grande autoroute » du monde. On la traversait du nord au sud, d'est en ouest et vice-versa. On allait chercher de l'or, c'était un lieu où l'on bougeait, un lieu de vie ! Aujourd'hui, c'est la mort... L'Afrique de demain, le Maroc doit y participer car le continent a besoin de pays forts. J'ai voulu mettre en lumière cela à travers un récit, des sentiments, des sensations. Je ne voulais pas une ville trop typique, mais une grande ville internationale, une mégapole.

Vous citez À l'origine notre père obscur de Kaoutar Harchi... Quels liens vos personnages entretiennent-ils avec la littérature?

Ah, la littérature ! Pour cette femme, Ichak, qui a l'obsession du père et un manque, sa seule échappatoire, sa rédemption, c'est le texte. Moi aussi je suis passé par là. C'est à cause de la guerre que j'ai commencé à lire ! À 10 ans. En 1964, nous sommes au nord-est du Congo à Djambala. Papa m'appelle : « Écoute, Jean, fuir avec 3 enfants c'est difficile. On va envoyer ton frère et ta sœur en Belgique et tu restes avec nous. »

C'était une grande preuve d'amour. Mon père a dû avoir des remords, il m'emmennait partout et le soir il me lisait *Les Mille et une nuits*... Un jour, il m'a incité à lire seul. J'ai alors choisi *Nana* de Zola. Je pensais qu'il était de chez nous car zola veut dire « amour » au Congo ! On peut toujours s'échapper à travers la littérature. Quand j'ai lu le livre de Harchi, c'est comme s'il était écrit pour moi. Greffer ses paroles dans mon roman pour mettre un peu de baume au cœur d'Ichak, c'était pour moi une évidence !

Voulez-vous aussi vous faire le porte-parole des migrants ?

Ce n'était pas ma problématique. Je connais la migration, c'est terrible. Je viens d'un pays qui s'appelait avant le Zaïre. C'est la troisième fois que je me retrouve en Europe. La première, c'était en 1960, pendant la guerre de l'indépendance. Nous sommes revenus en 1963, et avec la rébellion en 1964, nous avons fui en Belgique à nouveau. Puis dans les années 90, j'envoie mes enfants en Europe. Je les rejoins en 1993. Chaque fois que j'ai dû quitter mon pays, la journée commençait normalement, puis survient un coup de feu, puis deux, trois, une rafale et c'est parti... Cela s'est toujours passé comme ça, par une journée paisible qui se termine mal. Quand on quitte un endroit, on va tout droit. On arrive où on arrive. Mon personnage prend un avion jusqu'au Togo puis des bus et il arrive au Maroc. Je n'ai pas voulu décrire un parcours typique. ■

MAI 1968 DANS LE 69

Les commémorations de mai 1968 font souvent essentiellement référence à une révolte étudiante plutôt parisienne. Loin des pavés du boulevard Saint-Michel il y eut bien d'autres manifestations et cris de protestation, comme le souligne avec force Yves Bichet dans une fiction inspirée par un épisode lyonnais. L'écrivain raconte les parcours de Mila, Théo, Delphine et les autres, dans le tohu-bohu de l'époque et autour d'un drame, le premier mort lié aux événements de 1968, celui du commissaire Lacroix, le 24 mai à Lyon. Définissant ses personnages comme « amoureux et tapageurs », il les décrit dans leurs élans et engagements mais aussi dans



© Jacques Sassier / Gallimard



leurs faiblesses humaines et utopies. « *Ils voulaient en finir avec la prudence, réinventer une forme de grâce qui mettrait le vieux monde à genoux* », écrit-il. Au-delà des péripéties de cette histoire, l'auteur fixe au plus près la « *nostalgie du chaos* » de ces temps bien révolus et offre au lecteur une vision de l'Histoire à la fois lucide et politique. À lui d'adhérer ou pas aux propos désenchantés du narrateur : « *Il faut anticiper le monde sans idéal qu'on nous prépare, où l'insouciance et la candeur irriteront davantage que l'arrogance* »... ■ S.P.

Yves Bichet, *Trois enfants du tumulte*, Mercure de France

POCHES

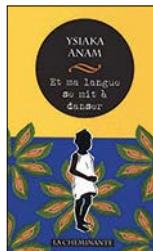
POCHES

POCHES

POCHES

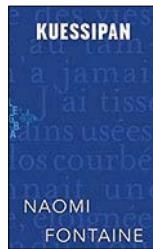
POCHES

POCHES FRANCOPHONES PAR BERNARD MAGNIER



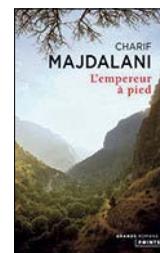
« J'ai toujours cru qu'être noire c'est être gauche »... la première phrase de ce petit livre qui retrace la venue en France d'une petite fille dont on ne connaîtra pas le pays d'origine et que l'on suivra dans sa découverte du regard des autres. Une réflexion sur un mal-être, sur le lien à la langue, aux langues, à l'ambiguïté de cette situation « entre deux langues ».

Ysiaka Anam, *Et ma langue se mit à danser*, La Cheminante



Jeune auteure innue du Québec, Naomi Fontaine nous offre l'occasion de pénétrer au cœur d'une réserve amérindienne. Un monde contraint et reclus qui tente de survivre et de ménager sa culture dans un environnement géopolitique hostile. Une plongée salutaire dans un monde inconnu et dans cette « *indécible fierté d'être soi* ».

Naomi Fontaine, *Kuessipan*, Mémoire d'encrier poche legba



Dans la montagne libanaise, un patriarche a assuré la fortune de sa famille mais a aussi imposé à sa descendance que seuls les aînés de chaque génération pourront à leur tour se marier... Mais ses enfants vont connaître une destinée lointaine, en Europe comme en Amérique latine et en Asie centrale.

Charif Majdalani, *L'Empereur à pied*, Points



La fille d'une mythique danseuse de tango emprunte les pas (pas toujours) dansant de sa mère. Le romancier algérien (révélé en 1984 avec son premier roman, *Les A.N.I. du « Tassili »*) nous plonge ainsi dans l'univers parisien du tango tout en révélant les parts d'ombre de la vie de cette femme disparue dans un incendie...

Akli Tadher, *La Reine du tango*, Pocket



Parmi les effets collatéraux de la « révolution » tunisienne, ce livre que la narratrice s'est autorisée (et même obligée) à écrire sur sa mère décédée trois ans plus tôt. Un livre qui puise dans les secrets et les silences et qui brave les interdits de la famille et de la société. Un portrait de mère dessiné avec la distance de l'exil en France mais une grande proximité tendre et aimante.

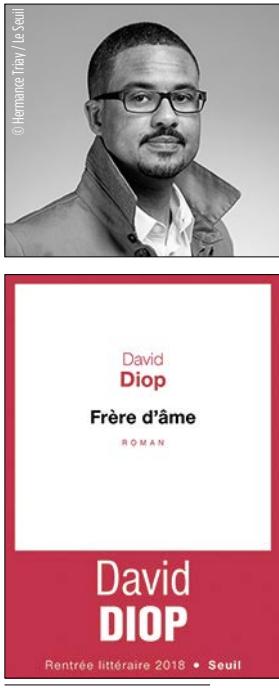
Fawzia Zouari, *Le Corps de ma mère*, Folio

DANS LES TRANCHÉES DE L'HISTOIRE

Mademba Diop a supplié Alfa Ndiaye d'achever sa souffrance. Alfa n'a pas pu et son « plus que frère » est mort dans ses bras après d'atroces souffrances... Tous deux venus du Sénégal, ils avaient été emportés dans l'effroyable tourmente de la Première Guerre mondiale et Alfa ne s'est jamais remis de ce drame.

Il devient alors un soldat « exemplaire », tuant, massacrant avec une haine puisée au cœur de la revanche. Il tue et mutilé ses « ennemis aux yeux bleus » avec une telle rage qu'il finit par faire peur à ses propres compagnons d'armes qui prennent leurs distances, le trouvent « bizarre », « fou » et enfin le considèrent comme un « soldat-sorcier ». Il se retrouve exclu par les siens, ramené à l'arrière, loin du front.

© Hernanir Tray / Le Seuil



David Diop, *Frère d'âme*, Le Seuil

C'est alors que le tirailleur évoque ses souvenirs, retrace son parcours. Sa mère, quatrième épouse de son père, disparue sans laisser de traces. Son père, jamais remis de cette perte. Ses amours d'adolescence contrariées. Et c'est un homme meurtri dont on découvre peu à peu les blessures plus anciennes... David Diop conte un drame personnel afin de nous donner à entendre la destinée collective de tous ces « tirailleurs sénégalais » qui n'étaient pas tous sénégalais mais tous emportés dans cette furie inhumaine, de préférence en première ligne. Un roman à la première personne qui nous plonge dans une intimité des douleurs, dans les « tranchées » de l'Histoire, l'étrangeté et l'ambiguïté des fraternités humaines. ■ B.M.

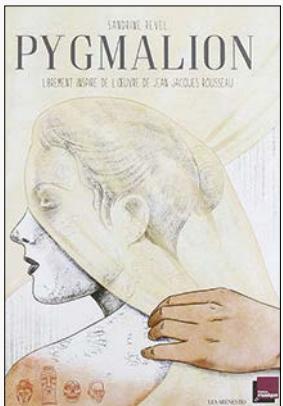
BANDE DESSINÉE PAR SÉBASTIEN LANGEVIN

GALATÉE DÉMULTIPLIÉE

Tiré des *Métamorphoses* d'Ovide, repris en pièce de théâtre par Jean-Jacques Rousseau, le mythe de Pygmalion est désormais adapté en bande dessinée.

Sandrine Revel part du drame de Rousseau récemment joué avec un orchestre pour raconter l'histoire de ce sculpteur tombé amoureux de son œuvre la plus aboutie, Galatée. Également pianiste et peintre, l'auteure ajoute une dimension supplémentaire à cette parabole de la création artistique : Auguste Rodin, Camille Claudel, Ron Mueck et Niki de Saint Phalle « incarnent » tout à tour le rôle du créateur éperdu jusqu'à la folie.

Utilisant la dimension musicale de la pièce dans ses pages, Sandrine Revel parvient à alterner moments de grâce graphique et séquences introspectives où chacun des sculpteurs vit à sa manière les affres de la création artistique. Une bande dessinée à la fois simple d'accès et complexe dans sa structure, qui redonne une belle vitalité à un mythe éternel. ■



Sandrine Revel, *Pygmalion*, Les Arènes BD

DOCUMENTAIRES

MONDIALISATION

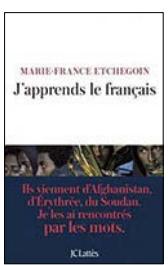
Présenter le petit déjeuner, c'est raconter l'histoire de la mainmise européenne sur les régions tropicales (suite aux grandes découvertes et aux conquêtes coloniales), grâce à la maîtrise des mers. Apparu il y a moins de 3 siècles, ce premier repas est organisé autour de trois boissons chaudes (le thé d'origine asiatique, le café d'origine africaine, le

chocolat d'origine américaine : des produits inadaptables en milieu tempéré) auxquelles on a ajouté le sucre de canne (d'origine indienne). Jusqu'au début du XVIII^e s., les premiers aliments consommés de la journée différaient peu de ceux des autres repas (mets salés, soupes, à base de produits locaux). Aujourd'hui, le petit déjeuner « continental » s'est imposé dans presque tous les pays. ■

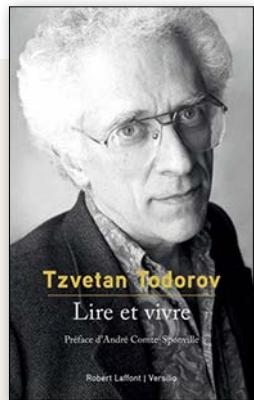
Christian Grataloup, *Le Monde dans nos tasses*, Armand Colin

L'EXIL

L'auteure (journaliste, écrivaine) fait le récit émouvant et drôle de son expérience d'enseignante bénévole auprès d'un groupe de demandeurs d'asile : elle leur apprend à dire « je suis » à l'indicatif, à l'imparfait, au futur, mais comment « être » quand on a tant perdu ? Comment conjuguer le temps lorsque le présent n'est qu'une interminable attente, le passé la guerre ou la misère, le futur l'angoisse d'avoir ou non des papiers ? Elle continue ces cours de français parce qu'elle reçoit plus qu'elle ne donne, pour les découvertes et les rencontres, les moments de grâce, les rires qui masquent la tristesse. Pour que l'exil ne soit pas seulement un déracinement, mais aussi un affranchissement. ■



Marie-France Etchegoin, *J'apprends le français*, JC Lattès



LE TRAGIQUE DE NOTRE CONDITION

Dernière publication, posthume, d'un homme discret et généreux, d'un humaniste lucide et engagé, d'un esprit libre et encyclopédique, en quête d'une vérité complexe et contradictoire. Ce livre rassemble différents « textes de circonstance » s'étalant sur 30 ans (articles, recensions, préfaces, interventions publiques...) sur des sujets très variés : l'identité nationale, l'Europe, religion et politique, le devoir de mémoire, les grands mythes européens (Faust, Don Quichotte, Don Juan, Robinson Crusoé), les Lumières, les guerres... Il rend également hommage à des créateurs comme Romain Gary, Germaine Tillion, Susan Sontag, Émile Benveniste, le sculpteur Georges Jeanclos, Milan Kundera... L'unité de l'ensemble de son œuvre tourne autour de la banalité du mal et de la fragilité du bien. ■

Tzvetan Todorov, *Lire et vivre*, Robert Laffont

PAR PHILIPPE HOIBIAN

DE L'ANCIEN AU NOUVEAU MONDE

L'auteur de *Mai 1968 : l'héritage impossible*, décrit ici, avec émotion et humour, son enfance et son adolescence (dans une petite ville du Cotentin), période qui précède et qui permet de comprendre ce qui va se passer par la suite.

La société amorçait un bouleversement historique tout en étant encore attachée à l'ancien monde. La religion accompagnait les différentes étapes de la vie à travers un certain nombre de sacrements et de cérémonies : elle imposait un curieux mélange de douceur et de sévérité, de réconfort et d'anxiété, d'angélisme et de diabolisation, avec une focalisation sur le péché, l'aveu de ses fautes, la souffrance rédemptrice. L'éducation familiale valorisait le travail, la morale, le respect, la pudeur, la retenue.

À l'école, la discipline, le dressage et les brimades fabriquaient de futurs révoltés. Les classes n'étaient pas mixtes et les filles étaient surveillées de près. Le poids des morts de la guerre était encore dans les mémoires. La culture commune et

traditionnelle se transmettait avec des superstitions, des présages et des dictons, des jeux, des fêtes et des bagarres, des contes, des comptines et des chansons... Son adolescence a correspondu à l'accès à la modernisation, au confort,

aux biens de consommation. Malgré ces progrès, le « peuple adolescent » se sentait étouffer dans un monde clos, avec comme échappatoire la lecture (facilitée par le format poche), la musique, le cinéma, les copains et les copines. L'entrée à l'université

correspondra à une révolte contre ceux qui se présentaient comme les détenteurs de l'autorité et du savoir, contre les institutions sclérosées. Selon l'auteur, le mouvement étudiant de mai 1968 peut être considéré comme une révolution adolescente qui a pu avoir des aspects de libération salutaires, mais qu'on ne saurait ériger en mythe fondateur, pas plus qu'on ne saurait en faire la cause de tous nos maux. ■



Jean-Pierre Le Goff, *La France d'hier*, Stock

PAR CLAUDE OLIVIÉRI

ART, TEMPS, POÉTIQUE

Jacques Rancière

Les temps modernes
Art, temps, politiques

La fabrique

Rejetant les schématisations habituelles de l'Histoire et la trop simple rupture entre l'ancien et le nouveau, Jacques Rancière montre que le partage des temps est au cœur des révolutions politiques et artistiques modernes. Derrière l'image simple de la ligne tendue entre le passé et l'avenir se joue un conflit des temporalités:

il y a une hiérarchie des formes de vie entre ceux qui ont le temps et ceux qui ne l'ont pas. Un philosophe, deux ouvriers du bâtiment, trois cinéastes et quelques danseuses l'aident à en construire la scène. ■

Jacques Rancière, *Les Temps modernes*, La Fabrique

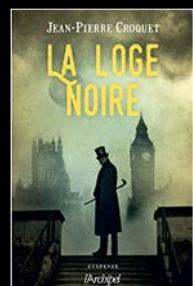


Un été avec Homère est à l'origine une série d'émissions diffusées pendant l'été 2017 sur France Inter. Voyageur érudit, épique, drolatique, Sylvain Tesson nous entraîne, entre la mythologie et le monde d'aujourd'hui, dans un univers où la malédiction de la guerre (*L'Iliade*) cède finalement le pas à la possibilité d'une île (*L'Odyssée*).

« N'entendez-vous pas la musique des ressacs en ouvrant ces deux livres ? Certes, le choc des armes la recouvre parfois. Mais elle revient toujours, cette chanson d'amour adressée à notre part de vie sur la terre. Homère est le musicien. Nous vivons dans l'écho de sa symphonie. » ■

Sylvain Tesson, *Un été avec Homère*, éd. des Équateurs

POLAR PAR MARTIN BAUDRY



Jean-Pierre Croquet, *La Loge noire*, Editions de l'Archipel

ÉLOGE À BLANC

Sherlock Holmes oblige, l'Angleterre victorienne reste le décor privilégié du roman policier historique. Hélas ! cette *Loge noire* qui colle aux basques de l'Éventreur, au casting fort alléchant (Aleister Crowley, Conan Doyle, Churchill), est terriblement mal fichue. L'intrigue est brouillon, les personnages sont creux, on n'y croit pas un instant, et l'auteur non plus du reste qui les expédie ad patres dans les dernières pages, comme on jette un mauvais livre. ■



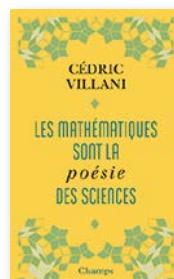
Ce livre est né à l'initiative d'Antiquité-Avenir, réseau d'associations dont la mission est de valoriser la connaissance de l'Antiquité. Il réunit 30 contributions d'hommes politiques, universitaires, écrivains, tous nourris de culture antique. Ils ne pensent pas que c'était mieux avant, mais ils sont convaincus que, riches de ce passé, il est possible que ce soit mieux demain. S'interrogeant tour à tour sur ce lointain présent, patrimoine universel et mémoire commune, ils concluent avec audace : « *l'Antiquité, c'est l'avant-garde.* » ■

Jacques Bouineau et al., *L'Avenir se prépare de loin*, Les Belles Lettres



La littérature est-elle remplaçable ? Cette leçon inaugurale prononcée par Antoine Compagnon au Collège de France pose la question centrale de la place de la littérature à une époque où elle est concurrencée dans tous ses usages. Si elle nous en apprend plus sur le monde que tout le reste, elle nous offre aussi une expérience humaine inaccessible autrement : elle plaît et instruit, elle guérit et libère, elle corrige les défauts du langage en exprimant ce que le langage commun ne peut pas dire car « *le poète et le romancier nous divulguent ce qui était en nous, mais que nous ignorions parce que les mots manquaient.* » ■

Antoine Compagnon, *La littérature, pour quoi faire ?* Fayard/Pluriel



Mathématicien virtuose épris de poésie, Cédric Villani trace des parallèles audacieux entre deux univers qui se rejoignent dans leur aspiration au sublime, leurs contraintes, la créativité, l'attention portée au mot, l'intuition, le fil narratif... et la beauté qui en résulte. Convaincu que c'est à partir de la transgression que se construit le savoir, il nous livre un éloge bienvenu de l'imperfection et de l'irrationnel dans les sciences. ■

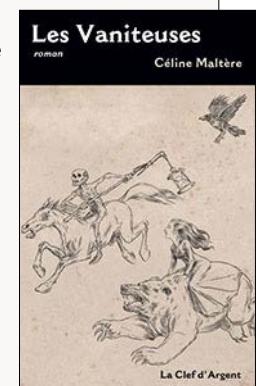
Cédric Villani, *Les mathématiques sont la poésie des sciences*, Flammarion / Champs

SCIENCE-FICTION PAR MARTIN BAUDRY

JEU DE GOTH

La Moulinoise Céline Maltère est l'auteure de plusieurs recueils de nouvelles et de romans oniriques et cruels. Après *Les Corps glorieux*, *Les Vaniteuses* est le second volet d'une trilogie centrée sur les trois filles souveraines de Goth, reines d'un Moyen Âge fantasmé où l'auteur laisse parler un imaginaire foisonnant et décalé, hors genre et toujours d'une sublime et profonde originalité (ici, le rapport à la cuisine et au temps). La preuve, car soudain, levant les yeux, j'aperçus en un fugitif reflet, l'Ange du Bizarre qui lisait par-dessus mon épaule pour vous le recommander. ■

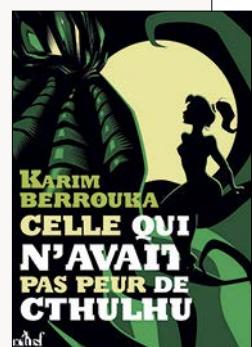
Céline Maltère, *Les Vaniteuses. Cycle de Goth, vol. 2, La Clef d'Argent*



CTHULHULU

Parolier et chanteur du mythique groupe Ludwig von 88 (forcément ça sonne aux oreilles des plus mélomanes), Karim Berrouka dézingue Lovecraft à grands coups d'éclats de rire. La farce n'est pas toujours du meilleur goût (qui a dit ça pue la vase ?), ni franchement légère : 120 000 tonnes à la pesée, Cthulhu passe l'éternité dans sa demeure de R'lyeh en rêvant qu'Ingrid Planck (une héroïne au nom prédestiné) sauve l'humanité... ou la détruite. Heureusement, la DGSE et la secte des gardiens du temple veillent au grain. *Cthulhu fhtagn !* ■

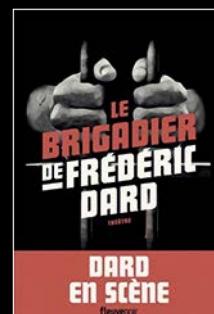
Karim Berrouka, *Celle qui n'avait pas peur de Cthulhu*, ActuSF



DU GRAND DARD

Les Salauds vont en enfer, *La Dame de Chicago*, *Les Brumes de Manchester* et... *Capone ou le massacre de la Saint Valentin* : quatre pièces, dont la dernière est inédite, composent cette anthologie théâtrale qui témoigne du goût du créateur des *San Antonio* pour la dramaturgie policière. Dixit l'incontournable François Rivière qui les présente, « *les mots d'auteurs, comme les balles, y fusent à chaque réplique* » ■

Frédéric Dard, *Le Brigadier*, Fleuve noir



COUP DE CŒUR

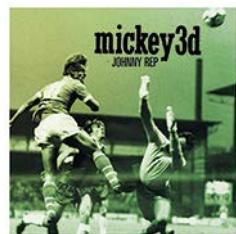
CHANTER, C'EST LE PIED

Le foot a fait vibrer la planète (presque) entière pendant tout le début de l'été 2018 avec le Mondial en Russie. La chanson n'est pas en reste !

En 1993, **IAM** invente (sur une mélodie du compositeur tchèque Jaromír Vejvoda), l'inoxydable « Ce soir on vous met / Ce soir on vous met le feu », qui continue d'enflammer l'Olympique de Marseille.

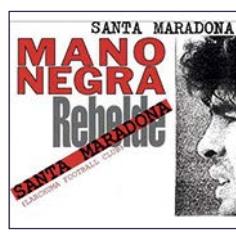
En 1996, **Doc Gynéco** reprend même cet incendie à la sauce IAM dans son « Passement de jambe », *egotrip* à la gloire du foot et de sa carrière de joueur amateur.

Oxmo Puccino, le poète du rap, armé de sa voix et d'un chœur d'enfants, livre en 2011 le vibrant « La Part d'honneur », avec sa citation de Cyrano : « À la fin de l'envoi / Je touche ! », et son martial refrain « Venus gagner / Pas pour plaisir ... »



Rendre hommage à un joueur pour immortaliser un sport : c'est le pari réussi de **Mickey 3D** en 2004 avec « Johnny Rep », en souvenir du triplé réalisé par le Hollandais le 3 octobre 1979 à Saint-Étienne, contre les Polonais de Lodz.

Idem pour **Julien Doré** avec Michel Platini en 2013. « La distance générationnelle, a-t-il confié aux *Inrockuptibles*, me rendait plus libre pour rendre compte de façon poétique de l'un des plus grands mythes du foot. »



Autre mythe célébré par **La Mano Negra** en 1994 : Diego l'Argentin. Mais à la mode punk. « Santa Maradona » tire à boulets rouges sur l'univers des matchs, des supporters : « Allez, allez, allez ! Tapez dans le ballon ! Tapez sur le voisin ! »

Le Prince Miaoou, artiste française, a choisi l'anglais en 2009 pour « Football Team », dont il faut voir le clip déjanté. « Ils ne me veulent pas dans leur équipe... » Depuis, le foot féminin crève l'écran.

Un dernier hommage à la patrie du foot : le Brésil, avec **Flavia Coelho** dans « Amor e Futebol ». Loin des archétypes samba-bossa, elle y file la métaphore entre les amours mortes et la balle au pied : le foot tu l'aimes ou tu le quittes ! ■

3 QUESTIONS À MADEMOISELLE K



MADEMOISELLE K « LE FRANÇAIS ET L'ANGLAIS SE COMPLÉTENT »

Elle incarne depuis des années le rock français au féminin. Mademoiselle K (de son vrai nom Katerine Gierak) avait publié en septembre dernier *Sous les brûlures, l'incandescence intacte*, son 5^e album (voir *FDLM* n° 414). Nous avons voulu en savoir plus sur la démarche de cette artiste originale.

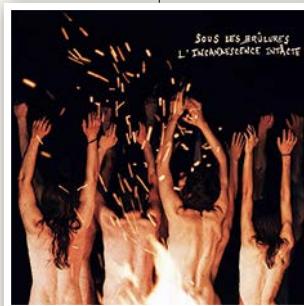
PROPOS REÇUEILLIS PAR EDMOND SADAKA

Vous avez créé en 2014 votre propre label, Kravache, une structure indépendante. Pourquoi ce choix ?

Ma maison de disques n'a plus voulu de moi quand je lui ai annoncé que j'allais chanter en anglais. Je préparais mon 4^e album à l'époque. Ils étaient persuadés que j'allais perdre mon public. Pour eux, j'étais une rockeuse qui chante des textes en français, il ne fallait pas dérouter le public. J'ai par conséquent monté ma structure pour produire ce disque, puis le suivant.

Et quel rapport entretenez-vous avec la langue française justement ?

Je suis née bilingue de parents immigrants polonais, j'ai grandi en parlant français et



polonais. L'anglais était aussi une tradition familiale, nous partions très souvent à Londres. Cette langue m'a ouvert des portes dans l'écriture des chansons. Mais quand je suis revenue au français dans mon dernier disque (à part deux titres en anglais), c'était avec un plaisir immense. En fait j'adore la sonorité de l'anglais et je trouve que les deux langues se nourrissent et se complètent.

Vous avez fait appel à votre public pour financer votre dernier disque. Comment s'est déroulée cette expérience ?

Je suis passée par la plateforme Ulule que connaissent beaucoup de musiciens. À la base, nous avions demandé 20 000 euros et au final on a obtenu plus du triple (67 000 euros). Il ne s'agissait pas de dons : nous vendions des « produits dérivés » Mademoiselle K (des vêtements essentiellement). Sur la somme récoltée, nous avons touché la moitié (l'autre moitié étant pour la TVA et Ulule). Quand j'ai fait cet appel aux dons, j'ai eu l'impression que beaucoup de gens ont réalisé ce que c'était que d'être un artiste indépendant : c'est un métier bien plus difficile qu'on ne le pense ! ■

CONCERTS ET TOURNÉES DANS LE MONDE: NOS CHOIX

HUGUES AUFRAY

En Belgique le 29 septembre (Mons)

CŒUR DE PIRATE

En Belgique le 8 octobre (Bruxelles)

NOLWENN LEROY

En Belgique le 11 octobre (Liège) et 13 octobre Mons

CALOGERO

Au Luxembourg le 13 octobre (Luxembourg)

ETIENNE DAHO

Au Luxembourg le 19 octobre (Luxembourg)

SOPHIE HUNGER

En Suisse le 19 octobre (Lausanne)

CHRISTINE AND THE QUEENS

Le 12 octobre en Belgique (Forest), le 20 novembre au Royaume-Uni (Londres)

CHILLA

En Belgique le 12 octobre (Arlon)

CHRISTOPHE WILLEM

En Belgique le 16 octobre (Mons)

DAVID GUETTA

En Belgique le 19 octobre (Mons)

HYPHEN HYPHEN

En Suisse le 1^{er} novembre (Lausanne)

ODEZENNE

Au Royaume-Uni le 30 novembre (Londres)



LIVRES À ÉCOUTER

Entendre un auteur lire son texte peut être une expérience réussie quand l'écrivain en question a fait de la lecture à voix haute son credo... Tel est Daniel Pennac qui, depuis, *Comme un roman* (1992), ne cesse de vanter les mérites de l'oral sans pour autant dédaigner l'écrit. Ainsi fait-il résonner le caractère intime et profond de *Mon frère*, son dernier récit, qui repose sur un double jeu. D'une part l'évocation d'une amitié fraternelle éternelle, celle qui le lie à jamais à son frère Bernard et qui pourrait (presque) échapper au deuil et, d'autre part, l'adaptation et l'interprétation qu'il donne de *Bartleby*. Les deux personnages, confié l'écrivain, se retrouvent dans le côté « je préférerais pas », formule emblématique de l'antihéros d'Herman Melville et du non-désir... À l'inverse, c'est bien le désir qui enflamme la **correspondance entre Albert Camus et Maria Casarès**, tenue entre 1944 et 1959, jusqu'à la mort accidentelle de l'écrivain. Une passion fougueuse et une complicité intellectuelle et artistique à découvrir dans cette version audio lue avec sensibilité par Isabelle Adjani et Lambert Wilson. ■

PAR SOPHIE PATOIS



Mon frère de Daniel Pennac, Ecoutez lire, Gallimard.



Albert Camus et Maria Casarès, correspondance (1944-1959), lu par Lambert Wilson et Isabelle Adjani, Ecoutez lire, Gallimard

EN BREF

Miziki, 5^e album « afro électro » de l'ivoirienne **Dobet**

Gnahoré, tranche avec les ambiances feutrées et acoustiques auxquelles nous avait habituées cette artiste formée au Ki-Yi M'Bock, célèbre communauté artistique abidjanaise.



Révélé en 2003 avec *Parce qu'on vient de loin*, le chanteur canadien d'origine rwandaise, **Cornille** revient avec *Love & Soul*, reprises soul et R'n'B des années 80 et 90.

Oxmo Puccino, encore lui, fête ses 20 ans de carrière en rééditant son mythique 1^{er} album *Opéra Puccino* dans une version « remastérisée » avec des inédits. L'album avait dû attendre 8 ans avant d'être disque d'or...

Avec Damso et Roméo Elvis, le rap belge attaque depuis 2010. En tête de peloton, **Cabalero** et **JeanJass**, son acolyte « beatmaker », qui viennent de sortir *Double Hélice 3*. Signes distinctifs ? Un rythme de 85-90 BPM et des textes au 2nd degré savoureux. À ne pas manquer : le mambo rap « Dégueulasse », « A2 » ou encore « Clonez-moi »...



Toujours le rap à texte, français cette fois : **Lucio Bukowski** écrit à la perfection un rap sombre, poétique et politique, balancé sur un tempo moyen. Les coups de poing ne manquent pas sur *Chansons*, son 10^e album depuis 2012, co-écrit avec une autre figure du rap indé, Mani Deïz...

La voix blanche, les rythmiques synthétiques et les textes décalés de **Flavien Berger** nous ont fait adorer *Léviathan*, son 1^{er} album, en 2015. Depuis, il a collaboré avec Daho pour l'excellent « Après le Blitz ». Son nouvel album, *Contre-Temps*, est, de nouveau, fort addictif, avec des titres comme « Brutalisme » ou l'instrumental « 99999999 ». ■



Ciel ! De la pop concernée (naguère on aurait dit « engagée »)... Est-ce possible ? Oui ! En mêlant des textes qui regardent le monde, des mélodies légères, de grosses basses et des instrumentations rusées. *No Go Zone*, premier album du groupe Shelmi, présente tous ces caractères. Des musiques dansantes habillent des textes qu'un certain rap ne renierait pas : monde du travail précarisé (excellent « Waterproof »), échec scolaire et social (« Mauvais



départ »), montée de l'extrême droite (« Impression »), malentendu culturel (« All In »)... Certes, sans doute pour plaisir, le groupe abuse du vocodeur, qui désacralise en quelque sorte ses textes forts (« Nord Hémisphère »). Il n'en reste pas moins que l'expérience Shelmi mérite une découverte attentive : c'est sans doute l'un des regards les plus aigus sur une jeunesse française en apesanteur entre révolte et je-m'en-foutisme. ■ J.-C.D.



MOTS ALIGNÉS

Dans l'extrait de roman suivant, tous les signes de ponctuation et les espaces entre les mots ont été éliminés. Retrouvez et soulignez dans cet enchaînement de lettres les mots correspondant aux indices donnés.

JusquàdouzeansjenemevoisaucuneamourettesaufpourunepetitefillenomméeCarmenàquijefis tenirparungaminplusjeunequemoiunelettredanslaquellejeluiexprimaismonamourJemautorisais decetamourpourlsruiciterunrendezvousMalettreluiavaitéremiselematinavantquelleserendit enclasse[...]Jeuslatristessedevoirquejenemétaispris surlebongenredeCarmenlorsqueapr èsavoirdéjeunéavecmesparentsqui megrondaientjamaisjerentraienclasseApei nemescamaradesàleurspupitres[...]ledirecteurentraLesélèvesselevèrentIltenaitunelettrelàlama inMesjambesfléchirentlesvolumestombèrenttjelesramassaitandisqueledirecteursentretenait aveclemaîtreDéjàlesélèvesdespremiersbancssetournaientsversmoiécarlateaufonddelaclassecar ilsentendaientchuchotermonnomEnfinledirecteurmappelaetpourmeunirfinementtoutennév eillantcroyaitilaucunemauvaiseidéeechezlesélèvesmefélicitadavoirécritunelettrededouzelignes sansaucunefauteIlmedemandasijelavaisbienécriteseulpuisilmepriadelesuivredanssonbureau [...]IlmemenaçadenvoyercestefeuillechezmoiJelesuppliaidenenrienfaireIlcédamaismeditquilcon servaitlalettreetquàlapremièrerécidiveilnepourraitpluscachermamauvaiseconduite[...]Jerentra ienclasseLeprofesseurironiquemappelaDonJuanJenfusextrêmementflâtésurtoutdecequilmeci tâtlenomduneœuvrequejeconnaissaisetqueneconnaissaientpasmescamaradesSonBonjourDon Juanetmonsourireentendutransformèrentlaclasseàmonégard[...]Auneheurejavaissuppliéedire cteurdeneriendireàmonpèreàquatrejebrûlaisdeluiracontertoutRiennemyobligéaitJemettraisce taveusurlecomptedelafranchiseSachantquemonpèrenesefâcheraitpasjétaisso metouteraviqu ilconnûtmaprouesseJavouaidoncajoutantavecorgueilqueledirecteurmavaitpromisunediscréto nabsoluecommeàunegrande personneMonpèrevoulaitssavoirsijenavaispasforgédetoutesprièces ceromandamourIlvintchezledirecteur[...]

Extrait de *Le Diable au corps* de Raymond Radiguet (1923)



▲ Gérard Philipe et Micheline Presle dans *Le Diable au corps* (1947), de Claude Autant-Lara.

SOLUTIONS

Le texte est issu du roman *Le Diable au corps*, de Raymond Radiguet, publié en 1923.

A1. petite / déjeune / élèves / mauvaise / grande.
A2. rendez-vous / croirent / extrêmement / obligeait / absolue.
B1. gamin / grondèrent / cacher / brûlais / roman.
B2. fisi / réchirent / récidive / aveu / forger.

Et vous, avez-vous un souvenir d'enfance à partager ?

A1

- Pas grande.
- Synonyme de « mangé », à propos du repas de midi.
- Enfants d'une classe.
- Pas bonne.
- Pas petite.

A2

- RV.
- « Croire », à l'imparfait.
- Adverbe de 11 lettres commençant par E.
- Verbe à l'imparfait commençant par O.
- Totale.

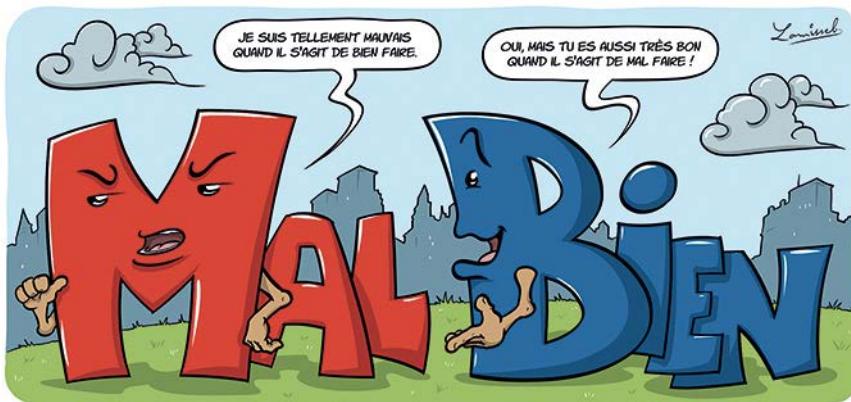
B1

- Jeune garçon, en 5 lettres.
- « Sermonner », à l'imparfait.
- Dissimuler.
- Mourais d'envie.
- Œuvre littéraire souvent longue.

B2

- « Faire », au passé simple.
- Plièrent.
- Rechute dans l'erreur.
- Confession.
- Fabriqué.

L'INCROYABLE HISTOIRE DE BON, BIEN, MAL ET MAUVAIS



Le monde des mots est organisé en villages. Il y a le village des verbes, le village des adjectifs, le village des noms, etc. Chaque mot habite dans son village, mais travaille souvent ailleurs. Par exemple, les adverbes travaillent chez les verbes, les adjectifs chez les noms, etc.

Dans le village des verbes habitent deux adverbes que tout oppose : Bien et Mal. Évidemment, Bien est adoré et Mal est détesté ! Les verbes aiment Bien car ils font bien les choses grâce à lui. Cuisiner par exemple adore quand Bien passe devant chez lui. Ils cuisinent ensemble et les plats sont délicieux. Travailler réussi ses devoirs, Gagner devient riche et Vivre est heureux.

Tout se passe bien quand Bien est là, mais quand Mal arrive c'est autre chose !

— Attention Mal est en ville, dit un verbe.
— Ça va faire mal, prédit un autre.
— Ne vous approchez pas de lui. On rate tout en sa présence !

Alors tous les verbes se cachent. Les portent se ferment. Le village devient désert. Il faut dire que les conséquences peuvent être dramatiques !

Un jour, un honnête homme passe dans la rue. Mal s'approche et lui dit quelque chose à l'oreille. Dans la seconde d'après le brave monsieur est devenu malhonnête ! En sa présence, même les enfants habituellement

très sages disent des gros mots et font mille bêtises.

Bien essaie parfois de prendre sa défense.

— Le pauvre, ce n'est pas de sa faute. Il faut l'accepter comme il est !

— Pas sa faute ? ! Mon petit a mal fait ses devoirs à cause de lui !

— Les routes sont mal indiquées.

— Le pays est mal gouverné !

— La langue française est mal faite !

— Arrêtez d'être si négatifs, dit Bien. Le bien et le mal, c'est un équilibre. C'est comme le yin et le yang. Nous sommes complémentaires, voilà tout. C'est comme nos cousins Bon et Mauvais dans le village des noms !

En effet, dans le village des noms, les adjectifs Bon et Mauvais vivaient à peu près la même situation. Bon donnait un bon goût aux aliments alors que Mauvais les rendait immangeables.

— Ce gâteau au chocolat est très bon ! s'exclamaient les enfants à table

— Ces épinards ont un mauvais goût disaient-ils étrangement...

On pense souvent que les adjectifs bon et mauvais sont des gourmands et qu'on les utilise uniquement pour parler de nourriture. Ce n'est pas vrai ! Par exemple on peut dire « Il fait bon aujourd'hui » et cela signifie « la température est agréable ». Bon est bon comme du bon pain, mais il aime

s'amuser ! Ce qu'il préfère c'est changer de sens selon les intonations. Quand le père d'un enfant dit : « C'est bon maintenant, tais-toi ! », cela signifie « ça suffit, arrête de parler ». Mais quand l'enfant insiste pour aller au zoo et que le papa dit finalement : « C'est bon, tu as gagné. On va au zoo... », cela signifie « c'est d'accord, nous allons au zoo ».

Il adore commencer une phrase exclamative :

— Bon alors on y va ? !

— Oui je suis prêt...

— Bon alors c'est parti !

— On va où ?

— Bon ben j'en sais rien, moi, c'est toi qui as la carte !

Il est aussi un peu sexiste car un bonhomme est quelqu'un de très sympathique alors qu'une bonne femme est un terme plutôt péjoratif.

Sans surprise, mauvais est un adjectif profondément mauvais.

En sa présence les bonnes notes deviennent des mauvaises notes, les bons profs de mauvais profs et les bonnes surprises des mauvaises surprises.

Mal et mauvais se connaissent et s'appellent souvent.

— Qu'est ce que tu as fait de mal aujourd'hui, cousin ?

— À cause de moi le mécanicien a mal installé les roues de la voiture de M. le Maire.

— Ah ah, bien fait pour lui ! Moi j'ai transformé une bonne senteur en mauvaise odeur dans un ascenseur. En plus, à cause d'une mauvaise manipulation, tout le monde est resté coincé à l'intérieur ! Ils ont passé un mauvais quart d'heure !

Conclusion : dans la vie, si vous cherchez bien, vous trouverez ce qu'il y a de bon. Si vous cherchez mal, vous obtiendrez de mauvais résultats... Mais si vous cherchez les adjectifs bon et mauvais, c'est facile, ils sont dans le village des noms. Quant aux adverbes bien et mal, ils cohabitent tant bien que mal dans le village des verbes ! ■

ASTUCES MNÉMOTECHNIQUES



Les adjectifs bon et mauvais s'utilisent avec des noms : un bon repas / une mauvaise odeur.



On utilise souvent les adjectifs « bon » et « mauvais » pour parler de la nourriture mais pas uniquement (ex. : il fait bon = la température est agréable).



Quand bon introduit une phrase à l'oral « Bon qu'est-ce que tu disais ? » il n'indique pas quelque chose de bon.



LA FRANCE DES TERRITOIRES

1. CLASSEZ LES COLLECTIVITÉS TERRITORIALES CI-DESSOUS DANS L'ORDRE CROISSANT.

- a. département
- b. commune
- c. région
- d. canton
- e. arrondissement

3. LISEZ LES AFFIRMATIONS CI-DESSOUS ET DITES SI ELLES SONT VRAIES OU FAUSSES.

- a. La France compte 101 départements.
V/F
- b. Les numéros des départements correspondent à la localisation géographique par rapport à Paris.
V/F
- c. La France est divisée en 22 régions.
V/F
- d. La Corse est une région qui possède un statut particulier, différent de tous les autres.
V/F

4. DÉCHIFFREZ LES NOMS DES DÉPARTEMENTS ET RÉGIONS D'OUTRE-MER (DROM) FRANÇAIS.

- a. LA TINARMIQUE -
- b. LA UNIRÉON -
- c. LA ANYGUE -
- d. LA DELOUGUAPE -
- e. TOYAMTE -

2. ASSOCIEZ LES ÉLÉMENS DES TROIS COLONNES.

département	conseil municipal	maire
commune	conseil régional	préfet
région	conseil départemental	préfet de région

5. ASSOCIEZ LES RÉGIONS CRÉÉES EN 2016 À LEUR PRÉFECTURE.

- | | |
|-------------------------------|---------------|
| 1. Grand Est | a. Marseille |
| 2. Bourgogne-Franche-Comté | b. Rouen |
| 3. Auvergne-Rhône-Alpes | c. Strasbourg |
| 4. Provence-Alpes-Côte d'Azur | d. Orléans |
| 5. Occitanie | e. Toulouse |
| 6. Nouvelle-Aquitaine | f. Dijon |
| 7. Pays de la Loire | g. Lille |
| 8. Bretagne | h. Bordeaux |
| 9. Normandie | i. Nantes |
| 10. Haut-de-France | j. Lyon |
| 11. Île-de-France | k. Paris |
| 12. Centre-Val de Loire | l. Rennes |

SOLUTIONS

1. b, d, e, a, c;
2. département-conseil départemental-préfet, commune-conseil municipal-maire, région-conseil régional-préfet de région
3. faux (18 régions depuis 2016), vrai
4. la Martinique, la Réunion, la Guyane, la Guadeloupe, Mayotte
5. 1-C, 2-f, 3-i, 4-a, 5-e, 6-h, 7-l, 8-l, 9-b, 10-g, 11-k, 12-d.



VERBES IRRÉGULIERS AU PRÉSENT

1. COMPLÉTEZ LE TABLEAU DE CONJUGAISON CI-DESSOUS :

	aller	venir	prendre	pouvoir	faire
je	vais	viens			
tu				peux	
il / elle / on	va		prend		fait
nous	allons	venons			faisons
vous			prenez	pouvez	
ils / elles		viennent		peuvent	font

2. ASSOCIEZ LES ÉLÉMENS DES DEUX COLONNES.

- | | |
|----------|---|
| 1. Je | a. part en vacances la semaine prochaine. |
| 2. Tu | b. lisons des journaux chaque matin. |
| 3. On | c. dois préparer mon petit-déjeuner. |
| 4. Nous | d. comprennent bien le français. |
| 5. Vous | e. as quel âge ? |
| 6. Elles | f. voulez des biscuits ? |

3. AJOUTEZ LES TERMINAISONS QUI CONVIENNENT.

- | |
|--|
| a. Tu écri... souvent à tes parents ? |
| b. Ils ne mett... pas de sauce dans la salade. |
| c. Elle sor... souvent avec ses amis. |
| d. Qu'est-ce vous dit... ? |
| e. Je répond... toujours aux messages. |
| f. Nous sav... parler japonais |

4. CONJUGUEZ LES VERBES ENTRE PARENTHÈSES AU PRÉSENT

- | |
|---|
| a. Nous (recevoir) _____ beaucoup de propositions intéressantes. |
| b. Je (ne pas voir) _____ mon cahier de maths. |
| c. Vous (offrir) _____ des fleurs à votre copine ? |
| d. Ils (ne pas permettre) _____ à leurs enfants de jouer à table. |
| e. Qu'est-ce tu (devenir) _____ ? |
| f. On (boire) _____ deux litres d'eau par jour, c' (être) _____ bon pour la santé ! |

SOLUTIONS

1. Je prends, peux, fais ; tu : vas, viens, prends, fais ; il / elle / on : vient, peut ; nous : prenons, pouvons ; vous : allez, venez, faites ; ils / elles : vont, prennent
2. Je prends, peux, fais ; tu : vas, viens, prends, fais ; il / elle / on : vient, peut ; nous : prenons, pouvons ; vous : allez, venez, faites ; ils / elles : vont, prennent
3. a) écris, b) mettent, c) sort, d) dites, e) réponds, f) savons 4. a) recevons, b) ne vois pas, c) offre, d) ne permettent pas, e) deviens, f) boit, est



Montpellier
Méditerranée
Tourism & Conventions



MONTPELLIER

Méditerranée

CREATIVE VIBRANTE COOL

Du shopping dans le centre historique

Une folle soirée en terrasse

Du Kite en Méditerranée

Une excursion dans un vignoble

Une exposition, un festival

Des écoles de langues au top niveau

Des formations pour toutes les envies

Montpellier, votre destination pour apprendre le français !

d'information sur : montpellier-tourisme.fr/apprendre-le-francais !

+33 (0)4 67 60 60 60
MONTPELLIER-TOURISME.FR



EXPLOITATION DES PAGES 36-37

LA CONJUGAISON EN MOUVEMENT

En classe de langue, le mouvement s'adapte et répond à tous les objectifs que suppose l'apprentissage de l'oral. Bouger en parlant intimide parfois, mais après un moment de pratique, l'expérience montre que cette façon de faire est efficace et motivante pour vivre pleinement l'acte de parole. Dans les quelques activités proposées ici, le professeur montre l'exemple, pour que l'apprenant travaille ensuite par lui-même.



1. PARTIR DE LA POSITION ASSISE

On conjugue en se levant et en s'asseyant, la consigne étant de **coordonner le geste et la parole**. Le mouvement commence et finit avec la phrase, ce qui aide à la fluidité de l'expression.

Une fois le temps choisi, **le verbe fait le tour du groupe** sur je, tu, il, nous, vous, elles ; le premier se lève « Je vais au cinéma », le second « Tu vas au cinéma », etc. On s'assoit quand la parole nous revient, après avoir fait le tour de la classe. Quand les six personnes ont été conjuguées, on peut changer le temps du verbe en chemin, ou le répéter au même temps pour l'assimiler.

Sans se lever, **on croise et décroise les jambes (ou les bras) en conjuguant chacun son tour**: « Je vais au cinéma » (je croise les jambes sur l'accent tonique MA) et mon voisin enchaîne : « Tu vas au cinéMA » en croisant les jambes etc. Dès que la phrase s'allonge, on la dit sur deux mouvements : « Hier je suis allé(e) au cinéma » (en se levant ou en croisant les jambes) avec des amis (en s'asseyant ou en décroisant les jambes), lentement, puis plus rapidement.

Ce principe s'adapte à n'importe quel mouvement possible quand on est assis derrière une table dans une classe : lever et abaisser un bras, toucher l'épaule du voisin, ou sa propre épaule sur l'accent tonique, etc.

S'il y a des difficultés, on pratique ensemble. Pour la forme négative par exemple, **on articule ensemble lentement en dessinant un grand cercle de la main dans l'espace**, d'abord en fragmentant le geste sur chaque syllabe : Je/ne/suis/pa/za/lé/au/ci/né/ma, puis en faisant un geste de plus en plus fluide pour dire la phrase sans s'arrêter.

Le dessin du cercle coordonné à la parole se pratique assis ou debout, et permet de rendre **l'expression fluide** dans n'importe quel type de discours.

2. EN CERCLE, ASSIS OU DEBOUT

On change de place en conjuguant. C'est le déplacement qui déclenche et soutient la parole. On marche vers celle ou celui qui se trouve en face, en lui parlant, en le regardant : « Il faut que je parte », et finalement on lui donne la parole en arrivant. L'autre enchaîne la conjugaison : « Il faut que tu partes ! » en se dirigeant vers une troisième personne, etc. C'est simple et dynamique, **le mouvement et la parole se passent de l'un à l'autre sans s'arrêter**.

On peut **varier les façons de se déplacer en conjuguant** : tituber, marcher sur la pointe des pieds, boiter etc. ou traverser le cercle en volant comme un oiseau, en nageant comme si on traversait une piscine, en marchant sur un fil imaginaire, en funambule.



3. LE CHŒUR

Le groupe classe se dispose en chœur. Le professeur dirige ; il donne la conjugaison à la première personne, en bougeant les bras sur le rythme de la phrase, le chœur répète en suivant son geste, puis le professeur donne la musique de la conjugaison à la seconde personne etc. Quand la conjugaison est assimilée, un **apprenant devient chef de chœur à son tour**. En dirigeant le chœur, il peut encourager à conjuguer crescendo, pianissimo, et varier les nuances, accélérer ou ralentir la diction, comme pour des chanteurs. Tous les temps d'un verbe peuvent être travaillés de cette façon.

Variante : le chef de chœur devient meneur. Il propose une petite chorégraphie, en bougeant le corps sur les accents toniques de la conjugaison, et les choristes répètent et imitent sa gestuelle.

4. LA PRATIQUE RÉFLEXE

Ce n'est pas parce qu'une conjugaison est connue que l'apprenant peut l'utiliser à l'oral. Il s'accroche souvent à la visualisation (en esprit) du verbe conjugué, à sa traduction, à l'analyse, etc., ce qui bloque l'oral. La **répétition systématique d'une tournure et d'un geste associé**, permet d'acquérir des réflexes de répartie, pour parler sans avoir à chercher ses mots. D'autre part, la « pratique réflexe » a l'avantage de favoriser la mémorisation de la conjugaison.

Prenons par exemple *comprendre au passé composé*, à la forme négative. Le professeur donne le ton et le geste : « Je n'ai rien compris » et on se passe très rapidement cette phrase, avec la même intonation, en faisant le même geste.

Le geste qui accompagne la phrase peut être choisi par les apprenants, il se fera sur l'accent tonique et n'aura pas forcément un rapport avec ce qu'on dit : se gratter, taper du pied, sauter, etc.

L'important est de **répéter l'un après l'autre la même chose, jusqu'à ne plus achopper**; puis on passe à « Tu n'as rien compris ? » avec un geste, etc.



5. DIALOGUER

Il s'agit de **créer un court dialogue à partir d'un verbe**. La consigne est de choisir deux répliques contenant ce verbe, et de répéter l'échange en boucle sur différentes intonations, avec des gestes coordonnés à la parole.

Les apprenants se mettent en petits groupes, choisissent leurs répliques et préparent leur scène, pour la jouer devant la classe.

Exemple avec S'EN ALLER au futur :

A: Demain, je m'en irai.

B, furieux: Non, tu ne t'en iras pas !

A: Si, demain je m'en irai.

B, suppliant: Non, tu ne t'en iras pas ! etc.

Après avoir répété plusieurs fois sur différents tons, les apprenants échangent leurs rôles.

A: D'accord, je ne m'en irai pas.

B: Si ! Tu t'en iras !

A: Non, je ne m'en irai pas.

La créativité des apprenants est encouragée par la répétition en boucle de l'échange qui permet des variations, à trois ou quatre personnes, sur différents temps du même verbe.

A: Il s'en ira demain.

B: Non, je ne veux pas qu'il s'en aille !

C: Moi je veux m'en aller.

A: Tu vois, il s'en ira demain.

B: Non, je ne veux pas qu'il s'en aille !, etc.

◀ Photos extraites d'un atelier d'enseignement du FLE par le théâtre, animé par Sylvaine Hinglais (écharpe rouge).

EXPLOITATION DU DOSSIER P. 52-61
FICHE RÉALISÉE EN PARTENARIAT AVEC
**NIVEAU: B1****DURÉE: 1H 30**

10 min pour le remue-méninges, 50 min pour la compréhension orale (activités 1 à 4),
 30 min pour l'expression orale (activité 5), au moins une séance supplémentaire pour
 l'activité 6 (projet)

OBJECTIFS

- **Pédagogiques :** Repérer les informations principales d'un document radiophonique ; assimiler un lexique simple autour de la musique classique ; réfléchir à l'apport de l'art à l'école [version longue] ; préparer et présenter un projet collectif
- **Communicationnels :** Analyser et raconter une expérience collective positive

MATÉRIEL

- L'extrait sonore et un lecteur audio, éventuellement quelques photos pour l'activité de pré-écoute.

POUR ACCÉDER À L'ÉMISSION EN ENTIER

■ www.rfi.fr/emission/20180420-enseigner-arts-ecole-quels-bienfaits

L'ORCHESTRE À L'ÉCOLE !

Depuis 10 ans, l'association « L'Orchestre à l'école » propose à des classes de former des orchestres en partenariat avec les conservatoires de musique de leurs villes. À l'occasion des 10 ans de l'association, certaines classes se sont produites en concert le 3 mai 2018 à Paris.

Alice Milot s'est rendue à Bagneux, en région parisienne, pour assister à une des dernières répétitions avec les élèves du collège Henri Barbusse.

FICHE ENSEIGNANT

ACTIVITÉS DE PRÉ-ÉCOUTE**Remue-méninges autour de la musique : goûts et préférences musicales**

Questionnez les apprenants sur leurs styles musicaux et chanteurs/groupes préférés.
 Demandez-leur s'ils apprécient la musique classique : quels instruments peuvent-ils citer ?

L'INTRODUCTION EN STUDIO: COMPRÉHENSION GLOBALE (ACTIVITÉ 1)

Objectif de l'activité : Repérer les informations principales données par la journaliste en studio.

Faites écouter le document sonore jusqu'à 0'31.

PREMIÈRE PARTIE DU REPORTAGE: COMPRÉHENSION GLOBALE (ACTIVITÉS 2 ET 3)

- 1^{er} passage : la répétition (activité 2) = écoutez de 0'32 à 1'02

Objectif de l'activité : relever les mots clefs et la tonalité du discours du chef d'orchestre.

- 2^e passage : paroles de jeunes (activité 3) = reprenez de 1'03 à 2'30

Objectif de l'activité : comprendre les expressions de jeunes qui expriment leurs avis et émotions sur cette expérience collective.

DEUXIÈME PARTIE DU REPORTAGE: COMPRÉHENSION GLOBALE ET DÉTAILLÉE (ACTIVITÉ 4)

- 3^e passage : Analyse (activité 4) = écoutez de 2'30 à la fin

Objectif: comprendre l'analyse de la délégation générale de « L'Orchestre à l'école »

EXPRESSION ORALE ET/OU PROJET DE GROUPE (ACTIVITÉS 5 ET 6)

Objectif de l'activité 5 : raconter et prendre du recul sur une expérience collective.

Objectif de l'activité 6: imaginer un projet de classe, puis le mettre en pratique !





– FICHE ACTIVITÉS –

LISEZ LES QUESTIONS, PUIS ÉCOUTEZ ET COCHEZ LES BONNES RÉPONSES :

COMPRÉHENSION GLOBALE DE L'INTRODUCTION

1. Que va-t-on entendre ?

- un micro-trottoir un reportage une interview

2. Qu'est-ce que « L'Orchestre à l'école » ?

- une école de musique qui repère les futurs grands musiciens du pays
 une association qui propose à des classes françaises de former des orchestres
 la préparation de la fête de la musique dans les écoles en France

3. Avec qui travaille « L'Orchestre à l'école » ?

- les conservatoires de musique des villes concernées
 l'Orchestre national de France
 de grands noms de la musique classique

4. Où ?

- dans des écoles à la campagne dans des collèges de banlieue
 dans tout le pays

5. Où ?

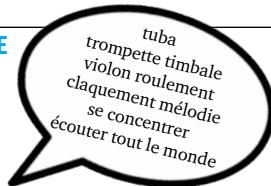
- dans des écoles à la campagne dans des collèges de banlieue
 dans tout le pays

LISEZ LES QUESTIONS, PUIS ÉCOUTEZ ET RÉPONDEZ

COMPRENDRE LA PREMIÈRE PARTIE DU REPORTAGE

LA RÉPÉTITION :

Quels mots entendez-vous ?
 Rajoutez-en d'autres.



Quel temps (et quel ton !) utilise le chef d'orchestre ?

- seulement le présent : il ne parle que de la répétition, il est fâché, il pense que ce n'est pas bon !
 aussi le futur et futur proche : il évoque le concert à venir, il prépare les élèves et les responsabilise
 surtout le passé : il compare avec les débuts de l'orchestre et félicite les enfants de leurs progrès

PAROLES DE JEUNES : On entend des collégiens discuter avec la reporter : que disent-ils ?

1. Qu'est-ce qui a donné envie à la première jeune fille de jouer du saxophone ?

- sa famille la télé un livre un concert

• Citez deux expressions où elle exprime ses sentiments.

• Quel temps utilise-t-elle ?

2. Quelle expression le deuxième garçon utilise-t-il ?

Qu'est-ce que ça veut dire ?

- c'est la compétition
 les filles sont d'un côté, les garçons de l'autre
 tout le monde est ensemble

3. Pourquoi ne se voient-ils pas plus tard jouer dans un orchestre ?

C'est trop : cher difficile ennuyeux

4. C'est nul de jouer ?

- Non, les instruments sont impressionnantes !
 Oui, les garçons ont un peu honte

5. De la pression pour le concert ?

- Pas du tout ! Oui quand même : c'est un peu le trac...

6. Jouer dans un orchestre : une aide pour l'école ?

- Oui : notamment pour
 Non : ça n'a rien à voir !

COMPRENDRE L'INTERVIEW-ANALYSE DANS LE REPORTAGE

De quoi parle le chef d'orchestre ?

- de plaisir de concentration de réussite

La délégée générale de l'association analyse les bienfaits de l'orchestre à l'école

1. « On s'est rendu compte que » l'expérience :

- transforme les enfants leur change les idées

« On (= émulation), (= solidarité), on (= responsabilisation)

« Parce qu'à l'école, on est plus dans un rapport de ? »

2. « Quand vous de la musique et que vous la , vous avez le et ça apporte et donc amène du et qui redonne encore plus de »

3. Quelle différence remarquez-vous entre les manières de parler en 1. et en 2. ?

4. Les mots qui reviennent le plus :

Les 3 qualités qui rejoignent en classe :

PRODUCTION

Prendre du recul sur une expérience positive

• *Par groupe de deux* : l'un interroge l'autre sur une expérience collective de son choix :

- Qu'est-ce qui t'as donné envie de commencer ? dans quel cadre ?
- Raconte la première fois : qu'est-ce que tu en retiens ? Quelles émotions as-tu ressenties ?
- Quelle était l'ambiance collective ? As-tu pu continuer ? pourquoi ?
- Quelle était la perception des autres ? Et toi par rapport aux autres ?
- Qu'est-ce que ça t'a apporté ?

Un projet de réussite collective

• *Par groupe, imaginez un projet* (sportif, artistique, culinaire) qui permettrait solidarité et émulation / confiance et concentration / d'autres bénéfices ou qualités !

- Cherchez les moyens pour le mettre en œuvre (recherche et documentation, balade et découverte, aller interroger des gens sur leurs pratiques etc.)

- Présentez votre projet à la classe (inspirez-vous de l'introduction du reportage : quoi, qui, où, comment ?)

La classe vote ensuite pour un ou deux projet attractif ET réaliste.

→ proposez à votre professeur de le mettre en pratique !

EXPLOITATION DES PAGES 40-41

FICHE ACTIVITÉS

À CHACUN SA VÉRITÉ

Tout individu, selon le point de vue qu'il a, voit, entend et surtout expose sa « vérité ». Les activités qui suivent montreront le bien fondé de ce principe de vérité relative dont témoignent les différents récits du même événement qu'il est facile de retrouver tous les jours dans les médias et que nous allons proposer comme autant de variations de rôle ou de genre pour la production de récits oraux ou écrits.

ACTIVITÉ 1

Qui ne connaît Zorro ou Robin des Bois ? Héros de fiction ou de légende, ces archétypes de justiciers sont autant de super-héros comparables aux plus récents Superman, Spiderman, Batman... auxquels on peut ajouter le français Mandrin, le bandit-héros dont parle la Complainte homonyme, une célèbre chanson populaire qui date du XVIII^e siècle.

Prenez connaissance du texte de cette chanson qu'on peut trouver sur le site suivant www.mandrin.org/paroles-la-complainte-de-mandrin.html, écoutez-la chantée par Yves Montand (site : www.youtube.com/watch?v=jCwsASjtryw), ou dans la version d'Angelin (www.youtube.com/watch?v=drYl623o8ZA) et formulez les consignes pour une activité d'échauffement à proposer à vos élèves en vue d'une exploitation de cette chanson.



ACTIVITÉ 2

Pour faciliter la compréhension des quelques mots du texte de la complainte qui pourraient poser problème (glissement de sens depuis le XVIII^e siècle ou éléments culturels de l'époque), donnez un exemple d'activité possible en phase de pré-lecture ou de pré-écoute.

ACTIVITÉ 3

En vue d'une activité de production du type « variations de rôle et de genre », donnez les consignes pour une activité de compréhension à proposer aux élèves.

ACTIVITÉ 4

Quelles sont les activités que vous pouvez maintenant envisager en phase de production orale ? Faites des exemples.

ACTIVITÉ 5

Vous décidez de travailler en production orale sur la simulation du procès de Mandrin qui permet de mettre en place des activités de variation de rôle. Quels sont les éléments indispensables que vous devez prendre en charge pour la bonne réussite de la tâche ?

ACTIVITÉ 6

Et, à l'écrit, on peut jouer sur la variation de genre.

Donnez les consignes pour une activité de production écrite à proposer à vos élèves en utilisant toujours la Complainte de Mandrin comme document déclencheur. Les écrits à produire seront, bien sûr, actualisés.

ser à vos élèves en utilisant toujours la Complainte de Mandrin comme document déclencheur. Les écrits à produire seront, bien sûr, actualisés.

ACTIVITÉ 7

Mais il n'y a pas que l'histoire de Mandrin comme document déclencheur. Prenez connaissance de ce fait divers et préparez une suite d'activités pour votre classe.

Il fait sa demande en mariage au sommet d'une grue, la police prend le couple pour des terroristes

La demande en mariage de ce jeune Marseillais aurait pu être parfaite. Du moins jusqu'à ce que la police intervienne et ne les prenne pour des terroristes.

Une bague, une vue magnifique sur Marseille, une déclaration enflammée. Le dimanche 19 novembre 2017 aurait pu être une date mémorable pour ce couple. L'amoureux avait tout prévu pour faire une demande en mariage atypique à sa dulcinée.

En cette douce soirée d'automne, le couple monte au sommet d'une grue afin d'avoir une vue imprenable sur la cité phocéenne. Au sol, les forces de police sont sur le qui-vive en raison d'un spectacle de l'humoriste Dieudonné devant se produire au Dôme. Une représentation « susceptible d'engendrer des troubles à l'ordre public », selon la mairie de Marseille.

Un couple suspect

« Et là, on voit un homme et une femme grimper l'échelle d'une grue installée sur un chantier à quelques encabulations du Dôme », explique un commissaire marseillais présent sur les lieux. « En ces temps d'attentats, on a pensé immédiatement à de potentiels tireurs qui se mettaient en place... »

Rapidement le couple est interpellé, fouillé et subit un contrôle d'identité mais la jeune femme intervient afin de rétablir la vérité et de calmer les esprits échaudés. « C'est à ce moment-là que la dame nous a expliqué que son compagnon allait la demander en mariage... Clairement, on a cassé l'ambiance ! », reprend le policier en souriant. « On les a autorisés à remonter mais peut-être ont-ils estimé que le moment était un peu gâché ».

L'histoire se termine sur un *happy end*. Selon le journal *La Provence*, l'heureuse élue a accepté la demande en mariage de son compagnon. Une demande un brin perchée qu'ils n'oublieront pas de sitôt.

<http://houchi.com/diapazon/faits-divers/item/2659-il-fait-sa-demande-en-mariage-au-sommet-d'une-grue,-la-police-prend-le-couple-pour-des-terroristes.html>



SOLUTIONS

Activité 1 – Associez chacun des héros cités dans la colonne A, à la définition qui l'accompagne parmi celles qui sont présentées, en désordre, dans la colonne B.

A	B
1. Zorro	A. Chef d'une bande de contrebandiers, il est considéré comme un héros qui conteste et défie le pouvoir royal au XVIII ^e siècle en permettant aux pauvres d'avoir accès à des marchandises très chères comme le sel.
2. Robin des Bois	B. Il a décidé de lutter contre le crime après avoir vu ses parents tués par un voleur dans une ruelle de Gotham City, la ville où ont lieu la plupart de ses aventures.
3. Mandrin	C. C'est l'identité choisie par le jeune Peter Parker après avoir été mordu par une araignée radioactive et découvert que cela lui avait donné des superpouvoirs.
4. Superman	D. Brigand au grand cœur, il vivait caché dans la forêt de Sherwood. Défenseur, avec ses nombreux compagnons, des pauvres et des opprimés, il volait aux riches au profit des pauvres ou rendait au peuple l'argent des impôts prélevés.
5. Spiderman	E. Justicier masqué, vêtu de noir, il combat l'injustice en Californie qui, au XVIII ^e siècle, faisait partie de la Nouvelle Espagne.
6. Batman	F. C'est un extraterrestre, originaire de la planète Krypton, qui est né avec ses super-pouvoirs. Dans la vie quotidienne il prend l'identité de Clark Kent, un journaliste.

Solution : 1E / 2D / 3A / 4F / 5C / 6B

Activité 2

Exemple d'activité : Vrai / Faux

	V	F
1. La première volerie = la première fois que je fis voler un faucon		X
2. avoir goupillé la bourse = avoir pris l'argent contenu dans le sac	X	
3. J'y trouvais mille écus = il y avait une grosse somme d'argent	X	
4. La foire de Hollande = la foire du village à côté		X
5. Les messieurs de Grenoble = les juges	X	
6. Les bonnets carrés = Les chapeaux (les toques) des juges	X	
7. Monter sur la potence = augmenter la force, la puissance		X

Activité 3

Lisez maintenant, en l'écoutant, une des versions de la Complainte et relevez les différents personnages que Mandrin évoque.

Solution : les brigands, les compagnons de Mandrin ; le curé ; les juges ; la mère de Mandrin.

Activité 4

Des jeux de rôle à partir des situations suivantes :

- Mandrin et ses compagnons préparent le cambriolage de la maison du curé ;
- À la foire de Hollande, Mandrin vend les manteaux et les fourrures qu'il a volés chez le curé.

Activité 5

- Organisation de l'espace classe (il faut évoquer un tribunal) ;
- Identification des rôles à jouer (Mandrin, le curé, quelques-uns de ses compagnons, les juges) ;
- Critères de choix et choix des élèves qui jouent ces personnages ;
- Choix des élèves-observateurs qui vont suivre le procès et préparation des grilles d'observation des interactions.

Activité 6

Après la mort de Mandrin, le curé, ses compagnons, sa mère, les juges racontent son histoire.

- Le curé écrit un sermon qu'il lira à ses paroissiens pour raconter comment le cambriolage a été rendu facile du moment où il ne fermait jamais à clé la porte de la maison.
- Un de ses compagnons écrit une lettre ouverte à la Gazette de la ville pour défendre l'honneur de Mandrin en insistant sur le fait qu'il volait aux riches pour donner aux pauvres.
- La mère de Mandrin écrit une page de son journal intime où elle raconte la vie de son fils depuis son enfance et se demande quelles sont les erreurs qu'elle a pu faire pour que Mandrin devienne un bandit...
- Un des juges écrit le compte rendu du procès et se pose des questions sur la peine de mort...

Activité 7

1. QCM sur des mots tels que dulcinée, cité phocéenne, ordre public, encablures...

2. Relever les personnages dont il est question ;

3. Activités de production orale : jeux de rôle

- Entre des personnes qui voient les deux jeunes monter sur la grue et se demandent ce qu'ils vont faire ;

- Entre deux policiers qui sont sur les lieux pour contrôler que tout se passe bien pour le spectacle qui va avoir lieu au Dôme ;

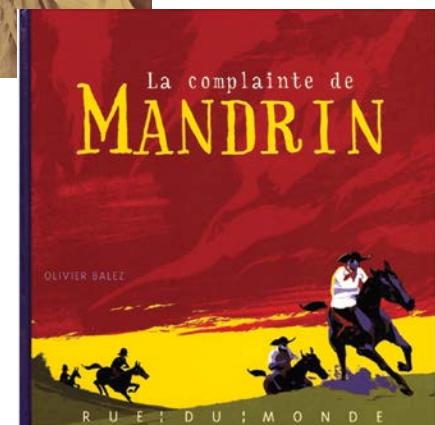
- Entre le commissaire et le jeune fiancé qui va expliquer la raison pour laquelle le couple a grimpé sur la rue.

4. Activité de production écrite :

- La jeune fille écrit à une amie pour lui raconter son aventure.



◀▼ L'histoire du bandit Mandrin a aussi donné lieu à une adaptation télévisuelle (série de 6 épisodes réalisée par Philippe Fourastié et diffusée en 1972), ainsi qu'à un album dessiné, d'Olivier Balez publié chez Rue du monde en 2005.

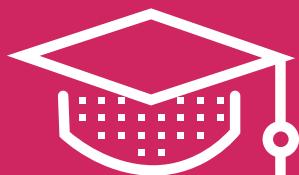


Université d'été du CUEF de Grenoble

Formations pour étudiants, enseignants et formateurs

Inscriptions jusqu'au 15 juin 2018

Programme détaillé sur cuef.univ-grenoble-alpes.fr

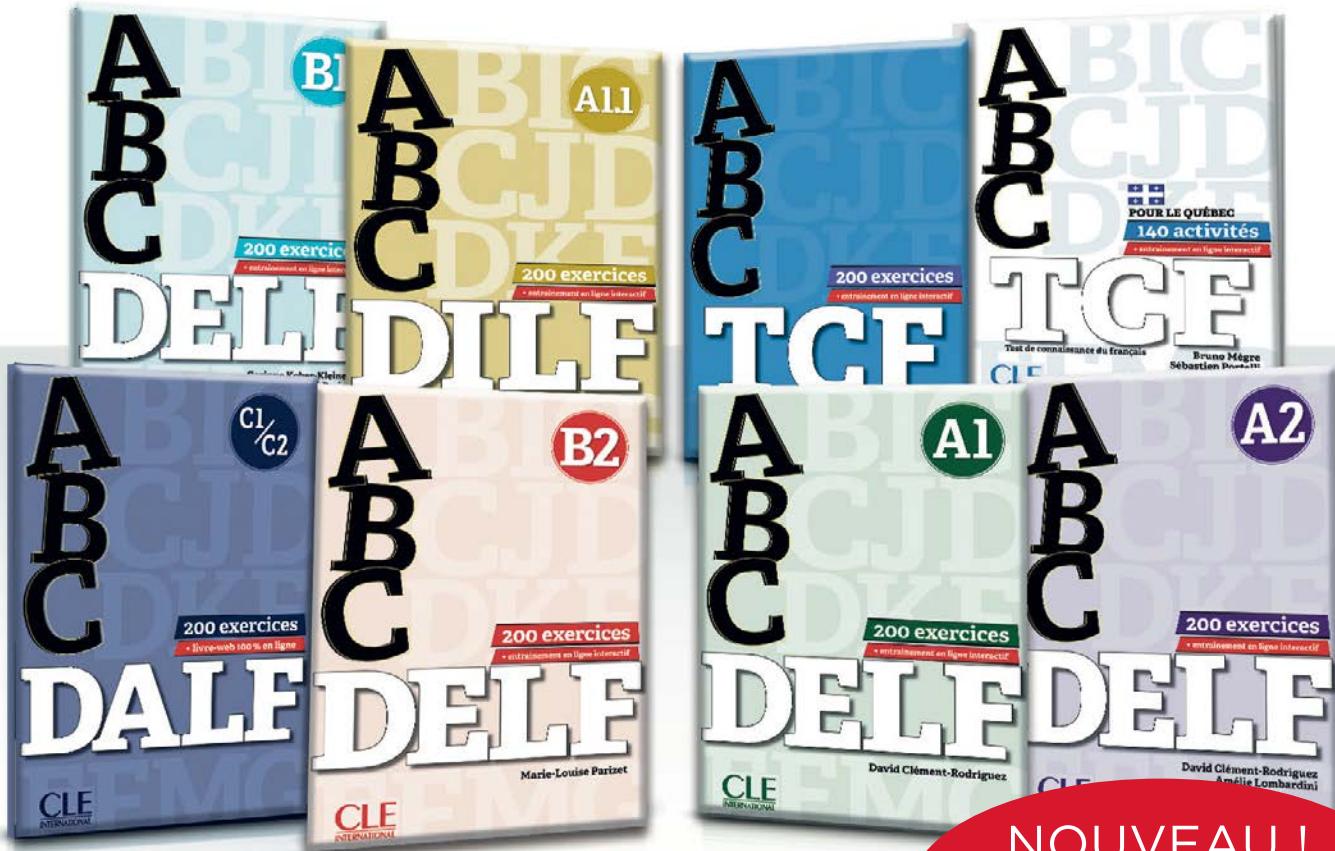




Simple comme

ABC

ABC DELF



NOUVEAU !
+ entraînement
en ligne



Simplifiez-vous le DILF, le DELF, le DALF et le TCF...



Tout
est là !

STAGES PROFESSEURS ÉTÉ 2018

Les centres et les programmes de référence

Alliances françaises • Centres universitaires
Écoles de langues • Grandes Écoles
Bourses et programmes européens • Erasmus+

www.fle.fr

Nouveau. Service gratuit d'information
et de conseil assuré par des professionnels du FLE.



En partenariat avec :

Sorbonne-Université • Fondation Alliance française • Hachette FLE • TV5Monde
La FIPF • CNED • Éditions Milan Presse • Le Français dans le monde.

FLE.FR
AGENCE DE PROMOTION DU FLE



YVAN AMAR

LA DANSE DES MOTS

DU LUNDI AU VENDREDI 21H30 TU

DIMANCHE 12H30 TU

S'interroger sur la langue
n'est pas seulement une curiosité aiguë :
c'est un révélateur du monde où nous vivons.



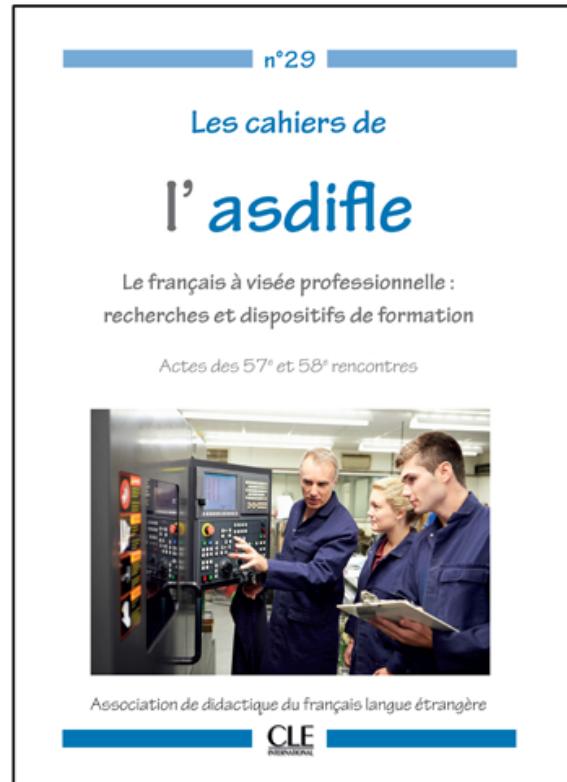
@DansedesMotsRFI



L'ASDIFLE publie chaque année les Actes de ses Rencontres

15 € le numéro + frais de port (4€24 France, 6€50 étranger)

<input type="checkbox"/> Enseignement précoce des langues, enseignement bilingue	N° 10
<input type="checkbox"/> De nouvelles voies pour la formation	N° 11
<input type="checkbox"/> La recherche en FLE	N° 12
<input type="checkbox"/> Éducation comparée et enseignement des langues	N° 13
<input type="checkbox"/> Y a-t-il un français sans objectif(s) spécifique(s) ?	N° 14
<input type="checkbox"/> Français et insertion : langue seconde et langue de scolarisation	N° 15
<input type="checkbox"/> Les Métiers du FLE	N° 16
<input type="checkbox"/> Les usages des TICE en FLE/S	N° 17
<input type="checkbox"/> Interculturel, pluridisciplinarité et didactique des langues	N° 18
<input type="checkbox"/> Les approches non conventionnelles en didactique des langues	N° 19
<input type="checkbox"/> Normes et usages en français langue étrangère, seconde	N° 20
<input type="checkbox"/> Quelles formations <i>durables</i> en FLE/FLS...?	N° 21
<input type="checkbox"/> Évaluations et certifications	N° 23
<input type="checkbox"/> Le FLE : l'instant et l'histoire	N° 24
<input type="checkbox"/> Formation et évolution sociopolitique, institutionnelle et disciplinaire du FLE/S	N° 26
<input type="checkbox"/> Le FLE dans tous ses états : dialogues avec Louis Porcher	N° 28
<input type="checkbox"/> Le français à visée professionnelle : recherches et dispositifs de formation	N° 29



Pour commander

Cochez dans ce bon de commande les numéros que vous souhaitez recevoir et envoyez-le accompagné de votre règlement par chèque en € à l'ordre de l'ASDIFLE à notre adresse.

Numéros épuisés

Les numéros 1 à 9 et les numéros 22, 25, 27 sont épuisés mais certains articles sont disponibles sur le site de l'Asdifle.

Contactez l'ASDIFLE

ASDIFLE - C/O Alliance française
34, rue de Fleurus, 75006 Paris, France
Tél : +33 (0) 1 70 69 25 89
Site : <http://www.asdifle.com>
Contact : asdifle@gmail.com

LE FRANÇAIS DANS LE MONDE, C'EST VOUS !

Partagez avec les lecteurs du *Français dans le monde* vos expériences de classe, vos projets pédagogiques, vos savoir-faire didactiques

PARTICIPEZ !

QUE DIRE, QUE FAIRE ?

Racontez vos « trucs et astuces » sur une thématique de classe particulière ! Notre chroniqueur Adrien Payet les recuillera dans cette double-page très vivante et très appréciée.



VIE DE PROF

Comment vous est venue l'idée de devenir professeur de FLE ? Partagez votre expérience en racontant votre parcours unique qui passionnera la communauté des professeurs de FLE.

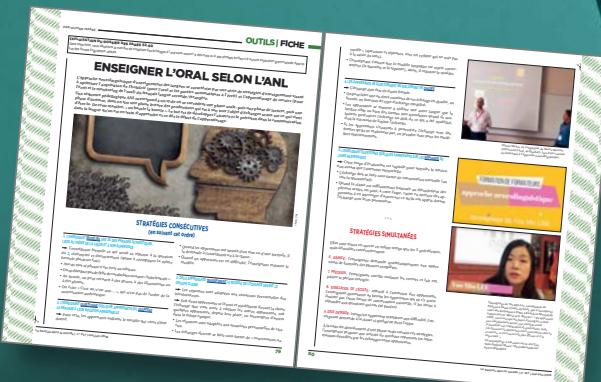
PARTAGEZ VOS FICHES PÉDAGOGIQUES !

Envoyez-nous les fiches pédagogiques que vous avez créées pour vos élèves ! Elles seront mises en page et publiées dans le magazine.



ÉCRIVEZ UN ARTICLE

Racontez vos expériences de professeur de FLE !



CONTRIBUEZ !

Pour nous envoyer vos comptes rendus, articles ou fiches pédagogiques, contactez-nous à l'adresse suivante : contribution@fdlm.org

Pour toute collaboration dans la revue, un certificat de publication vous sera envoyé.





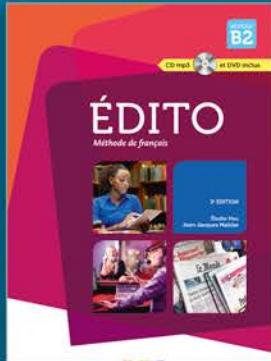
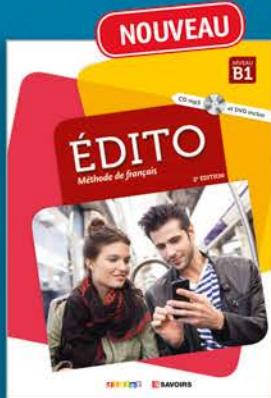
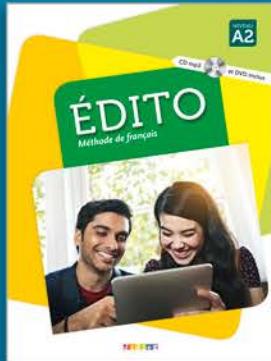
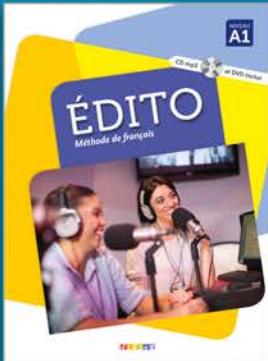
ÉDITO

Méthode

Grands adolescents et adultes



La collection la plus plébiscitée du A1 au C1 !



100%
FLE

Entraînement

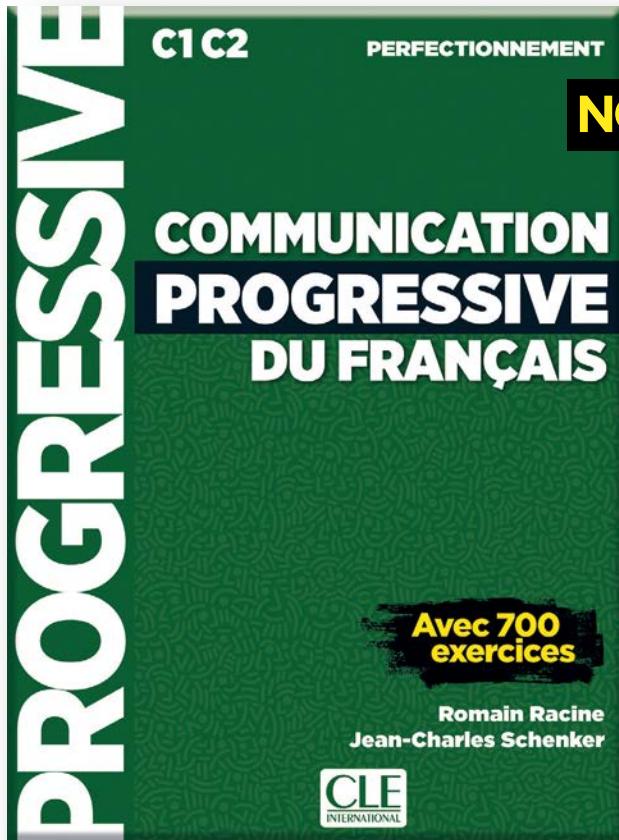
Grands adolescents et adultes



La collection pour bien progresser en français



PROGRESSIVE



NOUVEAU



L'incontournable pour les niveaux C1/C2 !

Priorité à la communication authentique sur fond de culture et d'humour

- des thématiques et des registres très variés
- 700 exercices et activités communicatives
- une centaine de supports authentiques francophones
- CD audio inclus

www.cle-international.com



Le français dans le monde est une publication de la Fédération Internationale des Professeurs de Français éditée par CLE International

ISSN 0015-9395
9782090373127